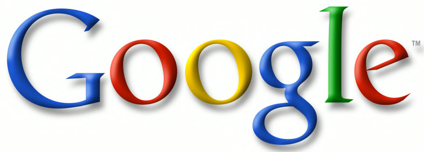



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LAURE,

OU

LETTRES

DE &c. &c.

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME SEPTIEME.



A GENÈVE

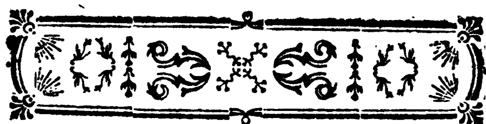
Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.





LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE LXXV.

LAURE de Germoſan à Mme Dubour.

ENFIN, ma chère amie, notre ſort eſt éclairci; nous ſommes pauvres, le parti eſt bien décidé; je vous le dis ſans déſeſpoir; vous avez vu mes craintes; je vous ai marqué mes conjectures; tout ce que je vous ai dit n'a aucune valeur; notre fortune eſt diſſipée, mais il me ſemble que nous pouvons encore être heureux.

Après le danger que j'ai évité, toutes les ſituations me paroiſſent bonnes ; il n'en eſt pas ainſi de mes parens, qui avoient vu le moyen de ne rien changer à leur ſituation ; ils avoient cru même y voir un ſort heureux pour moi ; ils n'étoient cependant pas inſenſibles à ce que mon ſentiment pouvoit me faire ſouffrir. Mon pere, ſans me dire tous ſes regrets, m'a bien laiſſé appercevoir ſa peine & ſon chagrin ; très-ſouvent j'ai rencontré ſes yeux remplis de larmes, j'ai entendu ſes ſanglots lorſqu'il m'embraſſoit, & il n'a pas caché ſa joie à meſure que les eſpérances de ſatisfaire la Hauſſe & de l'éloigner ſe fortifioient; ce n'eſt que depuis quelques jours que l'on en eſt bien aſſuré. Les lettres de Paris en ont indiqué les moyens ; Mr. de Cliſſi & Mr. de Marville ont eu là-deſſus des conférences avec mon Père ; ils ont réglé des comptes, ils ont fait

des ventes & des opérations d'argent; il s'eſt trouvé de quoi payer toutes les dettes. Je n'ai pas ſuivi les calculs & les détails qu'ils ont faits là-deſſus; mon ame & ma vie ont été en ſuſpens, juſques à ce que j'aie été aſſurée que nous ne reſterions pas inſolvables; alors, je l'avoue, j'ai reſſenti un peu de joie. Vous avez vu par ce que je vous ai dit, que tout ce qui s'eſt paſſé avec Mr. de la Hauſſe étoit inſenſiblement tombé dans l'anéantiſſement; il a ceſſé de nous voir; nous n'avons rien entendu de lui, & nous avons compris que ſa retraite & ſon ſilence étoient une manière de nous dire qu'il changeoit d'intention & de façon de penſer. Tous les inſtans qui confirmoient mes eſpérances à cet égard, étoient une jouiſſance pour moi. Je n'ai plus entendu parler de lui à mes parens; & je crois que celui de nous qui auroit prononcé ſon nom, auroit fait rougir les deux

autres. Dès que les lettres de Paris ont pu donner quelque certitude que l'on pourroit s'acquitter envers lui ; on s'eſt hâté de le lui apprendre ; c'eſt toujours Mr. de Marville qui s'eſt chargé de cette commiſſion. Ce bon, cet excellent Marville, comme je l'aime ! je le reſpecte infiniment. Je l'ai vu hier verſer des larmes à la conférence où je fus appelée avec mes parens ; je vis auſſi la ſenſibilité de Mr. de Cliſſi. Je ne puis vous dire, ma chère amie, combien ces Meſſieurs me parurent bons, humains, vraiment charitables ; ils n'étoient point généreux, ils ne nous plaignoient point ; nous ne voyions point leur pitié, mais ils étoient touchés de notre force, de notre réſignation : il sembloit que nous euſſions des jouiſſances qu'ils nous envioient, & que notre pauvreté nous rendît plus reſpectables à leurs yeux. Ce mêlange de ſentimens étoit touchant & con-

ſolant : ils n'en parlèrent pas poſiti-vement, de notre pauvreté ; ils ne s'oc-cupèrent préciſément que des moyens de ſatisfaire aux engagemens & aux dettes de mon père. Mr. de Marville fut chez Mr. de la Hauſſe, pour ré-gler les comptes avec lui ; Mr. de Cliſſi alla procéder à la concluſion de la vente de notre campagne & de notre maiſon de la ville, car, ma chère amie, il faut tout cela pour nous libérer. Lorſque nous fûmes ſeuls, nous n'oſions pas nous infor-mer de ce qui nous reſteroit pour vivre ; cependant nous avions bien envie de le ſavoir ; ma mère en tremblant haſarda une queſtion à mon père, il ne répondit que par un pro-fond ſoupir, & nous reſtâmes dans le ſilence. Après quelques momens, il prit une plume & fit un aſſez long calcul ; ma mère & moi nous avions les yeux fixés ſur lui, nous oſions à peine reſpirer : enfin il s'écria,

nous fommes bien malheureux, nous allons mourir de faim. Ma mère refte consternée, je vais à mon père, je le ferre dans mes bras, je lui répète ce que j'avois déjà dit, que je travaillerois pour gagner leur vie & la mienne, que l'éducation qu'ils m'avoient donnée m'en fourniroit les moyens. Je détaillai tout de fuite ce que je pouvois entreprendre. Je demandai encore fi réellement il ne nous reftoit rien du tout; mon père me répondit: il nous refte à peine une rente de 40 louis: comment, lui dis-je avec étonnement, 40 louis de rente! & il répéta, oui, 40 louis à-peu-près, & outre cela la maifon de nos vignerons, qui eft dans le fauxbourg, qui n'a pu fe vendre encore, & qui eft un objet tout au plus de 50 ou 60 louis. — Quoi, lui dis-je, mon père! nous avons une rente de 40 louis & une maifon! nous ne fommes pas pauvres: — je le

vis ſourire de déſeſpoir, & les yeux de ma mère étoient baignés de larmes ; je les embraſſai tous les deux ; je leur répétai encore que nous n'étions pas pauvres, que nous pouvions vivre très-heureux. Je commençai à faire des calculs ſur notre dépenſe néceſſaire, mon père releva mes erreurs ſur pluſieurs objets, mais enfin, à force d'examiner, de réfléchir & de calculer, nous trouvâmes qu'il étoit poſſible de vivre avec les 40 louis, mais il falloit aller habiter la maiſon de nos vignerons : & pourquoi n'y demeurerions-nous pas ? m'écriai-je ; nous habiterons notre maiſon, nous ferons chez nous, nous ne dépendrons point d'un propriétaire avide de faire valoir ce qui lui appartient ; une famille honnête a demeuré dans cette maiſon, & a pu y être heureuſe, pourquoi n'aurions-nous pas la même faculté ; ne pouvons-nous pas avoir la même ſimpli-

cité, les mêmes vertus ? Oui, mon père, continuai-je, quittons cette demeure où notre vanité a eu trop d'essor ; ayons l'orgueil de savoir être pauvres ; nous demeurerons dans nos foyers, que voulons-nous de plus ! je laissai un moment à mon père pour faire ses réflexions ; il se promenoit à grands pas dans la chambre, & répétoit quelquefois, 40 louis & une maison de paysan ; je lui dis à la fin ; oui, mon pere, 40 louis de rente & une maison de paysan, & nous pourrons vivre sans honte ; oublions une ambition qui a été malheureuse ; ployons nos esprits à la nécessité ; ne cherchons pas des expédiens extraordinaires & qui nous séparent, rendons notre malheur supportable en vivant ensemble ; jouissons de nos sentimens, & nous serons assez riches. Nos bras s'étendirent, nous nous joignîmes tous trois, & nos larmes se mêlèrent : ensuite nous nous occupâmes de cette maison de paysan ; nous fîmes le

détail du logement qu'elle contient; c'eſt premièrement une très-grande cuiſine, enſuite une aſſez grande chambre & à côté un petit cabinet, pratiqué ſous l'eſcalier qui va au grenier; tout cela avec des portes & des fenêtres à la payſanne: à côté de ce logement il y a une petite grange & une écurie pour des vaches, derrière la maiſon eſt un petit jardin entouré d'une haie, je trouvai que nous pouvions être très-bien logés; mon père & ma mère occuperont la grande chambre, ils auront chacun leur lit; j'habiterai le petit cabinet à côté avec un lit de repos; & comme la cuiſine eſt très-grande nous y mangerons: il faut ſans doute faire des réparations pour nous défendre contre les froids de l'hiver; pour cela nous vendrons nos meubles de luxe & les habits qui vont nous être inutiles; du produit nous rendrons notre logement auſſi bon & auſſi commode qu'il convient à notre

situation, nous ferons un encan de nos voitures, de nos chevaux, & généralement de tout ce qui nous devient superflu ; l'argent sera employé à payer toutes les dettes domestiques que nous pouvons avoir, & le surplus à former notre établissement & à nous pourvoir de ce qui nous est nécessaire pour l'hiver prochain : voilà, ma chère amie, le plan qui fut tracé successivement ; non pas sans quelques débats & beaucoup de réflexions, mais j'avois saisi cette idée avec tant de chaleur, que je suis parvenue à faire prendre ce parti à mes parens, & j'ai senti la joie s'introduire dans mon ame ; c'est la première fois depuis longtems que nous avons dîné ensemble avec un peu de sérénité ; je bénissois mon père & ma mère d'avoir su prendre cette résolution ; j'aurois voulu leur en témoigner ma reconnoissance à genoux, & toutes mes paroles portoient l'expression de ce

ſentiment. Depuis cet inſtant je ne ceſſe de faire des calculs ſur la dépenſe néceſſaire à trois perſonnes, & je trouve toujours quelque choſe à retrancher : je veux tâcher cependant que ma mère ne ſouffre d'aucune privation eſſentielle, c'eſt mon premier but, & la première dépenſe ſera arrangée là-deſſus ; mon père eſt moins ſenſible aux privations, & pour moi elles ſeront des jouiſſances : ma mère aura tous les bons meubles dont elle jouit à préſent, mon père aura les ſiens, il y aura un coin arrangé pour ſon bureau, pour ſes livres ; moi, je ſerai heureuſe dans mon petit cabinet, il y aura une table à écrire ; & j'eſpère que j'aurai toujours du papier : dans les premiers momens je n'ai pas oſé parler d'Henriette ; mais il étoit bien décidé dans mon cœur qu'elle ne me quitteroit pas, mon lit ſera toujours aſſez grand pour nous deux ; & il

me coûtera bien peu pour la nourrir, de me priver d'un de mes repas ; avec moi elle apprendra à gagner ſa vie, & c'eſt l'éducation qui lui convient : il n'y a rien encore d'arrangé ſur les domeſtiques, je ne crois pas que nous ayons de quoi garder une ſervante : eh bien ! Henriette & moi nous ſerons tout le ſervice de la maiſon : nous n'avons pas ceſſé un moment de nous occuper de notre projet, il nous venoit toujours quelqu'idée nouvelle ; Mr. de Cliſſi revint le ſoir rendre raiſon à mon père de ce qu'il avoit fait ; je m'empreſſai de lui raconter le parti que nous avions pris, il l'approuva infiniment : il partit tout de ſuite pour examiner la maiſon, pour voir les réparations qui ſont néceſſaires, il en fera un devis ; il le balancera avec l'argent que nous retirerons de l'encan, il y fera travailler inceſſamment ; il ſe charge de pren-

dre, soin des ouvrages : dès aujourd'hui il doit y faire mettre la main, je crois que ce matin nous ferons une note de tout ce que nous voulons vendre ; & si je suis mon activité & mon impatience, dans 15 jours nous serons arrangés dans notre nouvelle demeure ; je presserai Mr. de Clissi de ne rien négliger pour y parvenir. Je me suis hâtée de vous dire tout cela ce matin, ma chère amie, il me semble que mes parens dorment aujourd'hui plus longtems que les autres jours, je vais cependant préparer leur déjeûner ; j'ai une vive impatience de me retrouver avec eux : oui, je crois que c'est dans la maison de nos vignerons que nous trouverons le bonheur, que nous n'avons fait qu'entrevoir jusqu'à présent, & qui nous a toujours échappé ; j'ai un vrai plaisir de renoncer à tout ce que je possédois ; à tout ce qui faisoit l'objet de mes désirs,

tout s'eſt éloigné de moi, je n'apperçois plus rien, à peine puis-je découvrir mes anciennes connoiſſances, le monde, les plaiſirs, la ſociété; je ne vois plus que la vie de mes parens; je ne déſire plus que leur conſolation, leur bien être, que ce qui peut contribuer à leur rendre la vie ſupportable; il y a encore à ſouffrir jusqu'au moment de notre entier établiſſement, je me tranſporte au-delà & je trouve des forces pour tout endurer, pour tout entreprendre, tout arranger: je n'oſe pas vous dire que je crains mes amies, mes amis; on voudra me conſoler & me plaindre; ils s'empreſſeront de venir à mon ſecours, ils auront pitié de moi; & je n'ai beſoin de rien, pas même de conſolation; je crains auſſi ma bonne tante, il y a deux jours que je ne l'ai point vue, elle a été ſouvent malade; elle ne voudra pas entendre parler de notre arrange-

ment; ſes parens, réduits à habiter une maiſon de payſan, feront ſouffrir ſa vanité; elle nous preſſera d'aller demeurer chez elle, elle voudra faire des ſacrifices; j'eſpère que mes parens auront la force de ne rien accepter : quand on a 40 louis de rente & une maiſon, on n'a beſoin de perſonne; j'eſtime & j'admire le ſentiment de Mr. de Cliſſi, qui a toujours travaillé pour nous; qui ne nous offre rien, & qui nous fait ſentir que nous pourrions diſpoſer de tout ce qu'il a, il ne fait que ſeconder nos intentions & il les attend : lui & Marville ſont les ſeuls hommes qui m'ont donné l'idée de vrais amis, d'hommes vraiment vertueux, & vous auſſi, ma chère amie, vous ſoutiendrez mon ame, vous aimerez vos amis pauvres; vos ſentimens feront ceux que demande mon cœur : vous viendrez nous voir dans notre humble demeure,

c'eſt une espérance que je joins à toutes les autres, il y aura encore place pour vous dans mon petit cabinet; je ne vous entretiendrai plus que de notre nouvel établiſſement, il me ſemble qu'il n'y a plus que cela dans le monde. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LXXVI.

De la même, à la même.

MA chère amie, tout va bien, je me fais un plaiſir de vous le dire; tout ſuccède à mes vœux; depuis ma dernière lettre, ils n'ont pas rencontré le moindre obſtacle; tout s'eſt arrangé comme je vous l'avois annoncé : j'ai le bonheur que mes parens n'ont pas changé un inſtant de façon de penſer, quelques petites circonſtances même leur ont

fait sentir la nécessité de suivre le parti que nous avons pris ; l'indépendance est le bien précieux qu'il nous reste, & nous en jouirons en dépit de la fausse pitié : je serois ingrate, cependant, si je ne rendois pas justice aux sentimens que l'on m'a témoignés, j'ai vu couler des larmes sur mon infortune, & elles sont les marques de l'intérêt sincère ; je vous ai dit comment toutes mes amies se sont empressées, dès le commencement, à me montrer leur sensibilité, j'aurois pu en jouir, & si je m'y suis refusée, ce n'est pas que ma vanité en souffrît : notre pauvreté ne m'a pas encore humiliée un instant. J'ai bien vu, cependant, l'effet qu'elle faisoit sur l'opinion de plusieurs personnes ; leur son de voix, qui marque si bien la pitié, leurs paroles discrètes, leurs regrets larmoyans sur le passé, marquoient notre condamnation, & leur considération pour

nous eſt ſûrement au niveau de notre fortune : j'ai remarqué avec plus de chagrin que quelques-unes de mes amies, dans le peu de momens que nous avons été enſemble, ſe conduiſoient avec moi comme ſi j'avois eu quelques torts, comme ſi je méritois à peine ce qu'elles me témoignoient ; celles-là ne ſont pas revenues chez moi ; comme je ſuis ſenſible à tout ce qui vient de la part des autres, j'ai d'abord cherché ſi j'avois quelque choſe à me reprocher : ma conduite eſt pure vis-à-vis de la terre entière, elle défie l'ardeur de la critique la plus rigoureuſe : j'ai confondu ces petits incidens avec les inconvéniens & les inconſéquences de l'humanité, & c'eſt moi qui ai de la pitié : Mlle de Mirſor a eu particulièrement avec moi une conduite ſingulière ; elle a d'abord fait demander à me voir, j'ai toujours fait répondre à ſes meſſages que je ne pouvois pas la recevoir

il y a très-longtems que je n'ai pas entendu parler d'elle ; hier elle m'a fait dire qu'elle viendroit chez moi à 8 heures du soir, & qu'elle souhaitoit de n'y trouver personne ; je n'ai pas compris son message, & j'ai refusé sa bonne visite ; j'ai mis au nombre de mes consolations de ne pas revoir cette bonne amie : dans ce moment je souhaite plus que jamais de ne voir personne ; je crains les offres de secours, les consolations, même le sacrifice du tems que l'on passeroit avec moi ; je pense uniquement à l'exécution du parti que nous avons pris, & je ne puis m'en distraire un instant : les réparations de notre nouvelle demeure avancent ; on met des doubles fenêtres de papier du côté de la bise ; les portes, les autres fenêtres seront bien garnies contre le froid ; Mr. de Cliffi veille à tout avec un intérêt & une activité charmante ; il dirige, il presse les ouvriers ; mon père y va

le matin & le soir, quelquefois il revient fort triste ; je le caresse, je le console, il arrête mes pleurs, & nous reprenons des forces & des espérances pour l'avenir ; d'autres fois il rapporte un air serein & content ; je juge qu'il a apperçu que nous ne souffririons pas, que nous serions heureux ; alors j'ai une véritable joie ; je la lui communique, & nous ressentons un soulagement qui nous fait oublier nos peines. Ma mère est plus tranquille, & son caractère facile la laisse penser à ses arrangemens personnels ; elle prépare ses petites commodités, elle se fait de petites jouissances, & elle pourvoit au bien-être que comporte notre situation ; c'est-là l'effet de son bon esprit. La chambre de mes parens sera très-bonne, il y a une petite cheminée, & aussi un très-bon fourneau avec une cavette. (*)

(*) Les cavettes ne sont connues qu'en

Vous avez peut-être oublié, ma chère amie, tout l'agrément des cavettes, comment on y reſſent une chaleur douce, comment on s'y livre à la confiance, comment les pieds y ſont au chaud, & le cœur à ſon aiſe;

Suiſſe, particulièrement dans la Suiſſe Françoiſe ; c'eſt à cauſe de cela que l'on ne peut pas leur donner un autre nom que celui qu'elles portent, qui n'eſt pas françois. Les cavettes ſont un retranchement fait à côté du fourneau, où ſont pratiquées des marches d'eſcaliers, qui ſont faites de la même fayance que le fourneau ; ils s'échauffent de même, & on peut s'y aſſeoir : le ſoir il y fait une chaleur douce, & on s'y chauffe plus agréablement & plus décemment que devant une cheminée, c'eſt une faveur de l'amitié que d'être admis à la cavette ; quelquefois l'amour en profite ; & toujours elle inſpire la confiance : le luxe qui a détruit les fourneaux a auſſi emporté les cavettes, c'eſt un des maux qu'il a fait à l'amitié, dont il eſt toujours l'ennemi.

c'eſt le ſiége de la franchiſe, & l'amitié y eſt ſans défiance; c'eſt là où je place tous mes plaiſirs de l'hiver prochain, nous y ſerons ſouvent en famille, & mes parens me raconteront les premières années de leur vie: je cherche enſuite qui eſt-ce qui pourroit y être admis; je vous tends les bras, & vous êtes ſi loin! Venez, ma chère amie, j'ai tant de choſes à vous dire, nous avons à cauſer pour tout l'hiver; mais ce bonheur n'eſt pas poſſible, & je m'en déſeſpère. Mr. de Cliſſi, Mr. de Marville pourroient être reçus quelquefois à la cavette, je ne connois qu'eux qui puiſſent avoir ce privilège. Je n'ai point d'amie qui ne dédaigne cette place, & je ne les mettrai pas à cette épreuve. Il eſt toujours décidé que nous ferons un encan de tout ce qui nous devient inutile: je voulois y mettre mes dentelles, mes gazes, mes chapeaux, mes plumes, mes conſidérations, mes

robes de ſoie; un reſte de vanité & de mauvaiſe honte m'en a détourné; j'ai fait venir une marchande de modes & j'ai pris l'argent qu'elle a voulu me donner; il ſera employé à faire des habits d'hiver à Henriette, à arranger mon cabinet, & à me procurer les meubles qui me ſont néceſſaires; ce cabinet étoit la chambre de décharge & de proviſions des vignerons, & à cauſe de cela les fenêtres ſe trouvent garnies de barreaux de fer; c'eſt une défenſe contre la poſſibilité d'entrer depuis le jardin qui eſt de plain-pied. Mr. de Cliſſi vouloit faire faire une cheminée dans ce cabinet, je m'y ſuis oppoſée; je ſerai ſouvent à la cuiſine, & toujours avec mes parens, je ne veux rien qui me ſépare d'eux : le beſoin d'un domeſtique a été diſcuté, & n'a pas été le plus aiſé à arranger : nous avons bien calculé, & nous avons trouvé qu'il étoit impoſſible d'avoir une ſervante :

nous avons averti tous nos domestiques que bientôt nous ferions obligés de les renvoyer; tous vouloient rester sans gages, & veulent nous servir jusqu'au dernier moment. Cependant nous avons renvoyé le laquais & la fille de cuisine: La veuve d'un de nos anciens vignerons, qui a entendu parler de nos malheurs, est venue nous offrir ses services & tout ce qu'elle possède; elle demeure avec ses enfans près de la maison que nous allons habiter: nous nous sommes arrangés avec elle, elle fera tout le service pénible de la maison, on lui donnera quelqu'argent, & pour achever de la satisfaire, j'apprendrai à lire & à écrire à ses enfans, ce sera une occupation utile & agréable. Il n'y a pas un de nos arrangemens où je ne voie un plaisir pour moi. Je n'ai pas encore été dans notre maison; j'ai la plus grande répugnance à sortir: tout le monde s'est occupé de nos malheurs,

& dans la rue je verrois les yeux se tourner sur moi; je ne veux pas attirer les regards, je ne les soutiendrois qu'en souffrant, j'ai encore cette foiblesse; j'ai aussi peur de vous, ma chère amie : vous vous opposerez à notre établissement de pauvres gens; vous écrirez, vous voudrez agir & travailler pour nous, & employer les personnes que vous croirez avoir le pouvoir de nous faire changer de parti.... En vérité, je pense que je ne veux pas vous envoyer ma lettre que nous ne soyions établis dans notre maison, j'aurai du plaisir à la datter de-là. Il m'en coûtera cependant de vous laisser si long-tems sans vous parler de nous : je voudrois vous dire de n'être point en peine; vous souffrirez un peu, mais dans notre situation, nous ne pouvons que faire souffrir nos amis, & alors je ne dois pas vous ménager. Je vous quitte donc, ma chère amie, pour 10 jours,

peut-être pour douze; les ouvriers sont si lents ! Mr. de Clissi les presse: cependant, il s'est fait une vraie occupation de nos réparations; nous les payons avec l'argent de notre vaisselle, qui a été vendue il y a quelques jours; l'encan se fera lorsque nous aurons quitté cette maison; nous arrangeons tout pour cela, je fais l'inventaire, j'accommode les meubles pour qu'ils se vendent bien. Je n'avois jamais pensé à l'argent; aujourd'hui je voudrois en faire de de tout ce que je rencontre; je mets des prix à tout, je calcule tout, j'estime la moindre jouissance, & je trouve presque toujours que l'argent vaut mieux; ma grande ambition, ma chère amie, est que mes parens ne souffrent que le moins possible, & c'est là-dessus que je mesure tout ce qui se fait. Adieu donc, ma chère Sophie, jusques à ce que je sois dans

la demeure que le bon Dieu nous laisse, & dont je le bénis.

De notre humble demeure... Entendez-vous, ma chère amie, c'est d'aujourd'hui que nous y sommes, & il y a quinze jours que j'ai quitté cette lettre; ce qui nous a retardé, c'est un tambour en ménuiserie qu'il a fallu faire à l'entrée de la cuisine, il nous garantit du froid, & il nous éloigne de la rue, il étoit nécessaire. Vous comprenez que j'ai eu bien à faire, & que notre établissement m'a donné quelque peine : c'est de ce jour que nous y sommes; nous n'avons pas quitté notre maison sans répandre des larmes; j'en ai versé abondamment en voyant mon père & ma mère quitter leur demeure; à leur âge, se placer dans un domicile étroit, resserré, incommode, est un malheur que j'ai senti jusqu'au fond de l'ame. Ils devoient se flatter de finir leurs jours plus heureusement;

je n'y penſe point ſans avoir le cœur ſerré, & ce ſera ſouvent le ſujet de mes regrets ; cependant ils ne ſouffrent point, ils ne ſouffriront point, je puis l'eſpérer. Nous ſommes venus de nuit dans la voiture des Cliſſi ; tout étoit arrangé pour que mes parens fuſſent bien en arrivant ; ils ont trouvé tout ce qu'il falloit pour leurs commodités. Jeanne qui eſt la femme qui nous ſert, nous avoit préparé un petit ſouper que je lui avois ordonné ; elle n'eſt pas bonne cuiſinière, mais nos repas ſeront meilleurs à l'avenir : nous avons été extrêmement émus, attendris, en prenant congé de nos domeſtiques ; ils ne vouloient point de gages, ils avoient été heureux, il n'avoit rien manqué à leur bien-être, ils le diſoient, en ajoutant qu'ils ne vouloient point d'argent, & qu'ils avoient aſſez gagné d'être chez nous. La femme-de-chambre de ma mère vouloit abſo-

lument rester auprès d'elle, & la servir pour rien ; l'année entière de leurs gages leur a été payée, & nous avons tous pleuré en nous séparant : l'attachement & le désintéressement de ces pauvres gens m'a touchée vivement; je les ai embrassé de tout mon cœur : en vérité, il ne faut mépriser aucun mortel, la vertu & la sensibilité peuvent se trouver partout. Cette scène touchante nous a laissé de la tristesse, & elle ne nous a pas quittés de tout le soir. Mon père & ma mère se sont placés dans leurs fauteuils ordinaires, qu'ils ont trouvé dans leur chambre près de la cheminée, où il y avoit du feu : j'étois au milieu d'eux ; nous avons été très-long-tems sans rien dire ; je crois que nous cherchions à nous montrer réciproquement une fermeté que nous n'avions pas. Ma mère a jeté les yeux sur la chambre, elle a vu tous les meubles qui étoient ordinairement dans la sienne. Jeanne

est venue nous dire que le souper étoit servi, j'ai donné le bras à ma mère, nous sommes passés à la cuisine, & tous les trois nous avons affecté une contenance qui vouloit marquer du contentement : comme la cuisine est assez grande, on a fait un plancher dans un des bouts, & ce sera notre chambre à manger : nous sommes restés très-peu de tems à table : après le souper nous avons pu faire la conversation beaucoup plus librement ; nous nous sommes occupés de notre arrangement actuel. En examinant, nous avons trouvé que nos souffrances ne tenoient qu'à des habitudes que nous pouvions changer sans beaucoup de peine : nous avons mesuré notre dépense sur notre rente, dont nous avons dans ce moment les 6 mois, & qu'il ne faut pas excéder : d'abord il a été décidé que ma mère auroit tous les matins son café à la crème, aussi bon qu'il sera

possible, mon père & moi nous dé-
jeûnerons du pain & du lait, suivant
notre faim; c'est beaucoup la faim qui
dirigera notre cuisine; nous dinerons
tard, ce sera notre repas, le goûter
sera supprimé, peut-être aussi le sou-
per; on mangera quelque chose sans
se mettre à table; nous verrons ce
que nous pourrons faire là-dessus;
nous trouvons déjà que les quatre
repas que l'on fait ici sont une ma-
nière de vivre bien animale; nous
avons veillé très-tard, en nous entre-
tenant sur tous ces objets. Nous
n'avons pas oublié les amis que nous
verrions, & qui nous resteroient at-
tachés; nous n'en avons pas vu une
grande foule, & c'est ce qu'il nous
faut. J'ai aidé ma mère à se coucher,
& j'ai cherché à lui faire oublier sa
femme-de-chambre. Je me suis retirée
dans mon cabinet. Henriette, que j'a-
vois fait coucher de bonne heure,

dormoit profondément ; les enfans sont bientôt distraits par la diversité des objets, le mouvement les amuse : Henriette a pleuré quelquefois, surtout en prenant congé des domestiques ; mais bientôt elle s'est consolée en s'occupant des petits services qu'elle peut nous rendre. J'ai trouvé dans mon cabinet ma table à écrire de sapin, je n'ai pas voulu prendre mon bureau qui tenoit trop de place, & qui ne sert qu'à un seul usage. J'avois rangé mes papiers dans le tiroir de la table, j'y ai trouvé cette lettre que j'avois commencée il y a environ quinze jours : je me suis fait un plaisir de la continuer, & de vous dire les commencemens de notre nouvelle vie. Il me semble que mes parens reposent tranquillement ; c'est une douceur pour moi de pouvoir en juger, & d'être si près d'eux. Je vais aussi me coucher dans mon lit de repos ; je suis sûre qu'il sera très-bon :

j'ai trouvé de la place pour celui d'Henriette, celle qui me reste suffit précisément pour une chaise, & pour m'habiller. Demain matin je fermerai ma lettre; j'ai une petite provision de papier, je pourrai toujours vous écrire, c'est le besoin de ma vie. Bon soir, ma chère amie.

La nuit n'a pas été aussi bonne que je l'avois espéré d'abord; je n'ai point dormi; j'ai entendu souvent les plaintes de mes parens; j'ai été une fois vers eux; mais ils n'avoient point de mal. Je me suis levée de bon matin; j'entends déjà la bonne Jeanne dans la cuisine, je vais vite faire le café de ma mère. Adieu, ma chère amie; ne voulez-vous pas que je vous écrive toujours.

LETTRE LXXVII.

De la même.

JE vois, par votre lettre, ma chère amie, que vous êtes en peine de nous; vos allarmes, votre sensibilité sur notre sort m'ont touchée; j'ai bien reconnu l'expression de vos sentimens; je ne me suis point laissée abattre; au contraire, votre tendre compassion m'a donné des forces. En vérité, ma chère amie, il me semble que les revers de la fortune ne sont pas si difficiles à supporter; l'amour-propre a aussi ses ressources dans la pauvreté; l'art de se contenter d'un étroit nécessaire vaut bien l'habitude d'employer un superflu. Je ne sais lequel donne le plus de peine: comme dans l'emploi du superflu il faut toujours y comprendre les autres, la difficulté

de leur plaire & de les contenter, y attache toujours une peine que nous ne sentirons plus, & je m'en ressouviendrai toutes les fois que la vanité voudra m'affliger par des comparaisons. Je n'ai point encore eu besoin de cette ressource, je ne regrette rien, & j'ai le bonheur de voir que tous les jours mes parens prennent la même façon de penser que moi; elle n'est pas un effort pour ma raison; j'ai à tout moment de nouveaux plaisirs. Le lendemain de notre entrée dans la maison ma mère trouva son café excellent; jamais il ne lui avoit paru aussi bon: après le déjeûner elle a voulu s'habiller pour tout le jour; elle passa dans mon cabinet, je la coëffai, je l'habillai; pendant ce tems Jeanne rangea sa chambre. Henriette aida fort bien Jeanne; de tout le jour ma mère ne pensa point à son sallon de compagnie: dans le même matin nous entendîmes du

bruit à la cuisine, c'étoit la voix de Mde. d'Arsilli, qui disoit très-fort, où sont-ils ? où se tiennent-ils ? est-ce ici leur maison ! leur cuisine ? & tout de suite elle entre, elle saute au cou de ma mère ; elle embrasse mon père, elle me tient dans ses bras : en répètant mes amis ! mes chers amis ! est-il possible ? elle regarde partout dans la chambre, elle passe dans mon cabinet ; des larmes tombent de ses yeux : nous nous asseyons auprès d'elle, & elle fait des plaintes sur le secret que l'on a gardé ; on lui avoit bien dit que nous allions loger au fauxbourg, elle avoit cru que c'étoit un logement que nous avions choisi de préférence, ou quelque grande maison que nous avions louée ; enfin on s'étoit beaucoup occupé de nous, & on n'avoit jamais bien su ce que nous faisions, ni le parti que nous prendrions ; on avoit tout dit, excepté la vérité : elle dit aussi fort rapidement que l'on avoit assuré

que Mr. de St. Ange revenoit de Paris & arrangeoit tout ; c'eſt la première fois que j'ai entendu prononcer ſon nom depuis longtems, & il eſt inconcevable que l'on puiſſe dire une choſe auſſi impoſſible à croire : nous dîmes à Mde. d'Arſilli, que c'étoit bien notre intention que notre réſolution fut ignorée & reſtât dans le ſecret, que nous avions pris nos meſures en conſéquence, que perſonne n'auroit pu nous faire changer d'avis, que nous comptions ſur l'amitié de nos amis, mais que nous voulions être indépendans, que nous étions fâchés d'être pauvres, mais que nous n'en avions point honte. — Il eſt impoſſible reprit Mde. d'Arſilli, que vous reſtiez ici, vous êtes trop loin de tout le monde, & cette mauvaiſe petite maiſon ne vous convient pas, & tout de ſuite elle entre dans le détail de notre logement, elle veut le voir : je le lui montre, & les domeſtiques! s'écria-t-

elle, quand elle eut tout vu : nous n'en avons point, lui dis je tranquillement ; c'eſt impoſſible ! c'eſt impoſſible ! répèta-t-elle pluſieurs fois ; elle ſort un rouleau de ſa poche, elle le poſe ſur la table, en diſant ; voilà ce que j'ai de trop dans ce moment, vous m'en ferez votre billet ; vous le rendrez quand vous pourrez : elle ne nous donne pas le tems de répondre & elle s'échappe : mon père jugea qu'il y avoit cent louis dans le rouleau ; j'écrivis tout de ſuite un billet plein de remercîemens & d'expreſſion de reconnoiſſance ; & Jeanne reporta le tout chez Mde. d'Arſilli. Je venois à peine d'expédier le meſſage, que j'entends frapper à la porte, je fais ouvrir, c'eſt Mde. de Taninge : elle étoit en habit de cheval du matin très-élégant ; elle m'embraſſe, elle me fait des amitiés ; elle reſte pluſieurs momens ſans oſer parler de notre ſituation ; enfin elle me dit, ma chère

amie ; j'ai été très-longtems ſans vouloir croire ce que l'on diſoit de votre fortune : mais dites-moi donc ce que c'eſt que ce changement de demeure, dont on fait un ſi grand ſecret, & dont on parle beaucoup aujourd'hui : on diſoit, il eſt vrai, que vous aviez vendu votre maiſon, & je ſais qui l'a achetée ; mais il y a tant de logemens dans la ville, & les affaires s'arrangent toujours : eſt-ce réellement pour tout de bon que vous êtes établis ici ? c'eſt peut-être en attendant que vous alliez dans votre charmante campagne, où vous êtes ſi bien logés ; ma chère amie, lui dis-je, nous n'avons point d'autre logement que celui-ci : — mais cette chambre n'eſt pas mauvaiſe : le ſallon de compagnie, eſt ſans doute à côté ? — Nous n'avons point de ſallon de compagnie, .. mon Dieu ! on peut très-bien, reprit Mde. de Taninge, recevoir le monde dans le ſallon à manger, & même c'eſt

aſſez commode en hiver ;..... nous n'avons point de ſallon à manger : comment point de ſallon à manger ! vous mangerez dans l'anti-chambre, & les domeſtiques où, ſe tiendront-ils ? nous n'avons ni anti-chambre, ni domeſtiques,.... ma chère amie, me dit-elle d'un air ſcandaliſé, c'eſt impoſſible, vous vous moquez de moi : dans la fortune la plus délabrée, il reſte toujours quelque choſe aux gens comme il faut, on ne ſe dépouille pas de tout ; on s'arrange, on fait attendre,..... vous voyez, lui dis-je ce qu'il nous reſte, & nous ſommes arrangés,.... mais au moins, ma chère amie, vous viendrez me voir très-ſouvent ; il faut abſolument que vous ſoupiez chez moi deux ou trois fois par ſemaine, il faut ſe diſtraire, & nous rirons : St. Ange ne revient-il pas de Paris ? nous avons fait des ſoupers ſi agréables enſemble : Mde., continua-t-elle

en s'adressant à ma mère ? je vous prie de permettre que Mlle. votre fille vienne souvent chez moi : elle nous fit ensuite beaucoup d'amitiés, elle nous dit beaucoup de politesses, & elle nous quitta en répètant que je devois aller la voir très-souvent ; nous ne fîmes aucune réflexion sur cette visite : mon père alla examiner notre petit jardin, ma mère arrangea ses affaires, moi j'allai travailler au dîner avec Henriette & Jeanne ; nous dînâmes très-tard, après 3 heures ; le dîner se trouva très-bon ; & c'est encore un plaisir que j'eus : j'en jouissois en voyant mes parens manger de bon appétit. Nous étions encore à table, lorsque Mr. de Marville entra, il dit peu de chose, il n'arrêta ses yeux sur rien ; il y avoit encore une chaise dans la cuisine, il la prit comme si toute sa vie il nous eût vu au même endroit : il se mit auprès de nous, cependant il avoit un peu de peine à

parler, ſes yeux ne ſe fixoient ſur rien; on ne diſoit que des phraſes interrompues & ſans ſuite : cependant nous étions plus diſpoſés à la gaieté qu'à la triſteſſe. Je vois Mr. que vous êtes en peine de nous, lui dis-je : eh bien ! nous ne ſouffrons point, ſeulement de tems en tems la vanité vient nous donner des regrets; nous les repouſſons tant bien que mal, & nous penſons à notre premier néceſſaire, nous n'avons plus la peine de nous occuper du ſuperflu; nous mangeons quand nous avons faim; mais je crois que ce n'eſt pas une économie, car nous avons mangé tout notre dîné & je comptois qu'il reſteroit quelque choſe pour le ſouper, mais peut-être que nous n'aurons pas faim ce ſoir; il ne voulut point ſe prêter à ma gaieté; nous paſſâmes dans la chambre & il fut encore plus triſte; cependant il alloit commencer une converſation avec mes parens, lorſque Jeanne

vint nous dire qu'il y avoit là un monſieur conſeiller, nous jugeâmes que c'étoit Mr. Duterrier, & mon père ne voulut pas le renvoyer; je ne vous dirai pas les exclamations, les queſtions qui n'attendoient point de réponſe, les regrets ſur le paſſé, les conſeils ſur le préſent : je n'ai retenu qu'une réponſe de mon père à un diſcours qui commençoit par; vous étiez ſi bien, & ſi vous aviez voulu..... je voulois, interrompit mon père ? que ma fille fut aſſez riche pour ſe marier ſuivant ſon goût, & que dans ſon choix elle n'eût pas beſoin d'avoir égard à la fortune; je voulois qu'elle ne fut pas obligée d'épouſer un ſot pour ſa fortune, ou être malheureuſe avec un homme qui ne fut pas riche, c'étoit mon ambition, & cette ambition m'a rendu imprudent; j'ai la conſolation que ma femme & ma fille ont un bon eſprit; & nous pouvons encore être

heureux en ne dépendant de personne : vous pourriez, reprit Mr. Duterrier, d'un ton affable & amical, penser à la charge de L*. Bl. M*** est vieux & très-malade, il n'ira pas loin & vos amis vous serviront ; je ne saurois, répondit mon père, compter sur la vie ou sur la mort de personne pour m'arranger : mon intention est bien de chercher quelqu'occupation ; j'ai remarqué que les paysans ont souvent besoin de lumières & de directions dans leurs affaires ; ils sont toujours disposés à avoir des procès pour leurs partages, pour leurs possessions ; je leur offrirai mes secours, je ne prendrai jamais d'argent ; mais je ne refuserai pas ce qu'ils donneront du produit de leur terres & de leur travail : c'est un échange que nous ferons, & je les empêcherai d'être trop généreux ; je veux dès demain faire connoître mon intention dans les villages voisins,

ſins, je ſautai au cou de mon père; je l'embraſſai les larmes aux yeux, & dans mon attendriſſement je ne pus lui dire que mon père! mon tendre père! Mr. Duterrier, extrêmement étonné de ce qu'il voyoit & de ce qu'il avoit entendu, nous fit des complimens, nous dit des choſes qui ne ſignifioient rien; mon père l'accompagna juſques à la rue, en lui faiſant toutes ſortes d'amitiés: toutes ces viſites nous laiſſèrent peu de ſatisfaction, & il me ſemble que nos chers amis ne nous ont fait encore que du mal, ce n'eſt pas leur faute, c'eſt une ſuite de notre poſition: quand ce premier moment de notre établiſſement ſera paſſé, nous retrouverons leur amitié; ils s'accoutumeront à notre ſituation, & nous jouirons de leur ſociété, autant que cela pourra s'accorder avec leurs convenances, c'eſt tout ce qu'il nous faut, & ne ſommes-nous pas trop heureux d'avoir

Mr. de Cliſſi & Mr. de Marville; des amis comme eux feroient oublier l'univers entier: dans nos réflexions ſur ce ſujet, il fut convenu que nous ne fuirions perſonne, qu'en nous tenant abſolument ſéparés du train du monde, nous reſterions en ſociété avec tous ceux qui s'accommoderoient de la nôtre; nous refuſerons toute eſpèce d'invitation, nous ſortirons peu, & en hiver, à peu près point du tout; moi je n'en aurai jamais le tems, le ſoir nous ſerons heureux de reſter enſemble dans notre chambre, qui ſera très-chaude; Mr. & Mde. de Cliſſi, Mr. de Marville, ma tante Bonval y viendront quelquefois; il ne nous en faut pas davantage: je ne vous ai rien dit de ma tante dans mes dernières lettres, parce que vous jugez parfaitement de ſon ſentiment & de ſa conduite avec nous; nous lui avons auſſi fait un myſtère de notre nouvel établiſſement; elle nous deman-

doit souvent comment nous nous arrangerions, elle nous faisoit des offres, elle nous pressoit de les accepter ; nous lui laissions croire que nous serions fort bien logés & qu'il nous restoit de quoi vivre : comme elle a été malade pendant quelques jours, elle a ignoré notre changement de demeure jusqu'à aujourd'hui, qu'un message qu'elle avoit envoyé à notre maison est venu ici ; je lui ai écrit pour lui rendre raison de tout ce qui nous regarde ; si elle ne demeuroit pas si loin de nous, j'irois la voir ; c'est cependant ce que je ferai, une fois que je serai assurée qu'elle est seule ; je ne sais pourquoi dans ce moment je crains l'amitié & l'intérêt que l'on nous témoigne, j'ai peur que l'on ne nous dérange, & que pour nous faire du bien, on ne nous fasse souffrir, & à cette occasion, nous avons encore pris l'engagement de ne rien changer à notre vie, de ne rien

accepter, & de conserver une indé-pendance dont notre pauvreté nous fait sentir tout le prix. Mr. & Mde. de Cliffi sont venus passer hier la soirée avec nous; nous n'avons jamais été si heureux, ce n'étoit pas des amis riches qui venoient nous voir, c'étoient des gens qui nous aimoient, qui se trouvoient bien avec nous, qui avoient l'air content, & qui paroissoient n'avoir jamais été plus riches que nous; c'est le plaisir qu'ils nous donnèrent, & je crois en vérité que notre vanités fait en tirer parti: elle disoit tout bas, on peut encore être bien chez nous. Nous avons trouvé beaucoup de complaisance & de bonne volonté dans nos nouveaux voisins les paysans, & en particulier un brave homme nommé Jean-Pierre Dabin nous a rendu plusieurs services; il demeure assez près de nous, il est vigneron de Mr. de Flamacour, & de plus frère de Henri domestique de

campagne de Mr. de St. Ange : ces relations m'ont paru ſingulières, nous ne l'avons plus employé depuis que nous les connoiſſons, & il a été bien payé ; ſa maiſon reſſemble beaucoup à la nôtre, parce que toutes les maiſons de nos payſans ſe reſſemblent : depuis que nous ſommes dans ce quartier, nous n'avons éprouvé que des diſpoſitions officieuſes de nos voiſins ; ils ont une compaſſion qui ne bleſſe point l'amour propre, & une envie d'être utiles qui ne paroît pas intéreſſée ; nous ferons comme eux, nous tâcherons auſſi d'être utiles ; il n'y a pas toujours beſoin d'être riche pour cela : voilà, ma chère amie, comment ſe ſont paſſés les quatre premiers jours de notre établiſſement ; notre arrangement domeſtique a pris ſon pli, il ne donne point de peine, & il ne fait ſouffrir perſonne ; nos ſoupers étoient languiſſans, mon père & ma

mère mangeoient peu ou rien, j'ai proposé de les supprimer; quand on aura faim on se fera apporter quelque chose sur un cabaret: l'important est, d'avoir apperçu que notre rente suffira à notre dépense: ce soir je vous écris pendant que mes parens reposent, aujourd'hui ils ont été un peu tristes, nous n'avons vu personne dans la soirée, je crois que demain je leur lirai l'indigent; ce drame ranimera peut-être leur courage, il n'est pas étonnant que l'habitude reprenne ses droits, c'est à moi à chercher les moyens de la leur faire oublier: je ne cesse d'y travailler à tous les instans, je le dois, car foncièrement c'est moi qui suis la cause de tout, & c'est moi qui souffre le moins: ma lettre partira demain, peut-être vous dirai-je encore quelque chose avant de la fermer; bon soir, ma chère amie; il est bien tard....

Ce matin Mr. & Mlle. de Mirsor nous

font demander de les recevoir ; je fais répondre que nous sommes hors d'état d'avoir cet honneur-là, ce sera une autre fois : j'ai une répugnance bien décidée à revoir cette bonne amie. Adieu, ma chère Sophie ; je vais ordonner, c'est-à-dire, faire le dîner. »



LETTRE LXXVIII.

St. Ange à Marville.

OUI, mon cher ami, ta lettre m'a mis au déseſpoir, je ne veux pas examiner ſi mes remords y entrent pour beaucoup ; mais dis-moi, ſi je n'ai que des raiſons pour avoir le plus profond reſpect pour Mlle. de Germoſan, ſi les choſes ſe ſont arrangées de manière à ce qu'aucun homme n'oſe lui adreſſer ſes vœux & ſes prétentions, ſi perſonne ne ſent comme moi,

le bonheur ſuprême de la poſſéder ; ſi la fortune n'oſe employer ſes droits ſur elle, ſi enfin je reſte ſeul à l'adorer avec des intentions pures, eſt-ce un malheur dont je doive m'affliger bien ſincèrement ? J'aime Mlle. de Germoſan, comme je l'ai toujours aimée à cauſe de ſes charmes, à cauſe de ſa beauté, parce qu'elle eſt une fille charmante ; à cet attrait naturel s'eſt joint un ſentiment profond qui m'a été inſpiré par ſon eſprit, par ſes qualités, par ſon caractère, par ſes vertus ; mon cœur & mon imagination ont placé la félicité ſuprême dans le bonheur d'être auprès d'elle, de vivre avec elle, de ne voir, de n'aimer qu'elle, d'avoir les mêmes intérêts, enfin, de confondre ma vie avec la ſienne. Ce ſentiment ne me quitte plus, & jamais je ne l'ai éprouvé auſſi vivement que depuis que je ſuis loin d'elle ; que depuis que je ſuis à Paris, où la variété des objets a pu m'occuper un moment, mais jamais

me diſtraire de cette idée, ni l'affoiblir : bien loin de là, j'ai éprouvé partout un vuide que le ſouvenir ſeul de Mlle. de Germoſan a pu remplir. Je la vois toujours diſant : oui, St. Ange, je vous aime ; un feu céleſte étoit dans ſes yeux ; il a pénétré dans mon ame, il ne s'éteindra jamais. Je l'avoue, ce n'eſt que depuis ce moment que je comprends que le plus grand bonheur eſt de vivre avec une femme que l'on aime, & qui mérite de l'être : l'ambition la plus ſatisfaite, les honneurs les plus flatteurs, les richeſſes les plus brillantes ne peuvent pas remplir auſſi bien tous les momens de la vie qu'une femme charmante, dont l'eſprit, les grâces, la douceur procurent à chaqu'inſtant une ſenſation nouvelle & agréable ; l'ame toute entière jouit & ne demande rien au-delà ; les objets de l'avidité, de l'orgueil, de la vanité exigent une multitude de choſes qui ne ſatisfont jamais ; toujours quel-

que chose s'élève contre leurs jouissances, ou un désir nouveau, ou une imperfection dans ce que l'on attend : un doute formé par l'amour-propre, ou une inquiétude de la vanité, ou des obstacles que celle des autres sait si bien mettre à nos prétentions, arrêtent toujours la satisfaction de nos désirs. L'amour circonscrit le bonheur autour de celle qui en est l'objet, & si les vices de l'homme & de la société ont gâté ce que la nature avoit si bien arrangé, le sentiment & la raison peuvent l'y ramener. Voilà les idées que m'a donné Mlle. de Germosan, & je ne peux plus m'en écarter : jusques à présent j'avois fait comme le commun des hommes, j'avois placé le bonheur dans la multitude des jouissances, de la vanité, de l'amour-propre, de toutes les petites passions, enfin, qui empoisonnent le sort de l'humanité; que la nature n'avoit point prescrites, mais que la société a in-

ventées : on peut y revenir à cette nature ſimple & heureuſe : ſi c'eſt un effort de l'eſprit, je crois en être capable, & cette force je la dois aux ſentimens que m'a inſpiré Mlle. de Germoſan ; mais à quoi me mènera-t-elle, cette force ; en aurai-je aſſez pour détruire tous les obſtacles qui m'environnent : n'importe, je ne puis aller chercher le bonheur où je ne le vois pas, & je reſte attaché à l'objet qui l'a fixé ; cependant ce n'eſt pas pour ce qui eſt rélatif à moi que ta lettre m'afflige ; j'y vois au contraire des rayons d'eſpèrance ; c'eſt la perte entière de la fortune des Germoſan qui me conſterne ; je n'ai jamais cru que leur ruine pût être totale ; ils ont des maiſons, des fonds de terre, & beaucoup d'autres affaires encore, & après les pertes avec la Hauſſe réparées, il devoit reſter quelque choſe ; comment tout eſt-il anéanti ? il eſt vrai que lorſqu'on ſe laiſſe entraîner

dans des projets, dans des ſpécula-tions, & qu'en même tems on ſe livre au luxe des maiſons, des em-belliſſemens, on eſt bien vite emporté loin du point où l'on vouloit s'arrê-ter; on eſpère, on ſe livre encore, & l'erreur ſur un événement achève de vous précipiter dans une ruine to-tale. J'en ai vu ici quelques exemples; mais j'étois bien éloigné de croire que Mr. de Germoſan en feroit un: mon premier mouvement a été d'aller me jeter à ſes pieds, & de lui offrir ce que j'ai, ma vie, mes facultés & tout ce qui eſt en mon pouvoir. J'ai cherché quels ſeroient les moyens que l'on pourroit employer pour vivre ſans trop de privations: dans l'éloignement où je ſuis dans ce moment, je ne puis établir aucun plan, aucune idée fixe; j'ai ſeulement penſé à examiner & à réaliſer tout ce que je pouvois avoir; depuis que l'affaire de mes contrats a été miſe en règle, je les

né abandonnés aux commissionnaires pour en tirer le parti qu'ils pourroient. J'ai écrit à Mr. Durtan que je satisferois à ses demandes, qu'il pouvoit prendre en conséquence telles mesures qu'il jugeroit convenables; je m'étois seulement arrangé pour ma dépense ici & pour mon retour chez moi: je n'avois fait sur tout cela aucun calcul bien précis. Depuis ta lettre j'ai réfléchi différemment, j'ai mieux calculé; d'abord j'ai écrit à Mr. Durtan que je ne voulois pas me presser de satisfaire à certains engagemens qui ne me regardoient pas directement, & que je le priois d'obtenir du tems & des renvois là-dessus; ensuite j'ai consulté mon agent de change sur l'argent que je pourois retirer de tout ce qui me reste en effets vendables sur la place; je n'ai pas balancé, & avec lui & les commissionnaires tout a été réalisé; j'ai même vendu quelques bijoux, & tout ce qui dans

mon équipage pouvoit être inutile : pendant plusieurs jours j'ai été occupé à cette opération ; c'est d'aujourd'hui qu'elle a été achevée, tout est là en argent comptant : j'ai voulu le convertir en lettres-de-change, elles sont fort rares & fort chères dans ce moment, je n'en trouverois même que sur Lyon, & depuis là il faudroit encore de la peine & des fraix pour le faire passer en Suisse. Mon agent de change m'a conseillé d'envoyer l'argent en nature par la diligence jusques à Besançon, de-là je pourrai le faire aller à Yverdun avec facilité ; c'est le parti que j'ai pris ; je viens de fermer & de cacheter les sacs ; ils sont adressés à Mrs. Pellier & Pochet à Besançon ; demain matin je les porterai au bureau moi-même en fiacre ; il y a 55 mille & quelques cent liv. en or ; comme il y a trois paquets, & qu'il y a aussi quelques écus, je vais mettre le tout dans une petite caisse,

que je fermerai au bureau. Je crois que j'arriverai à Besançon à-peu-près en même tems que mon argent ; peut-être que depuis là je le porterai moi-même ; mon intention est d'aller supplier les Germosan de l'accepter ; ils disposeront de ma vie, & je serois heureux d'être pauvre avec eux ; j'y trouverai tous les bonheurs, & avec Laure il n'y aura pas besoin de richesses. Pourquoi ne pourrions-nous pas mener une vie tranquille, retirée, frugale, œconome dans ma campagne ? nous travaillerions, nous viendrions au secours les uns des autres : en vivant de notre œconomie & de notre travail, nous ne serions pas sans plaisirs ; les Germosan ont des vertus, ils ne connoissent pas les miennes : il me semble que notre vie pourroit être heureuse, quelles que fussent nos richesses. Je t'invite, mon cher ami, à en dire quelque chose, si tu vois des possibilités dans

les ſentimens & dans les arrangemens.
Mais le bonheur ne s'arrange pas ſi facilement ; il y aura des difficultés, des obſtacles ; on craindra, on refuſera ; l'ambition de Mr. de Germoſan n'eſt pas éteinte, jamais il ne conſentira à n'être que pauvre, & ſes eſpérances repoſent ſur ſa fille : quoiqu'il en ſoit, j'offrirai ce que je poſſède, je me jetterai à leurs pieds, & Mlle. de Germoſan me rendra auſſi malheureux qu'elle voudra, c'eſt le parti que je veux ſuivre. Demain je fais partir mon argent, le lendemain je le ſuivrai, & mon départ eſt déjà arrangé pour cela ; je compte les jours, & je penſe qu'avec le tems que je m'arrèterai à Beſançon, je ſerai auprès de toi, & auprès de quelqu'un encore, dans onze ou douze jours au plus tard. Demain, en fermant ma lettre, je te dirai mieux mes meſures ; je ne vois rien qui puiſſe m'arrêter : j'ai pris congé de

Mde. de Seme; elle eſt triſte, elle a des chagrins, ſa fille eſt malade; je la quitte avec les plus grands regrets, il me ſemble que je pourrois lui être utile; ſes parens s'intéreſſent peu à elle, & elle ſera très-peu riche; elle eſt malheureuſe; j'ai été très touché en la quittant, je veux tâcher de la voir encore demain; il me ſemble qu'elle pourroit être l'amie de Mlle. de Germoſan, il y a quelques rapports dans leurs caractères: demain je fermerai ma lettre.

Hélas! mon cher ami, je voulois jeter au feu cette lettre que je t'avois écrite il y a quatre jours, elle ne ſignifie plus rien: je ſuis bien malheureux, plus malheureux que jamais. Je te diſois à demain, mais où eſt l'homme qui eſt sûr du lendemain! j'ai eu des momens d'un vrai déſeſpoir, & je ne ſais ce qui m'a arrêté pour ne pas m'y livrer. — L'autre jour, donc, après que je t'eus écrit,

je rangeai encore mon argent dans mon bureau, j'y joignis même celui que je deſtinois à mon voyage, & j'allai me coucher avec aſſez de tranquillité; je voyois dans la ſomme que j'emportois quelques reſſources & des eſpérances, des rentes viagères, de petits arrangemens dans ma campagne, enfin la poſſibilité de ſoutenir une famille ſans l'expoſer aux ſouffrances de la pauvreté : je m'étois fatigué dans le jour, jamais je ne dormis ſi profondément, au moins il y avoit très-long-tems que je n'avois paſſé une auſſi bonne nuit : j'avois recommandé que l'on entrât de bonne heure; cependant il étoit tard, on ne vient point, le domeſtique de louage que j'ai depuis que je ſuis ici, ne paroît point, je ſonne, j'appelle inutilement; je me lève dans l'intention de le gronder de ce qu'il me ſert ſi mal le dernier jour qu'il eſt avec moi; je paſſe dans le cabinet qui

eſt à côté de ma chambre où eſt mon bureau, & où on ne peut aller qu'en paſſant par la chambre; le bureau eſt ouvert, la petite caiſſe où eſt l'argent n'y eſt plus; je m'approche avec précipitation, j'ouvre les layettes, je cherche, je m'agite, je vois la fenêtre du cabinet ouverte, je me rappelle que pendant que j'écrivois, le domeſtique étoit venu la fermer ou l'arranger; j'examine, & je vois qu'avec de l'adreſſe on peut y monter; je ne doute plus du vol; je cours au maître de l'hôtel, je fais venir tout le monde, je me plains, je crie, je fais des informations ſur le domeſtique, on m'écoute, on me regarde, on me fait des queſtions, on a l'air de douter que réellement j'euſſe eu l'argent que je diſois m'avoir été volé; on fait venir un commiſſaire, il fait une longue procédure, & dans cette procédure il y a autant de choſes qui peuvent faire douter que j'aye été

volé, qu'il y en a pour le faire croire: je cours chez le Lieutenant de Police; il étoit occupé, on me fait attendre long-tems, enfin je fais ma plainte, on m'écoute avec bonté, on me promet de faire toutes les perquisitions possibles, on me fait espérer de retrouver mon argent. Je retourne chez moi, tout y est en désordre, & la confusion est dans la maison: on protégeoit le domestique de place, on devoit même en répondre, on prend son parti; on assure qu'il reviendra, qu'il ne peut échapper; on saura si réellement j'ai été volé. La plus grande partie du jour se passa dans ce trouble, & à faire ces démarches; cependant que puis-je espérer? ce domestique sera bientôt sorti du royaume avec mon argent, & tout sera entièrement perdu pour moi: je passe encore deux jours à faire toutes les recherches, & je ne puis rien découvrir; alors j'exa-

mine ce que j'ai, ce qu'il me reste, ce qu'il faut que je fasse; ma montre, quelques louis qui étoient encore dans ma poche, & une très-petite malle de hardes suffisent à peine pour satisfaire ce que je dois dans l'hôtel où je demeure, c'est même beaucoup s'il me reste quelqu'argent pour mon voyage. Hier, je ne savois que devenir, je passai toute la nuit à méditer sur ce que j'avois à faire, & j'avoue que j'ai été au désespoir en voyant toutes mes espérances renversées & anéanties. Les commissionnaires de chez lesquels j'avois retiré les effets qui étoient chez eux en avoient paru mécontens, & j'avois pris congé comme étant bien aise de n'avoir plus à faire avec eux : j'aurois trop à souffrir d'aller leur demander des secours; d'ailleurs, si mon argent ne se retrouvoit pas, il ne seroit pas sûr que je pusse leur rendre celui qu'ils me prêteroient. Ce matin j'ai calculé que

tous les jours je devenois plus pauvre, j'ai pris le parti de vendre ma montre & mes habits ; avec l'argent qu'ils m'ont produits, j'ai payé ce que je devois, il m'eſt reſté juſtement 66 liv. 10 ſ., c'eſt-à-dire préciſément ce qu'il me faut pour faire la route à pied ; c'eſt l'idée que j'ai eue d'abord ; enſuite j'ai encore cherché, calculé, examiné, & ce ſoir je vois que je n'ai point d'autre reſſource : pourquoi n'irois-je pas à pied ? en dépenſant 3 ou 4 liv. par jour, je puis reſter environ quinze jours, & c'eſt à-peu-près le tems qu'il me faut ; je me porte bien, je marche aiſément, je tâcherai que l'impatience d'arriver ne me faſſe pas excéder de fatigue : le parti en eſt pris, je pars demain, & je me ſuis pourvu d'un bâton. J'ai la fauſſe honte de vouloir cacher ma manière de voyager ; je fais croire que je change de quartier ; aujourd'hui mon départ eſt plus ſûr que l'autre

jour, je n'ai pas peur que l'on m'en ôte les moyens; j'en ſuis ſi aſſuré que je te dis adieu, & je ferme ma lettre.

P. S. Je ne ſais ſi je t'écrirai dans la route, j'eſpère de n'avoir rien à te dire: je te prie que perſonne ne ſache mon départ & mon voyage, j'arriverai à ma campagne, je veux être quelques jours chez moi ſans que perſonne le ſache, j'aurai beſoin de repos, & ſurtout d'être inſtruit de bien des choſes. Je penſe à cette lettre dont te parle Mde. Dubour, il faudra en connoître l'auteur, je ne ſuis pas éloigné de le deviner. Ne ſois point en peine de moi; j'ai pourvu à tous les beſoins de mon voyage: je t'embraſſe encore.





LETTRE LXXIX.

Mme. Dubour à Laure.

VOus êtes cruelle, ma chère amie, d'avoir retenu votre lettre, & d'être reſtée ſi long-tems ſans me donner de vos nouvelles, ſans me dire votre ſort, ſans m'inſtruire de ce parti que vous avez pris : j'eſpérois toujours que votre ſituation ne feroit pas ſans reſſource, que vos affaires ne ſeroient pas auſſi malheureuſes, que vos amis viendroient à votre ſecours, de manière à vous ſoutenir, & à prévenir le parti violent que vous avez pris. Si j'avois prévu votre deſſein rien n'auroit pu me retenir, & je ſerois volée vers vous, je me ſerois miſe aux pieds de vos parens, pour obtenir d'eux qu'ils vinſſent chez moi, & qu'ils vouluſ-

ſent

ſent partager tout ce que j'ai. Nous pourrions vous loger ; nous vous aurions arrangés d'une manière qui vous eût convenue : je voulois partir, mon mari m'a dit que je n'en étois pas la maîtreſſe dans ce moment ; il eſt vrai que j'ai un rhume ſi violent qu'il eût peut-être été dangereux pour moi d'entreprendre un voyage. J'ai dû céder aux craintes que donne mon état, mais je vais me ménager, & dès que je ſerai rétablie, rien ne m'arrêtera ; je veux aller habiter ce cabinet, partager ce lit de repos, il y aura une place pour moi, j'en ſuis sûre, je ſerai avec vos parens, je vivrai comme eux, je vous aiderai, je partagerai vos peines, & ce ſera une douceur que je ſentirai vivement : il me ſeroit bien impoſſible de vous dire ce que j'ai éprouvé en liſant votre lettre ; je ne vous parlerai pas des larmes qu'elle m'a fait répandre, mais je voudrois vous exprimer l'admiration que

vous m'avez donnée, votre courage, votre fermeté m'inspirent une vraie vénération pour vous : au milieu de votre malheur, vous m'avez donné l'idée du bonheur ; cette indépendance, ces services mutuels, cette attention réciproque & soutenue, ce sentiment sur toutes les petites jouissances, cette occupation continuelle pour le bien-être de ceux que l'on aime, je vous assure que c'est là où est la vraie félicité ; je veux en être le témoin pour me dégoûter du superflu & pour apprendre à jouir du nécessaire. Je me demande souvent ; est-il bien vrai que mon amie, qui étoit dans le monde, qui y tenoit une place distinguée, qui y brilloit de plusieurs manières, qui avoit une campagne charmante, & qui y jouissoit de tous ses agrémens, soit aujourd'hui réduite à habiter une maison de paysan, à être sans domestique, à n'avoir que le premier nécessaire ? Je relis votre

lettre, mon cœur en ſuit tous les détails, & il me vient l'envie extrême d'être auprès de vous. Je n'y réſiſterai pas, dans quelques jours je me porterai parfaitement bien; on dit qu'il n'y a rien à craindre dans le huitième mois; Mr. Dubour m'accompagnera juſqu'à moitié chemin, nous irons fort lentement; enfin, nous prendrons toutes les précautions, & j'irai paſſer quinze jours avec mon amie. Que j'aurai de plaiſir! Il ſeroit bien plus dangereux que je n'euſſe pas cette ſatisfaction, elle ſeroit renvoyée trop loin; comptez que je vous perſécuterai pour venir tous les trois habiter chez moi; je vous promets de mettre votre délicateſſe à ſon aiſe, vous verrez au moins que vous ne me cauſeriez pas la plus petite dépenſe. Je vous avoue que je ne puis être contente de vos amis; comment ont-ils ignoré ce que vous faiſiez? comment vous ont-ils laiſſé faire? & n'ont-

ils pas tous travaillé à vos arrangemens ? à quoi sert l'amitié ? où est leur intérêt pour vous ? En vérité, ma chère amie, il me semble qu'ici cela ne se seroit pas passé ainsi ; on n'auroit pas si bien respecté votre secret ; on se seroit bien plus mêlé de vos affaires, on vous eut peut-être fait souffrir, mais on n'eût pas souffert cette tache à l'amitié. Je ne suis même pas contente de Mr. de Marville, il a trop respecté votre sentiment, & Monsieur de Cliffi a trop fait pour le seconder : enfin, ma chère amie, j'ai honte pour l'amitié qu'elle n'ait pas su faire plus de chose pour votre bonheur & pour votre bien-être : il y a encore quelqu'un qui excite ma curiosité ; j'ai toujours cherché dans vos lettres ce qui pourroit m'en apprendre quelque chose, vous ne m'en avez dit qu'un mot, & je ne sais rien de lui ; il semble qu'il n'existe plus du tout ; je ne vois

ſa place ni dans votre maiſon, ni dans votre eſprit, ni dans votre cœur. Vous avez dit, & à lui-même encore, que vous l'aimiez, & alors il me ſemble qu'il doit exiſter par-tout : dites-m'en quelque choſe, je vous en prie, je ne puis vivre dans l'ignorance de ce qui vous occupe & de ce qui vous intéreſſe; reſte-t-il à Paris ? revient-il ? que deviendra-t-il ? je ne ſais que conclure en voyant tous vos arrangemens auſſi excluſifs pour lui, & je ne voudrois accuſer perſonne. Mr. de Marville, à qui j'ai eu l'occaſion d'écrire, ne m'en a parlé que d'une manière fort vague, j'eſpère que nous en parlerons mieux lorſque je ſerai auprès de vous; c'eſt un vrai ſujet de cavette, & dans ce cabinet nous ne nous endormirons pas ſans avoir dit quelque choſe. Vous voyez, ma chère amie, que vous voir eſt un vrai beſoin pour moi : je ne ſais ce qui arriveroit ſi je n'avois pas la certitude de le ſa-

tisfaire, & j'espère de ne pas attendre quinze jours ; je recevrai encore quelquefois de vos lettres, mais l'envie de causer restera toujours : aujourd'hui je l'ai un peu satisfaite, je ne vous dirai plus rien, sinon que je vous aime pour la vie.

LETTRE LXXX.

Laure de Germosan à Mme Dubour.

Oui, ma chère amie, venez me voir, vous me comblez de joie en me le promettant ; en vérité, je ne connois d'amitié que la vôtre ; venez souffrir avec moi, venez avoir faim avec nous ; mais non, vous ne souffrirez point, & je serai heureuse : je puis très-bien coucher dans le lit d'Henriette, vous aurez le mien qui est très-bon, & j'en mettrai un autre

pour la petite fille dans un passage qu'il y a de mon cabinet à la cuisine; nous serons fort bien arrangées. Mes parens s'en réjouissent presqu'autant que moi : venez, ma chère amie, venez, ne manquez pas à votre promesse, ou je serois trop malheureuse, après l'esperance que vous me donnez: sans doute qu'il n'y a pas le moindre danger pour vous, les chemins ne sont point mauvais, dans ce moment le froid n'est point rigoureux, & nous causerons; ma joie est extrême en pensant que vous serez là dans mon cabinet. Que j'aime Mr. Dubour, de ne point s'opposer à votre généreuse idée, il est charmant de ne point faire de difficulté; on dit cependant que c'est la grande vocation des maris : dites-lui bien qu'il feroit très-dangereux que vous ne vinssiez pas; laissez-moi ne penser qu'à ce plaisir là; je ne croyois pas en goûter un aussi vif, & j'en ai besoin, car j'ai eu du

chagrin; ma mère a été un peu malade; j'ai craint que nous n'euſſions de la peine à avoir notre médecin; je l'ai fait demander, & pour le raſſurer ſur ſes honoraires, je lui ai payé deux viſites qu'il nous a faites beaucoup plus cher que lorſque nous étions riches, enſorte que j'eſpère qu'il reviendra; j'avois encore de l'argent de mes nippes que j'avois vendues, mais j'ai réfléchi qu'il pourroit me manquer dans la ſuite, & qu'en cas de maladie nous ne pourrions peut-être pas payer & le médecin & les remèdes. J'ai cherché un moyen de gagner quelqu'argent pour cet objet, j'ai fait parler à une couturière en linge, & j'aurai de l'ouvrage que je ferai le jour, la nuit je copierai de la muſique, ce ſera pour les concerts de Mde. de Taninge; tout cela eſt déjà arrangé, & il y a deux jours que je travaille; je gagne bien peu de choſe, mais au bout d'un certain tems j'aurai

une petite ſomme en réſerve ; c'eſt une tranquillité que je me procure. J'apprends en même tems à coudre à Henriette ; pour les enfans de Jeanne, je ne ſais encore comment je les arrangerai pour leur enſeigner à lire & à écrire ; ils feroient trop de bruit dans la maiſon ; ils demeurent fort près de la nôtre, je veux eſſayer d'aller chez eux après le déjeûner de mes parens ; je commencerai demain. Vous voyez, ma chère amie, que mon tems eſt bien rempli, & je n'ai pas à craindre l'ennui ; tout l'après-midi je travaille l'ouvrage de la lingère. Mes parens ſe couchent entre dix & onze heures, je copie de la muſique juſqu'à minuit ou une heure ; le matin à cinq heures je m'occupe avec Henriette, le ſoir mon père nous lit ; les payſans commencent à venir le conſulter ; il a paſſé deux ou trois matins à s'occuper de leurs affaires, il dreſſe des projets d'accommodemens

pour leurs procès ; il les éclaire sur leurs droits & sur les loix, il les empèche de plaider, il ne permet les marques de reconnoissance que lorsque les affaires ont été terminées avantageusement, & qu'il est parvenu à faire quelqu'arrangement utile : tout ce qui n'a point de succès est compté pour rien : quand les parties sont contentes, alors il consent d'accepter quelques denrées, & nous avons déjà reçu de l'huile, des œufs, du beurre frais, & nous trouvons du plaisir à vivre du bien que mon père a fait, ce sont nos gourmandises ; venez les partager, ma chère amie, & nous les trouverons délicieuses. Mr. de Marville, Mr. de Cliffi, ma tante Bouval viennent de tems en tems passer les soirées avec nous : vous comprenez que, les premières fois, il a été continuellement question de nous, de ce que nous pourrions faire ; de ce que nous aurions dû prévenir ; enfin

le passé, le présent, l'avenir étoient discutés; on raisonnoit, on disputoit, & comme notre volonté étoit fixe, & que notre vie alloit son train, tout ce qu'on a dit a été inutile, & il n'y a rien eu de changé. Aujourd'hui on commence à ne plus s'occuper de nous; il est reçu que nous sommes pauvres, & que nous vivons en conséquence. Mais pourquoi avez-vous écrit à Mr. de Marville ? cette idée m'a inquiétée; il ne me l'a point dit; je n'aime pas qu'il y ait un secret entre vous deux; je veux qu'il me montre votre lettre, ou je croirai que vous avez fait quelqu'injure à l'amitié. Je vous en prie, ma chère amie, ne faites rien, ne dites rien, ne pensez à personne; pourquoi me ramener sur des idées qu'il faut effacer ? qu'importe ce que j'ai dit, qu'importe ce qu'il peut y avoir dans mon ame; vous voyez que tout est arrangé d'une manière immuable, & qu'il ne

peut plus y avoir de changement dans ma vie. Mr. de St. Ange est toujours à Paris, il doit revenir; je crois que Mr. de Marville me l'a dit; je ne fais ce qu'il a ajouté, qu'il étoit aussi pauvre à cause de certains cautionnemens qui l'obligent de payer les dettes des autres. Ma chère amie, je n'ai pas trop le tems de m'occuper de tout cela, & m'en distraire est un bien que me font mes occupations. Mais pendant que j'écris je ne copie pas ma musique, c'est de l'argent que je dépense; je me reproche le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous, je ne veux pas même avoir ce reproche à me faire. Adieu donc, ma chère amie.

LETTRE LXXXI.

St. Ange à Marville.

De ma campagne, le 20 novembre.

JE suis bien malheureux, mon cher ami, tu n'ès jamais où je voudrois te trouver; j'espèrois me jeter dans tes bras en arrivant, j'espèrois trouver auprès de toi les délassemens & toutes les consolations dont j'ai besoin, après le voyage pénible que je viens de faire, & tu es à Berne pour des affaires importantes, auxquelles ton emploi t'oblige de vaquer: on me dit chez toi que l'on ne sait quand tu reviendras, & on m'a donné ta lettre qui ne m'a point consolé: je ne te parlerai point aujourd'hui de ma route à pied, c'est un voyage que je raconterai une fois à mon aise; les premiers jours je fis beaucoup de

chemin, je me livrois à mon ardeur ; & bientôt je fus obligé de ralentir ma marche ; les derniers jours ont été pénibles : cependant j'étois pressé d'arriver, je me hâte de te dire ce qui s'est passé dans ce moment : le cœur me battoit bien fort en approchant d'Yverdun ; & cependant je respirois plus librement ; je ne prévoyois que des peines dans l'a[illegible], & cependant j'étois plus tranquille ; dans les momens d'inquiétude, il vaut mieux être près de l'objet qui les cause, même lorsque l'on n'a qu'à souffrir : après 15 jours de marche j'entrois le soir dans Yverdun, occupé d'idées & de sentimens différens : comme si j'eusse cherché quelqu'obstacle au moment de mon arrivée, je me rappelai qu'Henri avoit un frère vigneron qui demeuroit dans le fauxbourg ; je devois passer devant sa maison, je voulus m'informer de Henri & de ma campagne, où je

comptois me rendre le lendemain de grand matin, je cherchai à me rappeler la maiſon, il faiſoit nuit; je crus cependant l'avoir trouvée, j'ai ouvert une porte, enſuite une autre, qui étoit celle d'un tambour, & alors j'ai vu une femme ou plutôt un ange; elle avoit un tablier de cuiſine autour d'elle, elle tenoit un linge d'une main & un uſtenſile de l'autre; de beaux cheveux bruns étoient rattachés autour de ſa tête avec un ruban bleu, ſon habillement étoit d'une propreté & d'une blancheur éblouiſſante; une petite fille étoit à côté d'elle, une payſanne étoit auprès du feu, & y mettoit du bois; je ſuis reſté immobile; je ne ſavois ſi j'avois une viſion; Mlle. de Germoſan a jeté un cri & elle eſt tombée ſur une chaiſe qui étoit près d'elle, je me ſuis précipité à ſes pieds, & je l'ai adorée avec une ſincérité que je ne puis t'exprimer; je le lui ai dit, je l'ai répété avec

tout le feu dont j'étois animé : j'ai dit, j'ai juré que je l'aimois toujours, que je l'aimerois toute ma vie ; que mes ſentimens pour elle tenoient à mon exiſtence : j'ai vu ſon émotion, elle a porté ſa main ſur ſes yeux, j'ai cru voir quelques larmes ; l'enfant s'eſt approché d'elle du côté oppoſé à celui où j'étois, & en lui mettant les deux mains ſur le bras, elle lui a dit ; ma chère maîtreſſe, eſt-ce que ce Mr. veut vous faire du mal ? alors je n'ai pu retenir mes pleurs ; elles me ſuffoquoient & j'en ai verſé abondamment : Mr. de Germoſan paroît dans cet inſtant à la porte de ſa chambre ; j'avois le viſage caché, il ne me reconnoît pas, je lève les yeux ſur lui, il s'écrie, quoi ! c'eſt Mr. de St. Ange ! & il me ſerre dans ſes bras : jamais je n'ai éprouvé une émotion auſſi vive ; mon cœur étoit briſé, froiſſé ; & cependant je ſentois je ne ſais quelle douceur s'introduire dans

mon ame : Mr. de Germosan m'entraîne dans la chambre, il crie à Mde. de Germosan, Mr. de St. Ange! cette femme respectable me tend aussi les bras, en me disant; quoi c'est vous, mon ami! notre bon ami! nous fûmes assez longtems absolument livrés à notre sentiment: enfin, on peut parler de suite, on m'apprend tout ce qui est arrivé, & comment on s'est réduit dans cette maison; je dis à mon tour comment j'ai été volé & obligé de faire ma route à pied; il sembloit que la conformité de nos situations nous rapprochât, & que nos cœurs se réunissoient; nous avions une entière confiance, & je ne sais comment dans ce moment nous déplorâmes peu nos malheurs réciproques: Mlle. de Germosan est entrée, j'ai vu qu'elle étoit tremblante; je vais à elle, je lui demande pardon de l'avoir surprise, je dis ce qui en avoit été la cause; dans l'émotion,

dans l'attendrissement de tout ce que j'entendois, de tout ce que je voyois; je ne pus cacher mes sentimens ; & dans l'impossibilité de retenir l'effusion de mon cœur, j'adressai la parole à Mr. de Germosan. Mr. lui dis-je ; il est inutile de vous cacher les sentimens que j'ai pour Mlle. votre fille, vous ne les ignorez pas; & je vous prie de regarder l'aveu que je fais ici de ma passion pour elle, comme la confirmation de tout ce que vous avez pu présumer; je n'aimerai jamais que Mlle. de Germosan, & ma vie dépend d'elle, mais dans la situation où je suis, que puis-je prétendre ? je voudrois vous consacrer mes bras, mon tems, & ma vie; mais puis-je me flatter de rendre la vôtre plus heureuse : quoiqu'il en soit, je me mets à vos pieds, & je n'aurai jamais de bonheur que celui que vous m'accorderez : Mlle., continuai-je, en m'adressant à Mlle. de Germosan, par-

donnez-moi, si sans votre aveu je fais connoître mes sentimens pour vous à vos respectables parens ; il m'est impossible de les leur cacher plus long-tems, votre cœur n'est point obligé de m'entendre ; mais ma vie est à vous & vous en disposerez. Mr. de Germosan m'interrompit en me demandant d'être toujours leur ami, il voulut parler de reconnoissance ; je l'arrêtai, je lui dis que je regarderois comme une injure, s'il vouloit en dire un mot ; je lui prouvai que je n'avois rien fait pour lui, & que la seule chose que je m'étois proposée avoit été anéantie par le vol qui m'avoit été fait, je me retirai en disant que j'allois ce soir chez ma sœur ; que le lendemain j'irois à ma campagne, que je demandois la permission de venir quelquefois auprès d'eux, & que j'aurois la plus grande attention à ne leur causer ni peine, ni embarras : en sortant, je serrai bien

fort Henriette dans mes bras, jamais je n'avois senti aussi vivement les sentimens de la nature, je ne veux pas en voir la cause dans ma pauvreté : j'ai été reçu avec tendresse chez ma sœur; on ne savoit pas comment je revenois; on m'avoit attendu; on commençoit à ne plus m'attendre, & je te remercie du secret que tu m'as gardé là-dessus; mon beau-frère m'a dit assez vîte qu'il n'avoit pas pu suivre ce que j'avois demandé dans ma dernière lettre; que l'on n'avoit pas voulu donner du tems pour les payemens, mais qu'il avoit emprunté de l'argent sur ma campagne, ensorte que son produit sera à peu près tout employé à payer des intérêts; je crois qu'il ne me restera rien, ou au moins infiniment peu de chose; il faudra travailler avec Henri & redoubler d'économie, je n'ai pas encore examiné ce qu'il y aura à faire là-dessus. Ce matin, en venant à ma campagne, j'ai

passé devant l'ancienne maison des Germosan; j'ai eu le cœur serré lorsque j'ai été sur la porte, des gens entroient & sortoient, on emportoit des meubles; je n'ai pu m'empêcher d'entrer, j'ai parcouru les appartemens, on alloit continuer l'encan; il restoit encore quelques meubles à vendre; j'ai été jusqu'à la chambre de Mlle. de Germosan, j'ai éprouvé un vrai saisissement en y entrant, il n'y avoit plus que les quatre murailles, quelques chaises que l'on emportoit, & un miroir pendu à la parois; j'ai jugé que c'étoit celui dont se servoit ordinairement Mlle. de Germosan à sa toilette. J'ai demandé à l'acheter, & j'ai donné pour l'avoir les douze francs qui me restoient. Je l'ai emporté avec un vrai plaisir. Dès que j'ai été à ma campagne je l'ai suspendu au-dessus de mon bureau; je le vois lorsque je lève les yeux: Henri savoit déjà mon arrivée, il n'a pas compris ce que c'étoit qu'un miroir que je rappor-

tois de mes voyages ; ce bon Henri a paru être bien aiſe de me revoir ; il a trouvé que j'avois l'air malade, il a été en peine de ma ſanté ; je l'ai raſſuré, je lui ai dit qu'il ne me falloit que du repos : il m'a demandé où étoit mon équipage, je lui ai dit que je n'en avois point, & que je revenois plus pauvre que je n'étois parti, que je comptois même ſur les économies qu'il auroit faites pendant mon abſence : Mr. Durtan les a priſes pour payer des intérêts, des Notaires. Henri n'avoit que ſes gages, qu'on lui avoit payés, il me les a offert avec empreſſement ; je lui ai dit que dans ce moment j'avois beſoin de tout ce qu'il pourroit me prêter, & je lui ai demandé s'il pourroit ſervir quelqu'un d'auſſi pauvre que moi : il s'eſt approché de moi comme s'il eût voulu m'embraſſer : c'eſt moi, Monſieur, s'eſt-il écrié ; qui vous prie de me garder, je ne pourrois pas ſervir

un autre maître; je lui ai ſerré la main, & je lui ai dit que je le regarderois toujours comme mon ami, & que tout ce que j'avois étoit à lui: il a voulu me rendre compte de ce qu'il avoit fait pendant mon abſence, je l'ai aſſuré que je ne voulois pas de compte, & que je le laiſſois le maître de diſpoſer de tout: je ſuis heureux d'avoir ce domeſtique ſage & œconome, avec lui je ne ſaurois être en peine de ma vie, j'aurai du plaiſir à travailler avec lui. La ſolitude où je me ſuis trouvé a amené la réflexion, & la réflexion a produit la triſteſſe; j'ai ſenti tout le malheur de ma ſituation, & ton abſence y a ajouté encore; je ne vois que des malheureux autour de moi, & toi, qui pourrois me conſoler, tu es loin d'ici; j'ai eu beſoin de m'entretenir avec mon ami, avant que de penſer à autre choſe: reviens, je t'en conjure, c'eſt un ami malheureux qui t'en preſſe: adieu.

LETTRE LXXXII.

Laure à Mde. Dubour.

MA chère amie, voilà bientôt les quinze jours écoulés, je les compte, & j'espère que votre santé ne sera plus un obstacle au bonheur que vous m'avez fait espérer, mes parens s'en réjouissent comme moi, & tout est arrangé pour vous recevoir ; je vous avertis que vous gagnerez votre vie avec nous, vous travaillerez aux ouvrages que je fais ; vous m'aiderez par tout, vous verrez comment l'on peut être pauvre sans être bien malheureux : je craignois l'hiver, mais je vois que nous ne souffrirons point, s'il n'est pas trop rigoureux ; mon cabinet se réchauffe aisément, & vous n'aurez point froid. Mes parens s'accoutument tous les jours

mieux à leur ſituation ; les regrets s'affoibliſſent, & ils n'ont pas trop d'ennui ; ma mère travaille à mes ouvrages de tems en tems ; je ne lui ai point dit mon intention, elle ne l'a point demandée, je comprends cependant qu'elle le devine ; Henriette travaille auſſi, elle eſt tous les jours plus aimable, elle nous eſt utile par ſes petits ſervices, & elle nous amuſe par ſes naïvetés & ſa gaieté ; nous ſommes heureux d'avoir cette enfant avec nous. J'aurois dû vous dire plutôt que Mr. de St. Ange eſt arrivé ; notre première entrevue ne s'eſt pas faite ſans émotion. Je ne ſais par quel haſard il parut hier au ſoir, tout d'un coup, à la porte de la cuiſine, dans le moment que je préparois quelque choſe pour le ſouper de mes parens : je fus vivement émue, & lui qui ne ſavoit pas que nous habitaſſions cette maiſon, ne pouvoit revenir de ſon étonnement ; il me dit les choſes les

plus tendres ; j'avoue qu'elles pénétrèrent mon cœur, je ſentis bien vîte que je n'avois rien oublié, & que ſon abſence n'avoit rien effacé : mes parens parurent le revoir avec plaiſir : après quelques momens qui ſe paſſèrent en éclairciſſemens ſur notre ſituation, il leur avoua ſes ſentimens pour moi, il leur dit qu'il leur conſacroit ſa vie. Je ne pourrois pas trop vous rendre compte de tout ce qui ſe dit ; l'émotion, l'embarras, la ſurpriſe, le chagrin même de ce qui ſe paſſoit, m'ôtoit la poſſibilité de bien entendre ; je vis ſeulement que mes parens n'en étoient point ſurpris ; ils écoutèrent tout avec tranquillité, avec bonté, ils firent des réponſes vagues, ils dirent des choſes honnêtes ; ce qui m'étonna, c'eſt qu'on ne s'embarraſſa point de ma façon de penſer, on ne s'adreſſa point à moi : on ſe quitta, on s'embraſſa, on ſe fit des amitiés ; je crois que l'on a promis

de se revoir; je n'eus rien à dire; & en vérité je ne sais ce que j'aurois dit : il me resta dans l'ame un embarras, une anxiété que je n'avois pas éprouvée depuis long-tems : je craignois d'être seule avec mes parens, & sûrement ils en furent plus mal servis. Cependant on s'occupa de Mr. de St. Ange, du voyage qu'il venoit de faire à pied, de ses malheurs, de ce qu'il avoit fait pour nous; il avoit l'air fatigué, abattu, & il n'en paroissoit que plus intéressant. Il étoit tard, on ne disoit plus rien : mon père se promenoit dans la chambre; je croyois que toutes les conversations étoient finies : il disoit à demi-voix en se promenant, elle n'a pu éviter son sort; ma mère le pressa de répéter ce qu'il avoit dit tout bas, je disois, reprit mon père, que la pauvre Laure n'a pu éviter son sort, d'aimer un homme qui ne la rendra pas heureuse. Mais, mon

père, m'écriai-je avec émotion, aimer un homme ! .... Oui, mon enfant, aimer un homme, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſais, que je le vois, que j'en ſuis convaincu ; non, tu n'as pas pu te défendre d'aimer : tous tes projets ont été inutiles, & toutes ces belles idées de liberté, d'indépendance ont échoué contre un homme qui a eu l'art de te plaire, de te flatter, de te perſuader qu'il t'aimoit uniquement, & que tu lui avois inſpiré une vraie paſſion ; j'avoue qu'il poſſéde tout ce qu'il faut pour ſe faire aimer, il réunit les qualités de l'ame aux agrémens de l'eſprit ; il a ſurtout dans l'eſprit cette légèreté qui eſt preſque toujours une ſuite de celle du cœur, mais qui plaît particulièrement aux femmes : mon enfant, continua-t-il en s'aſſeyant près de moi, aujourd'hui il ne s'agit plus de raiſonnement, ni de réflexion ; nous ſommes livrés à la force des événemens,

il faut s'y soumettre, je n'irai point te faire des questions, pour te donner une occasion de ne pas être sincère, ni te prescrire une conduite pour te donner envie de t'en écarter, ni te faire des défenses pour risquer de n'être pas obéi. Je me suis confié en toi, je me suis reposé sur toi; ce n'est pas dans ce moment que je changerai : il est bien assuré dans mon esprit que tu aimes Monsieur de Saint Ange; il t'aime certainement, & j'ai cru voir le caractère de la vérité dans l'aveu qu'il nous en a fait : mais que doit-il en résulter entre nous ? je n'en sais rien : je suis si éloigné de ce que je souhaitois, de ce qui faisoit l'objet de mon ambition; j'ai tant d'imprudence à me reprocher, nous avons été si près d'être bien plus malheureux que nous ne le sommes, toi-même, tu as été si près de sacrifier ta vie, que je n'ose plus rien diriger, ni rien or-

donner, je crains même de faire des vœux & des souhaits, je reconnois qu'il est inutile de vouloir forcer le bonheur à être quelque part. Notre situation n'est pas heureuse, Mr. de St. Ange ne peut pas la rendre meilleure, mais il peut troubler la paix & la tranquillité dont nous jouissons ; il peut rendre plus pénibles, plus difficiles les sacrifices que tu fais à chaque instant : jusques à présent tu ne nous as point fait sentir que notre situation fût pénible & malheureuse pour toi ; je souffrirois trop si je voyois la tristesse dans ton ame, & l'humeur dans tes discours : tu vois, mon cher enfant, combien nous dépendons de toi. Je ne te dis rien de plus, je ne veux point savoir ce qu'il y a entre toi & Mr. de St. Ange, je pourrois me tromper & sur les apparences & sur la réalité; je ne sais point quelle sera la conduite de Mr. de St. Ange, c'est à toi de la diri-

ger, je le verrai toujours avec plaiſir & comme un ami aimable, & comme un homme auquel nous avons des obligations ; je l'aimerai aſſez s'il ne rend pas le ſort de ma fille pire qu'il n'eſt actuellement : je ne veux pas que tu me répondes ; tu ne pourrois pas le faire avec aſſez de liberté pour me donner de la confiance : ce n'eſt pas d'une jeune fille qui aime qu'il faut exiger de la franchiſe : je me repoſe ſur toi & je n'ai plus rien à te preſcrire. Je ne pus pas répondre tout de ſuite à mon père, ma mère me dit quelque choſe ſur la reconnoiſſance que nous devions à Mr. de St. Ange, ſur ce que dans ce moment il étoit comme nous pauvre & malheureux. Enſuite j'eus la force de repréſenter à mon père que j'étois dans une ſituation fort embarraſſante ; que, quelle que fût ma façon de penſer pour Mr. de St. Ange, je me regardois comme entièrement ſéparée de

lui, que je ne voulois ni rien défendre, ni rien exiger, parce que ce seroit précisément me mettre dans une réciprocité de rélation que je voulois éviter; que puisque c'étoit à eux qu'il avoit dit ses sentimens pour moi, c'étoit aussi à eux à lui faire connoître s'ils les approuvoient ou les condamnoient; que pour moi je n'avois plus d'autre idée, plus d'autre perspective que de vivre avec eux, sans vouloir chercher jamais aucun changement à notre situation. Mon père réfléchit un moment, & il répéta en soupirant; jamais aucun changement à notre situation! j'en serois au désespoir, si je pouvois en être persuadé; mais enfin, quoiqu'il en soit, laissons les choses comme elles sont, je ne veux plus rien diriger, nous n'avons plus d'imprudence à craindre; c'est sans doute par délicatesse que Mr. de St. Ange nous a déclaré ses sentimens pour toi, la

même délicateſſe dirigera ſa conduite avec nous. Quand nous aurons pris l'habitude d'être pauvres, nous aurons moins de crainte, & nous apprendrons à nous confier dans l'avenir : il ajouta, en m'embraſſant avec tendreſſe ; pauvre Laure ! tu apprends à ſouffrir, cette école peut t'être utile, prends courage, & jouis des douceurs que tu répands ſur la vie de tes parens ; voyons Mr. de St. Ange comme un de nos amis, ne cherchons pas des peines & des entraves inutiles ; vous vous aimez, vous mettrez vos vertus à l'épreuve, & la conſtance doit en être le prix. En déshabillant ma mère pour la coucher, on parla de la fortune de Mr. de St. Ange ; mon père ſavoit qu'elle étoit fort dérangée, il jugeoit que le vol qui lui avoit été fait l'auroit réduite à très-peu de choſe, & dans ſa poſition on ne voyoit aucune reſſource pour lui ; je la plaignois ſincèrement, je n'ai

pas le cœur mauvais, mais, dites-moi, ma chère amie, pourquoi la pauvreté, j'allois presque dire la misère de Mr. de St. Ange, ne m'a pas prodigieusement affligée? j'avois même un secret plaisir de le savoir pauvre comme nous, & je ne regardois pas comme une circonstance bien fâcheuse qu'il eût été volé : il est libre, il a une campagne, il n'est pas malheureux, il peut cultiver la terre, il recueillira ce qu'il aura semé, il pourroit même le partager avec quelqu'un; & ne seroit-ce pas un bonheur d'habiter une chaumière avec quelqu'un, de partager ses peines & de vivre de son travail? il me semble qu'alors il doit y avoir des douceurs dans la vie qui ne laissent rien à désirer; ce sont de ces idées romanesques qui ne se réalisent jamais. Cette conversation avec mes parens nous fit veiller hier au soir fort tard, & tout ce qui s'étoit passé occupoit trop mon esprit pour pou-

voir vous écrire. Je me ſuis réveillée de très-grand matin, & il y a long-tems que ma lampe eſt allumée; toute la maiſon eſt dans le plus profond repos, & je cauſe avec mon amie, c'eſt une jouiſſance à laquelle je ſuis tous les jours plus ſenſible : aujourd'hui je ſuis à mon aiſe avec vous, je ne vous crains plus; que ſera-ce lorſque vous ſerez là, lorſque je pourai vous parler, vous entendre? je ne crois pas que nous ayons le tems de faire autre choſe; j'eſpère que je ne vous écrirai plus, & qu'inceſſamment vous me direz que vous arrivez. Je vous ai annoncé à nos amis, à Mrs. de Cliſſi & de Marville; ils ſe réjouiſſent de vous voir; vous ſerez un événement heureux dans notre vie qui devient monotone, comme vous devez le comprendre : nous entendrons le bruit des plaiſirs de l'hiver, & nous ſerons tranquilles. Je m'en réjouis avec tranſport : on a déjà danſé cet automne,

& aussi depuis qu'on est rentré à la ville ; ces plaisirs sont pour moi l'effet d'un bruit que j'entends de loin, & qui m'est parfaitement indifférent ; c'est votre présence qui sera une vraie douceur pour moi : je dois en jouir dans quatre ou cinq jours au plutard ; n'attendez donc pas les grands froids de Janvier. Adieu, ma chère amie ; je ne vous écris plus, je ne puis plus que vous parler ; quel plaisir j'aurai de vous dire que je vous aime !

LETTRE LXXXIII.

Mde. Dubour à son mari.

MON cher ami, j'ai fini fort heureusement mon voyage, je n'ai eu de peine que celle de vous quitter à moitié chemin. J'ai eu une vive émotion en approchant de la maison

des Germofan; j'ai cherché à la reconnoître de loin, mon cœur battoit bien fort en defcendant de voiture à leur porte, & au même inftant je me fuis trouvée dans les bras de mon amie : j'ai vu l'expreffion du plaifir & de l'amitié la plus tendre. Mr. & Mde de Germofan m'ont reçue de même; ce n'eft qu'après avoir été quelques momens au milieu d'eux que j'ai fenti mes yeux fe remplir de larmes. Laure s'en eft apperçue, & m'a ferré dans fes bras; fon père s'eft approché de moi, & m'a dit : madame, ne voyez que le plaifir que vous nous faites, l'amitié nous rend bien plus heureux que la poffeffion de tout ce que nous avons perdu; nous ne fommes point malheureux, & la pauvreté a fes douceurs, ma fille nous le fait fentir dans tous les inftans, vous nous aiderez à l'en récompenfer. Je ne pus leur répondre tout de fuite, nos cœurs étoient pé-

nétrés du même ſentiment, & nous nous entendîmes dans le ſilence : nous eûmes un très-bon ſouper, mais Laure nous avertit que c'étoit pour la fête de mon arrivée, & que dès le lendemain nous ſerions traités avec la frugalité ordinaire : le ſoir, dans le cabinet avec mon amie, nous parlâmes de tout, & vous comprenez que Mr. de St. Ange ne fut pas oublié; il ſembloit qu'elle eût de la peine à en parler avec moi, & qu'elle voulût me faire un ſecret de ce qu'elle m'a écrit ſi ſouvent : il faut qu'il y ait plus de peine à parler de ce qui affecte, que d'en écrire ; j'ai dû me reſſouvenir que je ne pouvois pas être indiſcrète, pour la forcer à la confiance; autant que j'ai pu le comprendre elle eſt contente de lui, il ſe conduit avec la plus grande délicateſſe : il eſt venu deux fois depuis le premier moment de ſon arrivée, c'eſt-à-dire, depuis douze jours. Il a d'abord fait une vi-

site très-courte, & ensuite il a passé une soirée avec Mrs. de Marville & de Clissi; il est toujours très-aimable, il paroît heureux lorsqu'il est avec la famille de Germosan; il ne voit qu'eux, il n'a rien changé à ses égards, à son empressement, il paroît animé des sentimens de l'amitié & de l'intérêt le plus tendre: c'est ce que m'a dit enfin mon amie. J'avoue, mon cher ami, que j'ai la plus grande impatience de voir & de connoître ce Mr. de St. Ange; j'en aurai peur peut-être, mais je ne le craindrai pas; je me réjouis de vous en parler. Je parle aussi de mon mari à mon amie, je ne crains point de lui faire envie de mon bonheur; au contraire, je veux qu'elle sache combien on peut être heureuse avec un mari doux, complaisant, raisonnable, & qui n'aime que sa femme. Vous voyez bien que je ne lui dis que des vérités; je ne

parle point encore de mon féjour ici, je prévois feulement qu'il eft bien difficile qu'il ne foit que de huit jours.

LETTRE LXXXIV.

De la même au même.

JE l'ai vu, ce Mr. de St. Ange; deux fois il a été ici depuis que je vous ai écrit; je ne fais comment Mlle. de Germofan arrangea fa vifite la première fois qu'il parut, enforte que je ne fis pas trop d'attention à lui. Je crus que c'étoit quelqu'un qui venoit parler d'affaire avec Mr. de Germofan; je ne levai pas feulement les yeux, je n'eus aucune curiofité, je continuai ce que je faifois; bientôt j'entends un fon de voix très-agréable, & une manière de parler qui n'eft point commune; je regardai, & je

vis un homme d'une figure charmante; un air noble & ſimple fixe mon attention, une politeſſe naturelle, qui a l'air de la vérité & de la ſincérité, achève de m'intéreſſer: Laure qui remarquoit très-bien l'effet que faiſoit ſur moi Mr. de St. Ange, s'avance en ſouriant, & me le préſente comme un ami de ſon père; Mde. de Germoſan dit tout de ſuite, oui, Mr. de St. Ange eſt de nos amis, nous lui avons de grandes obligations, & vous aurez auſſi de l'amitié pour lui; on dit de même que j'étois l'amie de la maiſon, & dans ce premier moment il fut fort queſtion d'amitié; Mr. de St. Ange parla de celle de deux amies, que rien ne peut altérer, & qui ſe retrouve dans toutes les ſituations: Mr. de St. Ange fit l'éloge du ſentiment qui nous avoit rapprochées ſans autre conſidération que le plaiſir de nous revoir & d'être enſemble; il dit des choſes honnêtes

ſur ce qu'aucune crainte n'avoit pu m'empêcher de venir voir mon amie, & j'eus occaſion de témoigner que j'étois venue avec une confiance entière ſur le bonheur réciproque de nous voir, & de nous trouver réunies malgré tout ce qui paroiſſoit devoir nous ſéparer; j'ai tâché de découvrir ſi Mr. de St. Ange ſavoit à quel point nous étions liées, & s'il ne craignoit point une confidente comme moi; il m'a paru qu'il ne craignoit rien, & en vérité je crois qu'il aime de bonne foi. Notre connoiſſance s'eſt faite aſſez rapidement; il ſembloit que nous euſſions tous les deux envie de nous connoître, & que nous euſſions réciproquement des droits ſur notre amitié; je cherchois à le juger, lui cherchoit à me deviner & à démêler l'opinion que j'avois de lui : cette première entrevue ſe paſſa à peu près à nous examiner, nous fûmes plus affranchis à la ſeconde; j'avoue qu'a-

lors il me parut extrêmement aimable ; il a un air triste & intéressant qui marque une extrême sensibilité, & avec cela, cependant, il est d'une gaieté douce & naturelle, qui semble n'avoir aucune envie de plaire & qui pourtant y réussit fort bien ; il nous parla beaucoup du voyage à pied qu'il a fait de Paris ici ; il nous amusa en nous racontant des détails & plusieurs incidens qui lui étoient arrivés dans la route ; il étoit souvent mal reçu à cause de son équipage, & il finissoit toujours par être bien traité à cause de son honnêteté : il nous fit l'histoire d'un pauvre couvert de guenilles, qui avoit une besace sur le dos, remplie de morceaux de pain, dont il mangeoit de tems en tems : il l'avoit joint sur le chemin, & il marcha avec lui près de deux heures, en faisant la conversation : au bout de ce tems-là, ils avoient rencontré la maréchaussée, qui avoit voulu

ſe ſaiſir du pauvre, comme d'un mendiant, & d'un vagabond; le pauvre malheureux fut au déſeſpoir, il fondoit en larmes & ſupplioit qu'on le laiſſât aller: Mr. de St. Ange joignit ſes ſupplications aux ſiennes, il obtint ſa liberté en donnant quelqu'argent. Ce prétendu mendiant lui confia qu'il étoit une religieuſe qui avoit franchi les murs de ſon couvent, & qui alloit joindre à Dijon un parent avec lequel elle devoit ſortir du royaume; elle craignoit d'entrer dans la ville à cauſe de ſon habillement, elle reſta dans une maiſon de payſan, où Mr. de St. Ange lui fit avoir des habits de femme; enſuite il la remit à celui qu'elle alloit chercher, & leur aida à ſe cacher & à reſter inconnus: ils ſoupèrent enſemble; il demanda pour prix de ſes ſervices de ſavoir leur hiſtoire, le lendemain ils continuèrent leur route, & lui la ſienne; nous eûmes une très-grande curioſité.

de ſavoir cette hiſtoire, Mr. de St. Ange nous a promis de la raconter la première fois qu'il reviendroit ; il nous dit qu'elle étoit très-curieuſe & très-intéreſſante, & qu'il y avoit même beaucoup de choſes plaiſantes ; nous le preſſâmes de l'écrire & d'en faire un roman (*). Il nous aſſura qu'il feroit au déſeſpoir de faire un roman, & il ajouta qu'il les regardoit comme de fort mauvaiſes lectures ; il les compare à de très-jolies comédiennes, qui jouent des drames où il y a de belles leçons de morale & de vertu ; la figure, les grâces, les traits de l'actrice font bien plus d'effet que les beaux ſentimens qu'elle débite : les romans, nous dit-il, ſont toujours des leçons d'amour ; elles viennent toujours ou trop-tôt ou trop-tard, & l'amour

(*) On promet de ne pas donner cette hiſtoire.

vrai n'en a jamais beſoin : je fis quelques plaiſanteries à Mr. de St. Ange ſur la toilette de la religieuſe, où il avoit aſſiſté & à laquelle il avoit aidé ; il me demanda ſi la confiance qu'il avoit inſpirée à cette femme n'étoit pas une ſuite de la certitude qu'elle avoit d'être en ſureté avec lui ; je lui demandai à mon tour, ſi les hommes ne croyoient pas devoir profiter de tous les avantages qu'ils peuvent tirer des circonſtances ; s'ils n'ont même pas honte de les laiſſer échapper. Il parut affligé de ma réponſe ; il me dit qu'il ne croyoit pas que j'euſſe des raiſons de le confondre avec tous les hommes : la converſation alloit tomber, & nous nous regardions en faiſant chacun nos réflexions, lorſque Mde. de Germoſan revint ſur la religieuſe, & fit promettre à Mr. de St. Ange de venir inceſſamment lui raconter ſon hiſtoire : il s'en alla avec l'air un peu fâché

contre moi ; j'en eus des regrets : je crois que j'ai fait auſſi de la peine à mon amie, elle eſt bien perſuadée que Mr. de St. Ange n'eſt pas comme tous les hommes ; elle ſeroit humiliée de cette opinion, elle l'aime avec une bien grande paſſion : on le voit dans tout ce qu'elle dit, & dans tout ce qui lui échappe ſur lui-même, lorſqu'elle veut en détourner la converſation : elle eſt ſingulièrement changée par la préſence de Mr. de St. Ange, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, réfléchit ſur elle; quand il dit des choſes agréables, quand il plaît à tout le monde, quand on a quelque raiſon de faire ſon éloge, on voit un doux contentement ſe répandre ſur la phyſionomie de Mlle. de Germoſan : après ſes viſites, elle a une gaieté ſi bonne, elle eſt ſi complaiſante, ſi careſſante ; à meſure que le tems s'écoule, tout cela diminue, elle devient ſérieuſe, & puis

occupée, & puis trifte ; le 6me. le 7me. jour, elle eft malheureufe, & elle fait fes efforts pour le cacher. Je remarquai cette trifteffe le lendemain de mon arrivée & le jour fuivant, je l'attribuai à fa fituation, ou peut-être à l'embarras que je lui caufois : Mr. de St. Ange vint, & la triftefte difparut ; la même chofe eft arrivée dans l'intervalle des deux vifites : je juge bien plus de fon penchant pour Mr. de St. Ange par ce que je vois, que par ce qu'elle me dit ; malgré tout ce qu'elle m'a confié, elle en parle avec une réferve qui me fait voir qu'elle préfère que nous n'en parlions pas, & il y a déjà quelques jours que nous n'en avions rien dit : j'ai vu auffi Mr. de Marville ; pour lui, il eft ma vieille connoiffance, je l'aimois avant de l'avoir vu, & je le lui ai témoigné dès le premier inftant : il eft d'un commerce doux & tranquille ; fa raifon eft aimable, & les

bonnes

bonnes qualités que son extérieur annoncent le font chérir; il me paroît bien différent de ce qu'il étoit autrefois; aujourd'hui c'est un homme essentiel qui inspire la confiance & la considération; il est revenu de Berne, quelque jours avant mon arrivée, il vient assez fréquemment ici passer quelques heures le soir; on l'admet quelques fois aux causeries de la cavette, il nous parle des affaires de la ville, mon amie se fait conter les soupers, les bals où elle étoit autrefois, & dont elle entend parler sans aucun regret: en effet, sa vie est remplie d'une manière si intéressante, si satisfaisante pour son cœur, qu'elle a peu à regretter; ses amies demandent beaucoup à la voir, c'est elle qui s'y refuse: j'ai vu cependant Mde. d'Arsilli & Mde. de Taninge; la première étoit trop occupée pour s'arrêter longtems, ce n'est ni sa maison, ni ses enfans qui prennent son tems;

se font les affaires des autres ; elle a toujours quelques conſeils à donner, quelque chose à diriger ; elle a fait de grandes plaintes ſur le ſecret que Mlle. de Germoſan lui a fait de ſon établiſſement, elle l'auroit bien mieux arrangé ; Mde. de Taninge craint les chambres à fourneaux, & les rues ſont ſi ſales qu'elle ne peut plus ſortir, elle a beaucoup preſſé Mlle. de Germoſan d'aller ſouper chez elle ; ſes ſoupers ſont toujours très-agréables, cet hiver elle eſt malheureuſe au jeu ; nous ne nous ſommes point communiqué nos réflexions ſur ces amies, nous n'en avons rien dit. Je jouis ici d'un vrai bien être, mon cher ami, & ma ſanté s'en trouve très-bien ; j'admire l'habileté de Mlle. de Germoſan, elle met par-tout un ordre & une activité dans les affaires, qui font que tout va parfaitement bien ; je déjeune quelquefois avec Mde. de Germoſan, d'autres fois, moi,

vant mon appétit c'eſt avec le père de mon amie & avec elle : après le déjeuner, elle va donner des leçons de lecture & d'écriture aux enfans de Jeanne, qui eſt leur ſervante ; pendant ce tems-là Mr. de Germoſan a affaire avec des payſans, avec leſquels il travaille dans la chambre à manger, c'eſt-à-dire, à un des bouts de la cuiſine : ce travail produit quelquefois de très-bonnes choſes ; l'autre jour nous eûmes un agneau qui fit le régal de 3 ou 4 repas ; moi, cependant, je travaille auprès de Mde. de Germoſan aux ouvrages de mon amie, & comme elle l'a dit, je gagne ma vie ; nous dînons tard, & nous avons faim comme des pauvres ; je trouve la chère très-bonne, & quand nous avons de la pâtiſſerie, je la mange avec plaiſir, en penſant que ce ſont les belles mains de Laure qui l'ont faite ; je voudrois en faire manger à Mr. de St. Ange : l'après-midi chacun

s'occupe comme il peut de ses affaires particulières ; le soir, nous sommes heureux, nous travaillons, nous causons : Mr. de Germosan nous lit quand la conversation lui en donne le tems, ce qui est assez rare ; s'il vient quelqu'un, c'est une augmentation de société qui ne change rien à l'emploi du tems : l'évènement du goûté ou du soupé s'arrange toujours sur le moment, c'est la faim qui est consultée, & c'est d'après son avis que l'on se décide pour un de ces deux répas ; après cela, retirées entre dix & onze heures dans notre cabinet, nous sommes encore heureuses, & il se trouve que nous n'avons pas tout dit dans la journée. Je ne vous parle point d'Henriette, & j'ai tort ; elle est aimable, cette enfant, elle sert sa maîtresse avec zèle & intelligence, elle a des grâces, de la naïveté, elle dit si bien ; ma chère maîtresse ai-je bien fait, m'aimez-vous ? cependant,

je ne me ſens pas beaucoup d'amitié pour elle, il me ſemble qu'elle n'a pas des droits à cette tendreſſe de Mlle. de Germoſan; elle s'en occupe beaucoup & elle l'aime trop; je voudrois auprès d'elle quelqu'un qui lui fût plus utile, & dont elle ne répondit pas autant, mais je ne contrarie point ſon goût, & je reſpecte ſes intentions. Je n'ai point vu encore Mde. Bonval, elle a des douleurs de rhumatiſme qui l'empêchent de ſortir, Mlle. de Germoſan me l'avoit fait aimer, & j'avois envie de la connoître : j'ai cru remarquer un peu de refroidiſſement de la part de mon amie pour ſa tante; j'en ai demandé la raiſon, on s'en eſt défendue, & enfin elle m'a avoué qu'elle avoit trouvé que Mde. Bonval ne s'étoit pas oppoſée aſſez fortement au mariage de la Hauſſe, & qu'elle l'avoit trop vîte & trop aiſément conſeillé, & à cette occaſion je

m'apperçois que ce ne sont pas ceux dont la bonté facile & complaisante se ploie à toutes les circonstances, qui inspirent l'amitié la plus forte. Ne soyez point en peine de la longueur de ma lettre, je l'ai écrite à plusieurs reprises ; soyez assuré, mon cher ami, que je ne me fais point de mal ; je suis ici parfaitement bien, & jamais ma santé n'a été aussi bonne. La vie douce, tranquille, & satisfaisante pour mon cœur que je mène, me convient, & l'inquiétude que j'avois sur le sort & la situation de mon amie, m'auroit fait beaucoup de mal, & auroit été en augmentant. Il est bien difficile que mon séjour ici ne soit pas un peu plus long que je ne l'avois compté : nous serions malheureuses toutes les deux de nous quitter sitôt ; vous prendrez bien votre parti sur trois semaines de séparation ; je vous prie cependant de ne pas trop vous y accoutumer ; je vous assure

qu'il ne me manque ici que vous ; nous vous souhaitons beaucoup, vous aimeriez nos soirées, elles sont souvent très-gaies ; Mr. & Mde. de Germosan, qui sont assez disposés à être sérieux, rient quelquefois de très-bon cœur : en vérité, Laure est un ange ; son cœur n'est pas un instant sans faire quelque bien, & son esprit lui en fournit toujours les moyens. L'encan de leurs meubles a été fini ces jours passés ; il leur reste quelqu'argent, il sera mis en réserve pour suppléer aux rentes, au cas qu'elles soient retardées : les ouvrages vont aussi fort bien, il y a déjà quelque chose dans la bourse de précaution pour les maladies ; toutes ces petites circonstances sont des jouissances pour Mlle. de Germosan, & elles augmentent sa gaieté, & la rendent plus belle & plus aimable. Une fois nous avons parlé de Mr. de la Hausse, & nous nous sommes égayées à ses dépens ;

Laure m'en a dit les choses les plus plaisantes, & cependant elle en avoit pleuré lorsqu'elles se passoient ; j'aurois bien envie de le voir, mais je ne compte pas avoir ce plaisir. Adieu, mon cher ami, je vous recommande à mes parens, recommandez-moi aux vôtres. Voilà bientôt quinze jours de passés, dans huit ou dix nous nous reverrons sûrement, j'aurai encore bien du tems devant moi, & j'aurai acquis beaucoup de tranquillité : je vous embrasse bien tendrement.





LETTRE LXXVII.

De la même au même.

CE n'eſt pas encore pour vous parler de mon départ que je vous écris aujourd'hui, mon cher ami, il faut laiſſer paſſer encore quelques jours ; ſoyez sûr que cette quatrième ſemaine ne ſe paſſera pas ſans que je ſois auprès de vous, je ſuis ſi bien, ſoyez tranquille. Je me fais un plaiſir de vous raconter un événement qui nous a occupé pendant quatre ou cinq jours ; je voulois vous l'écrire plutôt, mais quand on eſt ſi près les uns des autres, on n'eſt pas abſolument maître de ſon tems, les momens s'écoulent, le tems paſſe à s'écouter, à être enſemble, & on laiſſe échapper l'inſtant d'écrire. Il y a donc aujourd'hui, cinq jours, que le matin nous

étions tous à travailler, moi avec Mde. de Germosan aux ouvrages de Laure, & tout le monde à ses occupations ordinaires, lorsqu'elle entre, tenant un billet à la main ; elle avoit l'air animé par quelque chose d'intéressant : nous la regardons avec curiosité, elle a de la peine à parler, enfin elle nous dit : voilà un billet bien singulier, lisez. — Je prends le billet, & je lis. — Mde. de Seme, qui connoît beaucoup Mlle. de Germosan, sans l'avoir jamais vue, demande si elle pourroit avoir l'honneur de la voir & de l'entretenir pendant quelques momens, elle est logée au bout du fauxbourg, dans la maison de Mr. Dupont. Nous relûmes ce billet plusieurs fois ; on se rappela successivement que Mr. de St. Ange avoit parlé de Mde. de Seme, il s'en étoit entretenu avec Mr. de Marville, il y avoit trois jours qu'ils en avoient parlé ensemble, on en avoit eu

même de l'humeur, & on avoit regardé cette femme comme une connoiſſance de Mr. de St. Ange qui ne nous intéreſſoit point du tout, d'autant qu'il en faiſoit de très-grands éloges : nous tînmes conſeil, chacun dit ſon avis, celui de Mlle. de Germoſan étoit de refuſer la demande, & de ne point faire connoiſſance avec une étrangère; Mde. de Germoſan & moi nous trouvions que dans ce refus il y avoit de la dureté & un manque de charité : nous appelâmes Mr. de Germoſan, nous l'inſtruisîmes de tout ce que nous ſavions, il dit que dans la ſituation où ils étoient, il y auroit de la cruauté & même de la vanité, & une fauſſe pruderie à refuſer de voir & d'entendre une femme étrangère, qui pouvoit avoir beſoin de quelque ſecours, que l'on ſeroit toujours à même de ſe défendre & de s'oppoſer à ſes recherches, lorſqu'on ſauroit ce que c'eſt & de quoi il s'agit;

que si sa fille ne vouloit pas y aller, il iroit, & qu'au moins il offroit de l'accompagner. Mlle. de Germosan se faisoit encore quelque peine de suivre l'avis de son père ; je proposai de consulter Mr. de Marville, qui devoit connoître les connoissances de son ami ; mon avis fut agréé, & on envoya chercher Mr. de Marville ; jusques à ce qu'il vînt, nous nous occupâmes beaucoup de Mde. de Seme & de son billet ; nous nous livrâmes à toutes les conjectures qui nous vinrent dans l'esprit : dans notre empressement à instruire Mr. de Marville, nous eûmes assez de peine à nous faire entendre. Lorsqu'il sut qu'il s'agissoit de Mde. de Seme, & qu'elle étoit ici, il en parut très-content, il nous dit & nous répéta plusieurs fois, que c'étoit une femme charmante, très-intéressante par des malheurs, qui l'obligeoient sûrement de chercher une retraite ; qu'elle étoit

femme de condition, & qu'elle méritoit des égards ; il nous en parla avec beaucoup de chaleur, & il obtint de Mlle. de Germosan qu'elle lui répondroit favorablement, & que même elle iroit chez elle, parce qu'elle pourroit avoir telle chose à lui dire, qui demandoit à être écoutée sans témoin. Mlle. de Germosan résista long-tems aux sollicitations de Mr. de Marville, & elle ne consentit à aller chez Mde. de Seme, qu'autant qu'elle seroit accompagnée par son père : il fut décidé qu'ils iroient dans l'après-midi : la maison où il falloit aller n'est qu'à cent pas de celle que nous habitons ; Mlle. de Germosan ne se soucioit point de faire cette nouvelle connoissance, elle craignoit cette femme de Paris, à qui Mr. de St. Ange avoit parlé d'elle, & avec lequel par conséquent elle devoit avoir des relations particulières. Mr. de Marville nous rassuroit, & intéressoit la bonté & la charité des

Germoſan pour elle : notre curioſité s'exerça juſqu'au moment de la viſite. Nous les vîmes partir, mais Mr. de Germoſan revint bientôt ſeul ; il nous dit qu'il avoit vu une femme qui lui avoit paru d'un figure très-agréable, qu'elle étoit en grand deuil, miſe fort ſimplement & avec de grandes coëffes ; ſon maintien étoit très-honnête, très-décent, & celui d'une femme de condition ; elle avoit un air triſte & malheureux qui intereſſoit en ſa faveur. Après les premiers complimens ſur ce qu'elle s'étoit adreſſée à Mlle. de Germoſan, elle avoit dit en répandant quelques larmes, qu'elle avoit eu le malheur de perdre une fille qui faiſoit toute la conſolation de ſa vie ; que par une ſuite d'autres circonſtances elle avoit ſouhaité de trouver une retraite où, avec le peu de fortune qui lui reſtoit, elle pût vivre tranquillement, ſans dépendre de perſonne ; qu'elle avoit entendu parler

du séjour d'Yverdun, & qu'elle l'avoit préféré à tout autre, mais qu'elle demandoit d'avoir une conversation particulière avec Mlle. de Germosan: là-dessus Mr. de Germosan s'étoit retiré; il comptoit aller reprendre sa fille dans une heure. Sur ce qu'il avoit vu & entendu, il s'intéressoit déjà pour Mde. de Seme, il souhaitoit de la connoître, & il prévoyoit qu'elle seroit d'une société agréable si elle restoit ici, & si elle vouloit se lier avec eux. Au retour de Mlle. de Germosan nous avions le plus grand empressement de satisfaire notre curiosité, & de l'entendre: nous l'écoutions avec avidité; elle avoit l'air occupé & sérieux; elle nous dit que Mde. de Seme étoit la veuve d'un Receveur des finances, qui lui avoit laissé très-peu de fortune; que ses affaires s'étoient arrangées fort défavorablement pour elle; qu'avec cela elle avoit eu le malheur de perdre sa fille

que la petite vérole lui avoit enlevée ; que sa famille avoit voulu la marier avec un homme très-riche, mais fort âgé & infirme, ou l'obliger de vivre dans un château en province, où elle auroit été dans une dépendance absolue ; que ne pouvant soutenir aucune de ces situations, elle avoit pris le parti de se retirer dans cette ville, dont elle avoit entendu parler avec éloge à Mr. de St. Ange, qui lui avoit donné particulièrement l'envie de connoître la famille de Germosan. Le portrait qu'il lui en avoit fait lui avoit fait souhaiter de vivre en société avec elle ; elle étoit venue sans le communiquer à personne, avec une seule femme-de-chambre ; en arrivant, sur les informations qu'elle avoit prises, elle avoit appris que la famille de Germosan avoit essuyé des malheurs, & qu'elle s'étoit retirée dans une maison au fauxbourg ; elle avoit cherché un logement dans le voisi-

nage, elle avoit eu le bonheur d'en trouver un très-convenable & en attendant un meilleur arrangement elle s'étoit mise en pension chez les maîtres de la maison, avec cela elle feroit contente si elle pouvoit trouver un peu de société ; elle ajouta qu'elle n'aimoit ni la solitude, ni le grand monde, qu'elle cherchoit de la simplicité, de la facilité, de l'indulgence & des dispositions à l'amitié, & sur ce que lui avoit dit Mr. de St. Ange, elle avoit espéré de trouver tout cela avec ceux dont il lui avoit parlé avec tant d'intérêt : Mlle. de Germosan ajouta en finissant, elle est beaucoup plus riche que nous, car elle a plus de cent louis de rente, & comme j'ai jugé que vous auriez de la curiosité, je lui ai proposé de venir passer la soirée avec nous, ce qu'elle a accepté avec empressement & reconnoissance ; ainsi, vous verrez Mde. de Seme ; mon père & ma mère en jugeront, & ils décide-

ront de la manière dont nous vivrons avec elle, car c'eſt avec nous qu'elle veut ſe lier, ou elle ira chercher une autre retraite, Mr. de St. Ange ne ſait point encore qu'elle eſt ici. Mr. de Germoſan fit remarquer à ſa fille, que dans tout ce qu'elle avoit dit, il n'y avoit pas de quoi faire un ſecret, & qu'il auroit pu tout entendre. Mlle. de Germoſan demanda la permiſſion de ne pas dire tout ce qui lui avoit été confié, c'étoit le ſecret de Mde. de Seme & non le ſien. Elle vint en effet le ſoir; elle ſoutint très-bien nos regards de curioſité, ſa figure eſt très-agréable, nous la trouvâmes très-aimable, d'un caractère doux & intéreſſant; elle parle bien ſans avoir beaucoup d'eſprit; elle a de la raiſon & de la ſimplicité; elle raconte ce qu'elle a vu ſans y rien ajouter, & ſans le faire valoir. Mr. de Marville vint pour voir le ſuccès de la viſite; on le préſenta à Me. de Seme, elle dit qu'elle le connoiſ-

foit, & qu'elle ſavoit qu'il étoit l'ami de Mr. de St. Ange: il a ſi bien fait les portraits de tout le monde, qu'elle n'eſt étrangère avec perſonne; j'étois la ſeule inconnue, elle me traita en conſéquence, c'eſt-à-dire, qu'elle fit plus de complimens avec moi, & plus d'efforts pour me plaire, il m'a été impoſſible de ne pas prendre de l'amitié pour elle. Nous remarquâmes que Mr. de Marville la regardoit avec une attention & un intérêt particulier: nous lui en parlâmes lorſqu'elle ſe fut retirée, il n'en eut qu'un peu plus d'embarras; Mde. de Germoſan prit le parti de Mr. de Marville, & nous reprocha d'être déjà jalouſe de Mde. de Seme; Mlle. de Germoſan baiſſa les yeux, & dans la ſuite elle inſiſta pour que Mde. de Seme fût reçue & regardée comme une amie de la famille, à quoi Mr. & Mde. de Germoſan conſentirent très-volontiers. Nous voulûmes ſavoir de Marville ſi Mr. de St.

Ange ſavoit l'arrivée de Madame de Seme ; il nous proteſta qu'il étoit perſuadé qu'il n'en ſavoit rien, mais qu'il avoit cru devoir l'en avertir, & qu'il le lui avoit fait ſavoir tout de de ſuite : nous en fûmes fâchées, parce que nous aurions voulu ménager une ſurpriſe, & juger par là de la ſincérité de l'un & de l'autre. Mde. de Seme fut l'objet de la converſation le reſte de la ſoirée. Lorſque nous fûmes retirées dans notre cabinet, je n'en parlois pas à mon amie, mais elle me dit bientôt, je vois votre curioſité, elle brille dans vos yeux, mais ce ſecret de Mde. de Seme, dois-je le confier à quelqu'un d'autre ; je crois cependant que le reſpect que l'on doit aux ſecrets doit être ſubordonné à l'intérêt de ceux qui les ont confiés ; ſi ma diſcrétion altère l'opinion que mérite Mde. de Seme, ſi dans votre ignorance vous dites des choſes qui la bleſſent, ou qui font ſoupçonner

que vous êtes inſtruite & que vous avez des ſoupçons injurieux, le mal ſera bien plus grand que celui que peut cauſer ma confiance en vous ; & puis, eſt-ce que je peux vous cacher quelque choſe ? eſt-ce que mon ame pourroit garder quelque penſée qui qui ne fût pas dans la vôtre ? Si Mde. de Seme m'a confié ſes intérêts, ne ſont-ils pas encore en meilleures mains dans les vôtres ? Je vous dirai tout, au riſque d'être accuſée d'indiſcrétion par vous-même ; l'amitié & la réſerve ſont incompatibles chez moi ; je vais vous répéter exactement tout ce que m'a dit Mde. de Seme ; & c'eſt pour elle autant que pour moi, que j'ai beſoin de vos conſeils & de vos réflexions : dès que mon père fut ſorti de chez Mde. de Seme, elle me dit : Mlle., vous devez trouver ma conduite bien étrange, & ſans doute l'opinion qu'elle vous a donnée de moi n'eſt pas fort avantageuſe ; c'eſt pour

vous empêcher d'être injuste que je vous prie de m'écouter, mon histoire n'est ni longue, ni fort intéressante ; je me suis mariée comme on se marie trop souvent en France ; je suis sortie à 18 ans du couvent pour être mariée à un homme que je ne connoissois point, c'est-à dire, qu'à l'âge où le cœur voudroit ne suivre qu'un sentiment de préférence, j'ai été livrée aux convenances de quelqu'un qui m'étoit parfaitement indifférent ; je n'ai pas été heureuse ; mon mari, très-respectable d'ailleurs, s'étoit marié parce qu'il lui convenoit de l'être ; & dans notre association, il n'écouta jamais que ses goûts & ses intérêts, il gouvernoit tout impérieusement, & jamais il ne fut mis en question que je pusse avoir une façon de penser différente ; je trouvai commode de me laisser conduire ; c'eut été en vain que ma foiblesse eut voulu résister ; il paroissoit heureux & tran-

quille de ma soumission, ce fut une raison pour réprimer tout ce qui auroit pu m'en faire sortir; la mort est venue l'enlever au milieu d'un train de vie animé par les plaisirs & les affaires; il a laissé sa fortune dans un très grand désordre, & tout s'est arrangé de manière que j'ai dû penser à l'économie la plus rigoureuse: une fille que j'avois eue au bout de deux ans de mariage étoit l'objet de toutes mes affections, & le seul intérêt que j'eusse dans ma vie; mon plan étoit de l'employer à son éducation, elle m'a été enlevée,...... j'avois jugé tous les hommes sur l'idée que Mr. de Seme m'avoit donné d'eux, c'est-à dire, comme absolument attachés à leurs convenances, ne connoissant d'autres intérêts que les leurs, & asservissant tout à leur force; persuadée que leurs convenances ne seroient jamais les miennes, j'ai toujours cherché à les fuir, ils m'ins-

piroient une timidité & une crainte qui me faisoient éviter toute espèce de liaison avec eux ; les affaires que j'eus à l'occasion de la succession de Mr. de Seme ne me firent pas changer d'opinion : je vis au contraire que l'avidité, ou si vous voulez la justice, agissoit avec une rigueur extrême ; tous ceux auxquels j'avois recours trouvoient très-naturel, qu'après avoir sacrifié mon sort à celui d'un homme qui avoit vécu suivant son goût & son ambition, je restasse pauvre & malheureuse avec un enfant encore plus pauvre que moi, à entendre ceux que je consultois, il sembloit même que cela devoit être nécessairement ainsi : ce fut dans ce moment là que le hasard me fit faire connoissance avec Mr. de St. Ange ; je fus étonnée de trouver quelqu'un qui fit attention à ce qui pouvoit m'intéresser ; sans connoitre toutes ses qualités aimables, il me fut impossible d'être in-
sensible

fensible à l'amitié qu'il me témoigna; il me fit des offres de service, je les acceptai, il m'en rendit plusieurs avec un désintéressement dont je fus touchée; notre connoissance devint bientôt plus intime; j'avoue, Mlle., que je trouvai Mr. de St. Ange extrêmement aimable; je ne sais pas (ici elle baissa les yeux) je ne sais pas, continua-t-elle d'une voix plus foible, ce qu'emporte cet éloge, ni qu'elle idée il vous donnera de l'espèce de sentiment que j'eus pour Mr. de St. Ange; il n'est pas sûr que vous la régliez sur ce que je vous dirois : votre esprit est trop juste pour ne pas mettre des bornes dans ses conjectures, & j'aime mieux m'en rapporter à votre jugement que d'entreprendre de le diriger, je m'en remets absolument à ce que vous pouvez croire : quoiqu'il en soit Mlle., Mr. de St. Ange me parla bientôt de vous; au plaisir, à l'effusion de cœur avec les-

quels il m'en entretenoit, je jugeai bien vîte de ses sentimens pour vous; je le forçai à une confidence entière, & il ne m'a pas caché la violence de la passion que vous lui avez inspirée. Je ne vous dirai pas ce que cet aveu me fit éprouver, je vis que vous étiez aimée comme vous méritiez de l'être, mais je n'en ai pas moins souffert; je vous avouerai qu'en venant ici, je croyois qu'il seroit heureux, & que vous seriez unis; j'ai été fâchée de m'être trompée dans mes conjectures: Mr. de St. Ange est parti fort brusquement de Paris, & je n'ai plus entendu parler de lui: la peinture qu'il m'a faite de vous, Mlle., de votre caractère, ce qu'il m'a dit de votre famille, de votre manière de vivre, des agrémens & de la facilité qu'il y a dans la société de cette ville, enfin tous les détails que j'ai entendus sur ce pays, m'ont donné la plus grande envie de venir y vivre; je me faisois même un plaisir d'y élever ma fille

& de lui inſpirer une ſimplicité de mœurs & de ſociabilité, néceſſaire dans l'état de notre fortune ; le malheur que j'ai eu de la perdre a augmenté le beſoin de mon cœur, de vivre avec des êtres ſenſibles, de trouver des amis capables d'indulgence, d'intérêt, de compaſſion, & dont la vie ſimple & facile ne gênât point la mienne ; j'ai cru les trouver ici, & j'y ſuis venue ſur les eſpérances que j'ai conçues là-deſſus ; il y a 5 jours que je ſuis arrivée, & j'ai eu le bonheur de pouvoir m'arranger comme je ſouhaite de l'être : les bonnes gens à qui appartient cette maiſon m'ont loué un étage, qui fait pour moi un très-joli logement, & ils m'ont reçue chez eux & à leur table avec une bonté & une hoſpitalité qui m'eſt très-précieuſe ; il ne me reſte plus, Mlle., qu'à obtenir de vous ce que je déſire encore, c'eſt votre amitié, ſi je la mérite ; c'eſt

votre société, si j'en suis digne ; ce sont des liaisons avec votre famille, avec vos amies, vos connoissances ; j'ai su en arrivant les malheurs qui vous ont fixés dans la maison que vous habitez, & je n'en ai eu que plus d'envie de m'approcher de vous : c'est donc vous, Mlle., qui déciderez de mon sort ; j'ai la franchise de vous ouvrir mon cœur, laissez l'agir le vôtre, & si j'y apporte le moindre trouble, si je fais naître dans votre esprit le moindre nuage, ayez la charité de me le dire, & demain je ne serai plus dans cette ville ; je serai charmée de voir Mr. de St. Ange, & de le voir souvent, mais je souhaite que ce ne soit jamais que chez vous, & qu'avec vous : il me paroît impossible que sa vie ne soit pas bientôt unie à la vôtre ; il le mérite, & je sais, mademoiselle, combien vous méritez d'être heureuse : votre bonheur est si juste qu'il sera pour moi une douce satis-

faction : en finiſſant de parler, Mde. de Seme s'approcha de moi, elle m'a ſerré les mains ; & par un mouvement involontaire, je l'ai embraſſée ſans pouvoir lui répondre tout de ſuite ; j'étois touchée de ſa candeur, de ſa franchiſe, & cependant je ne pouvois l'imiter : elle parloit ſi bien, d'après tout ce que lui avoit dit Mr. de St. Ange, qu'il auroit été inutile de vouloir nier & cacher ; il eſt auſſi impoſſible d'avouer tout, de convenir de tout ; je me ſuis contentée de lui expoſer que nous ménions une vie très-retirée, que nous étions forcés à une extrême économie, qu'il ſeroit difficile qu'elle trouvât quelqu'agrément dans notre ſociété ; que cependant elle étoit la maîtreſſe d'en faire l'eſſai, que je la priois de venir dès ce même ſoir chez mes parens, en attendant qu'elle fit d'autres connoiſſances dans la ville : elle dit que dans la triſteſſe que lui laiſſoient ſes mal-

heurs, il ne lui falloit que la société de quelques perſonnes qu'elle put regarder comme ſes amis, que même, quoiqu'elle ſe fit beaucoup de plaiſir de voir Mr. de St. Ange, elle ne le verroit que dans notre maiſon, & que pour n'être pas obligée de le voir chez elle, elle ne vouloit recevoir perſonne, & qu'elle acceptoit d'être préſentée chez nous ce même jour; mais, reprit-elle avec chaleur & avec un air de vérité, ſi je vois le moindre nuage ſur cette phyſionomie qui m'a déjà inſpiré une amitié tendre, vous n'entendrez plus parler de moi & je diſparoîtrai pour toujours; vous ne ſavez pas, Mlle., continua-t-elle, combien nous avons parlé de vous, combien j'ai entendu faire l'éloge de votre cœur, de votre eſprit, de vos grâces: Mr. de St. Ange en avoit quelquefois les larmes aux yeux, jamais femme n'a autant entendu parler d'une autre femme, par un homme

qui peut-être avoit le droit de parler de lui-même : Mr. de St. Ange avoit l'ame remplie de votre idée, de votre image, il n'auroit pu parler d'autre chose ; il a cru que j'étois digne de l'entendre & j'en ai été flattée : voilà mon cœur, Mlle. ; je voudrois qu'il fut digne du vôtre,.... Mon père rentroit dans ce moment pour venir me reprendre, je lui dis ; voilà Mde. de Seme que nous ne connoissons que depuis un moment, & qui est peut-être la meilleure de nos amies, elle nous connoît parfaitement ; elle nous aime, elle veut vivre avec nous, vous sentirez comme moi le prix de sa société, & elle veut bien venir dès ce soir passer la soirée avec nous ; mon père l'en a pressée & lui a dit des choses honnêtes : nous lui avons expliqué encore notre manière frugale, retirée & économique de vivre ; elle a répèté qu'elle seroit heureuse de vivre avec nous, & comme nous. Mlle. de Germosan s'est arrê-

tée un moment, je réfléchiffois à ce que je venois d'entendre; au bout d'un moment elle m'a dit, que penfez-vous de cette femme: je fens que je l'aime, elle m'intéreffe, mais une femme de Paris, qui vient de Paris, & pour qui ? qu'en penfez-vous? dites le moi ? — J'ai trouvé tout comme elle la chofe extraordinaire ; cependant je lui ai repréfenté, que s'il n'y avoit pas de la bonne foi de part & d'autre, Mde. de Seme ne fe feroit pas conduite comme elle l'a fait, qu'elle auroit cherché à faire d'autres connoiffances que la fienne ; que tout ce qu'on pouvoit conclure, c'eft que Mde. de Seme avoit l'ame vivement affectée par le malheur, & que fon efprit étoit exalté par les difcours de Mr. de St. Ange, qui lui avoit fait une peinture romanefque de fon pays, de fa ville & de fes connoiffances; & auffi de la perfonne qu'il aimoit, ai-je ajouté en fouriant: j'ai dit encore à Mlle. de

Germoſan, que devant bientôt la quitter, j'étois charmée que Mde. de Seme me remplaçât ; & que je croyois que cette femme bonne & aimable, pourroit être d'une grande reſſource pour monſieur & madame de Germoſan : ce ſujet de converſation nous a un peu empêché de dormir ; le lendemain nous avons fait demander des nouvelles de madame de Seme : elle nous a fait dire qu'elle étoit incommodée, & qu'elle ne ſortiroit pas ; j'ai été la voir le même matin, je l'ai trouvée occupée à écrire, bientôt elle m'a parlé de ſa fille, & je l'ai vue pleurer abondamment ; j'ai très-bien compris le ſentiment qui la porte à chercher la retraite & auſſi la ſociété de quelques amis faciles, indulgens & charitables, & rien ne pouvoit mieux lui faire eſpérer de trouver ce bonheur, que tout ce que lui a dit Mr. de St. Ange ; avant-hier, elle vint encore paſſer la ſoirée

avec nous ; lui, vint bientôt après elle : nous fûmes témoins de la reconnoiſſance, il avoit été averti de l'arrivée de Mde. de Seme par Marville ; il étoit venu le lendemain pour la voir, elle n'avoit pas voulu le recevoir ; elle lui avoit fait même demander d'être quelques jours encore ſans la chercher : dans cette entrevue, Mr. de St. Ange eut l'air de l'amitié & de la cordialité ; Mde. de Seme parut avoir un peu d'émotion ; par nos obſervations ſcrupuleuſes, nous nous aſſurâmes bien encore qu'il n'y avoit de la part de St. Ange, que de l'amitié la plus ſimple, & il n'eſt pas de l'amour propre d'un homme de n'en pas prendre beaucoup pour une femme qui laiſſe entrevoir qu'elle l'aime. Cette ſoirée fut très-agréable, Mr. de St. Ange fut encore plus gai & plus aimable que les autres jours, la pauvreté étoit ſouvent l'objet des plaiſanteries & le ſujet de nos réflexions,

qui étoient plus consolantes que tristes : j'étois la personne opulente de la compagnie, & l'on m'accusoit d'avoir les vices des riches, la peine & l'inquiétude sur l'avenir : on me reproche de ne pas rire de bon cœur ; j'avoue, mon cher ami, que je ne croyois pas qu'un dérangement de fortune, qu'une situation aussi pénible put laisser des momens aussi remplis de gaieté & de plaisirs ; ils sont dus à Mlle. de Germosan, qui rend tout facile, tout agréable ; avec elle, il n'y a point de privation. Mr. de Marville vint aussi, & on resta très-tard ensemble ; en vérité, Mme. de Seme a raison, elle sera heureuse dans cette société, & je ne la quitterai qu'avec les plus grands regrets : j'y pense cependant bien sérieusement, mon cher ami ; je vais faire les préparatifs de mon départ, j'en ai déjà parlé à mon amie, & nos yeux se sont remplis de larmes ; il m'en cou-

tera prodigieuſement de me ſéparer d'elle, c'eſt auprès de vous que je trouverai des conſolations. Adieu, mon cher ami.

On ſupprime ici pluſieurs lettres de Laure & de Sophie ; elles ne contiennent que des regrets de s'être quittées & d'être ſéparées, des détails ſur le plaiſir qu'elles avoient d'être enſemble, ſur les agrémens dont elles avoient joui dans la ſociété de Mme. de Seme, de Mr. de St. Ange & de Mr. de Marville ; il y a des réflexions fort longues ſur quelques converſations qu'il y avoit eu à la cavette ; Mme. Dubour croit que malgré la pauvreté de Mr. de St. Ange & de Mlle. de Germoſan, ils pourroient ſe marier ; elle veut que les affaires s'arrangent au printems, & que l'on aille habiter la campagne de Mr. de St. Ange ; elle prétend que lorſque l'on ſait vivre pauvre ſépa-

rés, on le peut encore mieux lorſque l'on eſt réunis : Laure ne penſe qu'à ſes parens, elle ne veut ni ne peut s'occuper d'une troiſième perſonne, elle n'y voit pas leur bonheur, & elle veut mettre à une épreuve plus longue les ſentimens que l'on a pour elle : il faut au moins être sûrs de s'aimer comme des pauvres, ce qui n'eſt pas encore aſſuré ; d'ailleurs, Mr. de St. Ange a parlé deux ou trois fois d'aller chercher de l'emploi dans les pays étrangers, il eſpère d'en trouver dans ce moment, que l'on parle de la guerre. Que cette idée vienne d'humeur, de légéreté, d'impatience, même de déſeſpoir, ce ſont des défauts pour leſquels Mlle. de Germoſan ne veut avoir aucun égard : tout cela eſt contenu dans environ quinze lettres fort longues, qu'aucun lecteur ne pourroit lire ſans impatience, ſurtout après avoir déjà autant lu ; c'eſt toujours la fin d'un

livre qu'il faut, & il convient d'accélérer celle de celui-ci.

LETTRE LXXXVI.

Laure à Sophie.

Dites-moi, je vous prie, ma chère amie; quand un homme & une femme se disputent souvent; quand ils ne se passent réciproquement aucune de leurs idées, quand leur sensibilité est toujours prête à s'émouvoir, quand ils paroissent toujours en peine, & mécontens de l'opinion que l'un a de l'autre; qu'est-ce que l'on peut en conclure? se haissent-ils? s'aiment-ils? s'aimeront-ils une fois? Il y a quelque tems que j'agite cette question dans mon esprit à l'occasion de Mad. de Seme. & de Mr. de Marville; ils se plaignent toujours l'un de l'autre, ils ont toujours quelque reproche à

ſe faire de la veille, ils paroiſſent bien aiſes de ſe trouver, & bientôt ils ſont en conteſtation; à les entendre il ſemble quelquefois qu'ils ſoient brouillés pour toujours; on diroit que Mr. de Marville a déclaré la guerre à toutes les femmes de Pàris : il ſoutient à Mde. de Seme qu'elles ont de la coquetterie, de la légéreté; qu'elles n'aiment que le plaiſir, qu'elles ne liſent que le journal de Paris & le journal des modes, & qu'elles ſont incapables d'un attachement ſolide & eſſentiel; elle lui dit que les hommes de ce pays n'ont point de légèreté dans l'eſprit, qu'ils ſont ſujets à la prévention, & qu'ils ont une raiſon qui doit chaſſer la gaieté; qu'ils doivent ennuier les femmes auxquelles ils s'attachent; enfin, ils en ſont aux injures. Le lendemain, ils ſe revoyent avec plaiſir, ils ſe recherchent, ils lient converſation : Marville adreſſe toutes les nouvelles qu'il ſait à Mde. de

Seme, quand même elle ne s'y intéresse point. J'espère qu'il y aura une trève entr'eux, je l'exige même souvent, mais je ne puis pas l'obtenir; il me semble cependant, que depuis quelque tems Marville est moins opiniâtre, & Mde. de Seme plus contente, dites-moi ce que vous pensez d'eux; croyez-vous que sous cette différence d'idées il y ait quelque rapport dans les sentimens; je le pense quelquefois, & en vérité je trouverois Mr. de Marville fort heureux: Mde. de Seme est une femme vraiment aimable, & d'un caractère fait pour rendre la vie heureuse, elle a de la délicatesse, & un cœur excellent; si vous ne m'aviez pas quittée, je vous aurois chargé de travailler à ce mariage; mais laissons aller les choses, le hasard est un grand maître: J'entends la voix de Mr. de Marville, il parle fort vivement avec mon père... je ne puis pas y tenir...., il

faut que j'aille voir de quoi il s'agit ... Mr. de Marville eſt venu nous apprendre que Mr. Biolans, qui étoit Lt. Bl., eſt mort; il veut que mon père penſe à cet emploi, mon père s'y refuſe, ma mère s'eſt jointe à Mr. de Marville pour le preſſer de le demander; il veut aller à Berne pour le ſolliciter pour mon père, qui ne ſe défend que par modeſtie, & parce que, dans notre ſituation étroite, il ne pourroit pas faire honneur à cette charge; les honoraires ſont ſi peu de choſe qu'à peine fourniroient-ils de quoi avoir un autre logement que le nôtre: nous n'avons pas trouvé les raiſons de mon père bonnes, & nous nous ſommes réunis tous les trois pour les combattre; Mr. de Marville a ajouté que le public en ſeroit très-content, & que Mr. le Baillif le ſouhaitoit, parce que les lumières, la capacité & les vertus de mon père étoient connues de tout le monde,

& que, dans ce moment, il n'y avoit personne qui ne s'intéressât à notre sort; il disoit encore qu'il y avoit bien quelques femmes jalouses de la vie douce & tranquille que nous menions, mais que l'on nous estimoit infiniment d'avoir su être pauvres, & d'avoir pu nous soumettre décemment aux revers de la fortune sans en être humiliés, & sans chercher des ressources extraordinaires. Mr. de Marville est sorti, disant qu'il alloit parler à tous les amis de mon père, que l'on solliciteroit Mr. le Baillif de lui accorder la nomination de cet emploi, & qu'il étoit persuadé qu'il lui seroit donné; il a ajouté qu'il iroit avec lui à Berne pour l'obtenir; j'avoue, ma chère amie, que je souhaite extrêmement que mon père obtienne cette satisfaction : il sera flatteur pour nous que cette décoration, & cet emploi honorable, vienne chercher mon père au milieu de notre pauvreté; c'est un

des avantages de notre pays, que notre ſouverain ait plus d'égards pour les lumières & pour les vertus, que pour la fortune. Je languis de ſavoir l'effet du travail de Mr. de Marville; il viendra nous en informer ce ſoir, nous voilà occupés d'un intérêt nouveau, & notre vie peut encore être changée; notre bien-être ne ſera pas augmenté de beaucoup, mais mon père ſera occupé d'une manière plus ſatisfaiſante, & plus honorable; tout eſt ſi incertain, que je ne fais encore aucun plan, & que j'arrête mon imagination; notre vie eſt peut-être dans ce moment auſſi heureuſe qu'elle peut l'être: eſt-il sûr qu'un changement augmentera nos jouïſſances? quoiqu'il en ſoit, il ne faut pas s'oppoſer à ce que l'on veut faire pour nous, & cet excellent de Marville eſt bien reſpectable de conſerver pour nous toujours le même intérêt, toujours le même attachement; en vérité

il mérite d'être heureux ; je veux le dire souvent à Mme. de Seme. Je ne veux pas fermer ma lettre que je ne puisse vous dire encore quelque chose, ce sera ce soir ou demain matin.

Je reprends ma lettre ce matin, ma chère amie, sans savoir bien encore quand elle partira : notre soirée de hier fut très-animée, cet emploi pour mon père excita les esprits ; Mme. de Seme & Mr. de Marville disputèrent ; elle veut toujours que le baillif soit l'intendant de la province, parce qu'en France il n'y a de Bailli que dans les villages, & le lieutenant baillival, elle l'appelle lieutenant de roi : Mr. de Marville s'est fâché, il lui a reproché que les François mesuroient tout sur les idées qui étoient reçues chez eux : Mme. de Seme a soutenu qu'il n'y avoit que celles là de bonnes, & elle s'est refusée à comprendre que les Baillifs dans notre pays étoient les représentans du souverain, & qu'en

cette qualité, ils étoient tantôt juges, & tantôt adminiſtrateurs des revenus de l'état pour la province. Le pauvre Marville ſe déſole, quand Mme. de Seme ne veut pas écouter & comprendre ſes longues explications. Mr. de St. Ange étoit ſérieux, occupé, triſte, il diſoit qu'il falloit abſolument que mon père eut l'emploi en queſtion, & qu'il ne connoiſſoit perſonne qui dût l'emporter ſur lui : Mr. de Marville dit, qu'il y avoit un très-grand nombre de compétiteurs, mais que l'on pouvoit beaucoup eſpérer des bonnes dipoſitions de Mr. le Baillif ; pluſieurs perſonnes étoient perſuadées qu'à Berne mon père ſeroit préféré ; pour plus grande sûreté, il devroit peut-être y aller, mais nous n'avons pas l'argent néceſſaire pour cela; enfin, ma chère amie, les eſpérances que l'on nous donne nous agitent, nous faiſons déjà des projets, & cependant, nous ne changerons pas notre vie ſans regrets.

Si cet emploi étoit trop pénible pour mon père sur la fin de ses jours, il seroit facile de lui trouver un aide & un secours ; Mr. de Marville ne s'arrête point aux difficultés que fait mon père ; il nous a quitté en nous disant qu'il vouloit travailler, & solliciter jusqu'à-ce qu'il eut fait obtenir cette charge : il doit bientôt retourner à Berne pour les affaires du public, & il pourra dispenser mon père de ce voyage, ou au moins il tâchera qu'il ne le fasse pas infructueusement ; il a si bien dit tout cela, que mon cœur en a été vivement touché ; je le lui ai témoigné, & il a regardé Mme. de Seme : que je voudrois qu'ils fussent heureux ! en vérité, j'espère que cela arrivera. Je crois, ma chère amie, que c'est bientôt Mr. Dubour qui m'écrira, j'y pense bien souvent, & cette idée m'occupe encore plus que toutes les autres : je vous prie que je sois bien vîte instruite, je le

demande inſtamment; le ſilence, les retards, me rendroient très-malheureuſe : il me ſemble que je puis recevoir encore deux de vos lettres, au moins une, ſi cela eſt poſſible ; n'y manquez pas, je vous en prie, ma chère amie; je vous embraſſe bien tendrement.

Henriette me demande ce que j'écris, elle veut que je diſe quelque choſe pour elle à la bonne Dame, comme elle vous appelle ; elle me dit que vous ne l'aimez pas, qu'elle l'a bien remarqué, & là-deſſus nous avons eu une converſation, pendant laquelle elle a toujours eu le cœur gros : pourquoi n'aimeriez-vous pas cet enfant ? je vous aſſure qu'elle mérite de l'être. Adieu encore, ma chère amie.

Aujourd'hui, on croit devoir ſupprimer toutes les lettres qui ne font rien à l'hiſtoire, & qui ne contiennent que des réflexions & des

raifonnemens ; elles ne feroient plus que des longueurs ennuyeufes ; ainfi il importe fort peu de favoir que Mme. Dubour eft devenue mère d'un fils, que Mr. Dubour en eft bien-aife, & elle bien fâchée, parce qu'elle fouhaitoit une fille, que Mme. de Seme & Mr. de Marville commen-cent à avoir des converfations particu-lières fur les degrés du fourneau, que Mr. de St. Ange eft tous les jours plus trifte & plus mélancolique, que Mlle. de Germofan craint qu'il n'ait des idées funeftes, qu'elle entreprend quelque-fois de le diftraire, & qu'il n'en eft que plus férieux : qu'après, il s'eft comporté avec une grande difcrétion, & il a été fi aimable, fi honnète, fi délicat, que Mr. & Mme. de Germofan fe font accoutumés à le voir plus fouvent. Il a une grande converfation avec Mr. de Germofan ; fa fille croit qu'il s'a-giffoit d'aller habiter la maifon de campagne de Mr. de St. Ange, en prenant

prenant les mesures convenables pour cela : Mr. de Germosan a renvoyé la décision de cette affaire après celle de l'emploi qu'il doit obtenir ; Mr. de St. Ange est malheureux de l'inégalité de Laure ; quelquefois il croit n'être point aimé du tout, l'indécision de son père achève de le désoler, il prend souvent le parti de s'éloigner, il veut aller à Venise offrir ses services pour faire la guerre aux Algériens, il attend le printems ; tout le monde attend cette saison comme devant amener des événemens décisifs ; Mr. de Noirval a écrit une très-grande lettre, pour presser & engager Mr. de Germosan à aller avec toute sa famille passer l'été dans sa maison ; ils s'établiront dans le premier étage, & ils feront ce qu'ils voudront pour leur ménage. Mme. de Germosan a été malade pendant quelques semaines ; la bourse de précaution est épuisée, il est même à craindre que l'ar-

gent ne manque avant l'échéance de la rente; Laure redouble l'activité de son travail, trois mois se sont écoulés: Marville est à Berne pour des affaires, il travaille pour Mr. de Germosan; tout cela est détaillé dans plusieurs lettres trop longues pour être mises ici.



LETTRE LXXXVII.

Laure à Sophie.

CE n'est plus un problême, ma chère amie, il n'y a plus de doute; Mde. de Seme & Mr. de Marville s'aiment, j'ai pu en juger la veille de son départ pour Berne: ils passèrent tous les deux la soirée avec nous, il n'y eut point de dispute entr'eux, ils avoient l'air si bon, & il y eut une longue conversation

que l'on eut l'attention de ne point troubler; quand il fallut se séparer, cela alla fort bien avec mes parens & avec moi; lorsqu'il prit congé de Mde. de Seme, l'émotion & l'attendrissement furent visibles & ils paroissoient réciproques; nous ne fîmes pas semblant de nous en être apperçus: après le départ de Mr. de Marville, nous fîmes bien naturellement son éloge, nous parlâmes avec sincérité de ses qualités, de ses vertus,.... mais qu'est-ce que dit Jeanne à mes parens, avec tant d'émotion & de vivacité; il est arrivé quelque chose,..... je ne résiste pas à ma curiosité & je vais.....

Jeanne a vu Mde. Durtan avec un médecin & un chirurgien, dans un carosse qui alloit extrêmement vîte; notre inquiétude a été extrême, nous avons envoyé Jeanne chez Mde. Durtan,... elle est revenue; elle nous a dit avec effroi que Mr. de St. Ange avoit été

assassiné, je ne vous exprimerai pas ce que nous avons éprouvé; ma mère est presque tombée évanouïe, & il a fallu aller à son secours, cependant nous n'avons pas voulu croire cette affreuse nouvelle, mais bientôt la ville en a été remplie; c'est une bataille au pistolet avec Mrs. * * * : mon père a fait demander la voiture des Clissi, on n'a pu la promettre que pour le soir, parce qu'elle étoit sortie; il a été impossible d'en trouver une autre, pendant ce tems-là les bruits & les détails ont toujours été plus affreux; mon père n'est parti que fort tard, & j'attends son retour dans une vraie angoisse; on fait cent histoires, & on ne dit pas positivement le danger où est Mr. de St. Ange.... Mde. de Seme est venue, je suis tombée dans ses bras : elle a eu pitié de moi, nous sommes passées dans mon cabinet, & je n'ai pu retenir mes larmes; j'ai déploré le malheur af-

freux qui nous perſécute, il eſt à ſon comble ; que les hommes ſont cruels & méchans ! ils ne peuvent vivre en paix & ſans ſe faire une guerre barbare. ....

Mon père ne revient point, je ne puis vous exprimer l'anxiété & le tourment de mon ame ... Mde. de Seme eſt encore ici, elle eſt auprès de ma mère; je les ai quittées un inſtant pour reprendre la lettre que j'avois commencée ce matin..... qu'eſt-ce que c'eſt que ce malheur affreux ! comment eſt-il arrivé ? je ne puis le comprendre : Mrs.*** n'ont aucune relation avec Mr. de St. Ange, ce ſont des chaſſeurs, des hommes violens & libertins, qui ne vivent point dans le monde,.... oh, ma chère amie ! ma vie eſt trop cruelle, je ne puis trouver la paix nulle part, & j'éprouve que les malheurs, que l'infortune, que la pauvreté ne font que donner plus de force à la ſenſi-

bilité ; je m'accoutumois si bien à cette douce habitude de vivre avec des personnes que l'on aime, de jouir de toutes les marques de leurs sentimens, & ceux de Mr. de St. Ange portoient le caractère de la sincérité & de la constance ; il me sembloit que toujours nous aurions pu vivre comme nous vivions, il faut qu'un malheur cruel vienne troubler notre sort : oh ma chère amie ! votre ame seule peut comprendre ce que souffre la mienne ; vous compatissez à mon tourment, ... mais quelle peut être la cause de cet assassinat, de cette bataille ; .... il est vrai que ceux qui en sont accusés sont des hommes méchans, qui déjà plusieurs fois ont exercé des violences ; mais qu'avoient-ils à faire avec Mr. de St. Ange ? mon père saura tout, il aura tout vu, il aura pu satisfaire son impatience ; il reviendra bien tard je ne sais dans combien d'heures ; il

faut attendre, il faut dévorer ſon inquiétude : oh ma chère amie ! ayez pitié de moi ; j'entends le bruit d'une voiture.....

Je n'ai pu continuer ma lettre hier au ſoir, mon père avoit vu Mr. de St. Ange ; mais il ne nous a pas parlé avec franchiſe, il n'a pas voulu nous effrayer ; la manière dont il nous a aſſuré que les bleſſures n'étoient pas mortelles, que la vie de Mr. de St. Ange n'étoit pas en danger, nous a laiſſé les plus vives inquiétudes : Mr. de St. Ange étoit tranquille, mon père n'eſt entré dans aucun détail, il étoit agité, il ſoupiroit, il avoit l'air tourmenté, il ne répondoit point à nos queſtions ; enfin nous n'avons rien ſu, & le tourment eſt à ſon comble, ... il n'eſt pas encore jour, & j'entends mon père qui ſe lève, c'eſt ſans doute pour y aller ; je vais l'attendre à ſon paſſage, je le conjurerai de me dire ce qu'il ſait,.....

mon père a été fâché de me voir; il m'a embrassée avec tendresse; il m'a répété que la vie de Mr. de St. Ange n'étoit point en danger, les chirurgiens l'ont dit positivement : il retourne auprès de lui, il y restera tout le jour, il a promis de nous envoyer un exprès avec des nouvelles précises, il n'a rien voulu me dire de plus, mais mon père m'a paru dans un état extraordinaire d'affliction, d'agitation, de chagrin; j'ai eu de la peine à le laisser aller, & mon cœur a été déchiré en le voyant partir : est-ce que nous serions la cause de cet accident horrible? il me semble que cela est absolument impossible; je ne fermerai ma lettre qu'après avoir reçu les nouvelles que mon père nous a promises.

Ma chère amie, je transcris ici les deux billets que nous avons reçus.

Ma chère fille, l'état de Mr. de

St. Ange est aussi bon qu'il peut être dans sa situation ; il ne souffre pas toujours, il a fort peu de fièvre ; il est très-sûr que les blessures sont sans aucun danger pour la vie, le chirurgien m'en a assuré positivement ; ce soir on lèvera l'appareil & on sera encore mieux instruit : je ne quitte pas Mr. de St. Ange, & je ne retournerai auprès de vous qu'après que l'appareil aura été levé, je prie ma femme de ne pas trop s'affliger & ma fille d'être tranquille.

Mademoiselle, j'apprends par Henri que Mr. de Germosan envoye un exprès chez lui, j'employe la main & la force qui me restent pour le charger de quelques mots que je puis écrire, j'espère qu'ils vous rassureront entièrement sur ce qui est arrivé, votre cœur compatissant aura souffert de mes maux ; c'est votre cœur qui peut me les faire oublier, n'aurois-je pas été heureux de mourir ?

dites le moi, mademoiselle, je vous en conjure; c'est vous seule qui disposez de ma vie, veuillez y penser.

On raconte fort différemment l'assassinat de Mr. de St. Ange, les uns disent que c'est une affaire de chasse, d'autres prétendent qu'il s'agit d'une lettre que Mr. de St. Ange a vue entre les mains de Mr. Durtan, & dont il a voulu avoir raison.

Il est très-tard, mon père ne revient point; la nuit est fort obscure, il doit revenir à pied: ma chère amie, on ne meurt pas d'inquiétude.

Enfin il est revenu, mon père! mon excellent père! avec quelle tendresse je l'ai serré dans mes bras! on est tout-à-fait rassuré sur l'état de Mr. de St. Ange; il n'y a point de danger, les blessures vont aussi bien qu'elles peuvent aller; il est à peu près certain qu'il ne sera pas estropié: cependant les blessures sont affreuses, il doit souffrir cruellement, & il a pu écrire!

Ce que nous avions appris de ce qui est répandu dans le public a forcé mon père de nous dire l'hiſtoire vraie de cet accident ; c'eſt une lettre écrite contre lui, contre mon père, pour empêcher qu'il n'obtienne l'emploi dont je vous ai parlé. Mr. de St. Ange a eu cette lettre ; il a obligé celui qui l'avoit écrite à la déſavouer, & à mettre ſon déſaveu au bas, il s'en eſt ſuivi un aſſaſſinat pour r'avoir cette lettre & ce déſaveu ; je n'ai pas la force de vous faire ce ſoir un plus long détail ; je ſuccombe d'angoiſſe & de fatigue. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LXXXVIII.

St. Ange à Marville.

MON cher ami, tu ne reconnoîtras peut-être pas mon écriture, parce que j'écris de la main gauche ; c'eſt

un effort que je veux faire, quoiqu'il me faffe fouffrir : quand je ne pourrai pas continuer, je remettrai la plume à Henri, je lui dicterai, il écrira comme il pourra, j'ai tout le jour pour faire ma lettre ; elle fera longue, j'écrirai à plufieurs reprifes ; depuis que l'on a mis un certain appareil à mon bras, & que j'ai trouvé une bonne attitude, je fouffre beaucoup moins ; mais je fens de la fatigue & il faut que je me repofe..... je fuis affez bien dans ce moment, je crois que je pourrai écrire affez longtems, ce ne feroit rien, s'il ne falloit pas écrire de la main gauche.... Depuis que je fuis revenu de Paris, je n'ai ceffé de faire des perquifitions fur cette lettre dont avoit parlé Mme. Dubour, & qu'elle avoit entendu lire à N****; je voulois abfolument en découvrir l'auteur; je le foupçonnois bien à-peu-près ; il y a une certaine famille qui eft fâchée d'être éloignée

de la bonne compagnie, qui est jaloufe de tout ce qui s'y fait, qui la critique, qui la tourne en ridicule, & qui ne manque aucune occafion de médire & de calomnier ceux qui ont quelqu'avantage fur eux ; ils voudroient tout avilir, tout abaiffer, ils haïffent la nobleffe : tu connois furement ceux dont je veux parler : ce font deux frères & un coufin que nous voyons à la campagne, & quelquefois dans notre grand cercle ; ils ne voyent que mauvaife compagnie en femmes. J'ai écrit à N***, pour avoir des renfeignemens fur cette lettre, on n'a pas pu m'en donner encore de bien pofitifs, mais nos foupçons fe font confirmés, & j'avois quelqu'efpérance d'avoir la lettre en original. Tu fais que lorfque tu es parti pour Berne, il y avoit de très grandes raifons de croire que Mr. de Germofan obtiendroit la charge de Lt. Bl. ; toutes les préfomptions

étoient en sa faveur; c'est ainsi que nous en parlions dans la famille, & nous ne doutions pas que ton travail & tes soins n'assuraffent le succès de nos vœux.... C'est Henri qui va écrire.... je souffre un peu..... deux jours après ton départ, mon beau-frère, qui a l'espoir d'être Conseiller, s'il est servi par les amis de Mr. de Germosan, & dont l'emploi le met en rélation d'amitié & de confiance avec Mr. le Baillif, vint chez moi, il avoit l'air très-agité, très-occupé; il me dit qu'il venoit de chez Mr. le Baillif, qui lui avoit montré une lettre qui venoit d'ici, & qu'on lui avoit envoyée de Berne; cette lettre, dont la signature étoit enlevée, disoit que Mr. de Germosan n'avoit pas payé toutes ses dettes, qu'il étoit resté insolvable, qu'il s'étoit retiré dans une maison du fauxbourg, où il recevoit des avanturiers & des femmes de Paris; Mr. le Baillif

avoit bien voulu confier cette lettre à Mr. Durtan, & avoit exigé que l'on fit des atteſtations qui prouvaſſent le contraire des faits qui y étoient allégués, afin qu'ils ne fuſſent pas un obſtacle pour obtenir l'emploi pour Mr. de Germoſan : je reconnus parfaitement l'écriture ; elle eſt d'un de ces Meſſieurs dont je viens de te parler, & préciſément de celui qui a échoué contre toi, pour la charge que tu occupes ; je priai mon beau-frère de me confier cette lettre, je lui en fis prendre une copie, & je lui demandai d'en aller conférer avec Mr. de Cliſſi, qui ne manqueroit pas de faire faire l'atteſtation que demandoit Mr. le Baillif : je n'ai qu'un cheval, qui dans ce moment étoit à la charrue, je l'envoyai chercher, je ne pus l'avoir, je fus obligé de renvoyer au lendemain pour aller chez ces Meſſieurs en queſtion, éclaircir & rectifier cette méchanceté ; je partis

donc hier, de très-grand matin, pour aller les chercher à la ville, ils n'y étoient pas, ils étoient tous trois à une eſpece de maiſon de chaſſe, qu'ils ont au pied de la montagne; j'y allai directement, je n'y trouvai que celui dont je croyois avoir reconnu l'écriture, les deux autres étoient à la chaſſe: il me reçut avec beaucoup de civilité; au bout d'un moment, je lui parlai de Mr. de Germoſan, je lui dis que tout le monde ſouhaitoit qu'il eut l'emploi de Lt. Bl., & qu'il y avoit toutes les apparences qu'il l'obtiendroit; il convint de tout avec moi, il avoit l'air d'avoir le même intérêt; cependant, lui dis-je, il y a des gens aſſez méchans pour calomnier cette famille reſpectable, & voilà une lettre, continuai-je en la tirant de ma poche, qui a été écrite d'Y***. à Berne, elle a été renvoyée à Mr. le Baillif; ne trouvez-vous pas, lui dis-je, après la lui

avoir lue, que ce font des calomnies atroces & puniffables; il balbutia, oh ! je fuis sûr, repris-je avec une vive affurance, que vous en convenez, vous êtes un honnête homme, & alors vous ne refuferez pas d'écrire au pied de cette lettre, que vous n'avez aucune raifon de croire ce qui y eft contenu, que méme vous fayez que ce font des menfonges; il tint des difcours vagues, il voulut plaifanter, je le regardai de fort près, je lui dis, il faut que vous le faffiez, ou que nous fachions dans l'inftant celui de nous deux qui arrachera la vie à l'autre; voilà votre épée fur cette chaife, & en même tems je me reculai en mettant la main fur la mienne; il commença des proteftations d'innocence, il dit que certainement Mr. de Germofan étoit un honnête homme; alors je laiffai mon épée, je repris mon fouet, & je lui dis que j'allois lui en donner cent

coups, s'il n'écrivoit tout de suite ce que j'allois lui dicter; il prit une plume & il écrivit tout ce qu'il falloit pour certifier que le contenu de la lettre étoit une insigne calomnie. Je lui dis, vous êtes heureux que je ne veuille pas punir autrement votre infamie atroce; il y a une lettre à N***t, si je puis l'avoir en ma possession, il faudra bien aussi que l'indigne calomniateur qui l'a écrite en fasse une réparation authentique; je sortis, je remontai à cheval, & j'allois chez mon beau-frère lui porter la lettre qu'il m'avoit confiée: j'étois à peine sorti d'un bois de sapin assez épais qui est sur la route, & qu'il faut traverser, que j'entendis le bruit de quelques chevaux, qui venoient au grand galop; je me retournai, & je vis les trois Messieurs qui me suivoient; lorsqu'ils furent à ma portée, ils me crièrent d'arrêter, & en me disant des injures, ils

vinrent ſur moi, ils m'entourèrent, & ils me dirent de leur rendre le papier que j'avois ; j'eus le tems de m'écarter du chemin, de deſcendre de cheval, & de m'appuyer contre un arbre en mettant l'épée à la main ; je leur dis qu'il leur ſeroit fort aiſé d'avoir ce qu'ils me demandoient, qu'ils n'avoient qu'à m'aſſaſſiner ; ils m'attaquèrent avec leurs chevaux, & me bleſſèrent ſur la tête, je les repouſſai avec mon épée ; un des deux frères, dans ſa fureur, prend un piſtolet, le coup partit, & me fracaſſa l'épaule & le bras de deux bales, je tombai, ils ſe jetèrent ſur moi pour me fouiller, & prendre le papier qu'ils avoient envie d'avoir ; heureuſement, je l'avois mis dans une poche qui eſt dans la doublure de mon frac, ils ne purent le trouver, ils le cherchoient encore, lorſque le haſard & le bruit amenèrent des payſans & une voiture qui paſſoient dans ce moment.

effraia les aſſaſſins qui s'enfuirent, on vint à mon ſecours, on me mit dans la voiture, & je demandai à être conduit ici plutôt qu'à la ville; j'ai eu des chirurgiens, des médecins; j'ai été très-bien traité; ma ſœur eſt auprès de moi, il eſt venu beaucoup de monde; depuis quelques heures je ſuis aſſez tranquille; il y a des momens où je ſouffre beaucoup : on ne ſait point encore ſi je ſerai eſtropié, les chirurgiens croyent que les muſcles ne ſont point bleſſés, & s'il n'y a que les os de briſés, je ſerai beaucoup plus vîte guéri : ce qui me conſole infiniment, c'eſt que le papier a été ſauvé; je le joins ici, il eſt un peu enſanglanté, parce que j'ai voulu l'avoir tout de ſuite; je préfére de te l'envoyer directement, afin que tu puiſſes en faire uſage ſans perdre de tems; la calomnie a un effet ſi prompt, que l'on ne ſauroit l'arrêter trop-tôt : mon beau-frère s'eſt

chargé d'arranger la juſtification de Mr. de Germoſan avec Mr. le Baillif. On dit que les aſſaſſins ſe ſont évadés ; il y aura des procédures ; on a reçu ma dépoſition fort en gros, pendant que l'on me panſoit ; on doit en entendre encore une : ſans-doute que ces Meſſieurs ne comptoient pas ſur ma réſiſtance, ils vouloient m'ôter le papier en employant la force : on a voulu m'empêcher de t'écrire, j'ai voulu être ſeul avec Henri, tu verras que je n'ai fait que de dicter, je ſerai plus tranquille après t'avoir informé, & ſurtout après avoir envoyé ce papier ; c'eſt une nouvelle occaſion pour toi de travailler pour Mr. de Germoſan ; redouble tes efforts pour réuſſir, je n'ai point eu encore de leurs nouvelles.... mais préciſément j'entends la voix de Mr. de Germoſan, je veux le recevoir : ſois tranquille ſur moi : les bleſſures ſe guériſſent toujours.

Adieu ; ces taches que tu vois ſur le papier, ce ſont les larmes de Henri,

j'écris ceci de la main gauche, je crois que je pourrai fort bien m'y accoutumer.

Les lettres qui ſuivent n'apprendroient rien au lecteur, il connoît les cœurs, & les caractères; il peut parfaitement juger de ce qui ſe paſſe juſqu'au rétabliſſement de Mr. de St. Ange: pendant ſa convaleſcence il écrit pluſieurs lettres à Mr. de Marville; elles portent le caractère de la triſteſſe & de la mélancolie, il ne voit dans la vie que miſère & infirmité, il eſt pauvre languiſſant, triſte, miſérable; il n'eſt plus digne de Mlle. de Germoſan: Mr. de Marville répond ſuivant ſa conſtante amitié pour Mr. de St. Ange: il eſt revenu & retourné à Berne, cette fois uniquement pour ſolliciter pour Mr. de Germoſan, il eſt à peu près ſûr qu'il obtiendra l'emploi: Il eſt très-tendrement attaché à Mde. de Seme; mais avec des amis malheureux, il ne peut pas penſer à ſon

bonheur. Il y a aussi deux billets de Mlle de Germosan ; elle exhorte Mr. de St. Ange à vivre, elle l'exhorte à avoir la force de résister à tous les maux de la vie & aux revers de la fortune ; elle croit qu'il est encore quelque consolation, quand on peut partager les malheurs des autres, & leur aider à les supporter.

LETTRE LXXXIX.

St. Ange à Marville.

JE la sens plus que jamais, mon cher ami, ta tendre & constante amitié : ton cœur ne se lasse point d'être généreux ; ta sensibilité sur le sort & le bonheur de tes amis ne se repose jamais : jouis de tes vertus, tu les consoles, tu les soutiens, tu adoucis leurs maux, & personne ne le sent aussi bien que moi : oui, mon cher Marville, ton amitié est la seule douceur qu'il res-

te à ma vie ; tous les jours elle devient plus triste & plus malheureuse ; il n'y a plus pour moi que des maux & de la misère, & il me semble que tout ce qui m'environne, demande la fin de mon existence ; j'ai la lâcheté de la souhaiter, dans le tourment de mes désirs impuissans ; j'ai vu la possibilité du bonheur, & mon sort n'en est devenu que plus cruel : une fois je disois, je serois le plus heureux des mortels si j'étois aimé ; aujourd'hui on m'aime, & je suis le plus malheureux des hommes. Je ne vois autour de moi que des obstacles ; je ne puis qu'aggraver la malheureuse situation de ceux que j'aime ; je trouble ta vie, je ne t'offre plus qu'un objet de pitié ; au lieu de jouir de nos relations, il faut déplorer ma misère, il faut fuir ceux avec lesquels je pourrois être heureux. Je suis à peu près guéri de mes blessures, & tu vois que je commence assez bien à faire usage de mon bras ;

mais

mais je ne guéris point de mon désespoir, d'être depuis 3 mois séparé de Mlle. de Germosan, & d'être au bout de ce tems là plus éloigné d'elle que jamais : comprends-tu, mon cher ami ? 3 mois sans l'avoir vue, sans avoir joui un seul instant de ses regards bienfaisans ; ils m'aidoient à soutenir mon infortune & cependant je crains de la revoir ; je ne serai pour elle qu'un objet de pitié, & dans son travail pour rendre la vie de ses parens heureuse, elle doit fuir, haïr même, un être qui ne peut qu'ajouter à ses peines : elle est heureuse, elle remplit une vocation qui satisfait son cœur, & rien ne peut satisfaire le mien ; je ne puis plus faire que du mal, je ne puis que la distraire du bien qu'elle fait. Je ne saurois t'exprimer, mon cher ami, combien toutes ces idées augmentent mes maux ; elles altèrent visiblement ma

ſanté, & je ne m'en plains pas, la fin des maux eſt toujours une conſolation & je ne vois que la mort pour cela ; un ſentiment rongeur me dévore & me détruit ; les principes de ma vie ; s'affoibliſſent ſenſiblement je n'ai plus de ſommeil ſans ſecours, & tous les jours je ſuis obligé de les augmenter ; oui, mon ami, le ſommeil, cette ſuſpenſion de toutes les facultés, cette abſence de toute idée, de tout ſentiment, eſt une vraie douceur pour moi, c'eſt un ſoulagement que je regrette toujours : au réveil, je bénis la nature d'avoir fourni cette reſſource à l'humanité ; pendant cette heureuſe inſenſibilité, le tems s'écoule, la vie avance, le tems détruit enfin les maux, & la mort vient terminer toutes les ſouffrances que le ſommeil a ſuſpendues ; c'eſt là l'eſpérance qui me reſte, & je les confie à l'amitié : tu ne viendras pas par une

charité mal-entendue les troubler, les contrarier, tu augmenterois mes maux sans avoir la moindre ressource pour les soulager : Mlle. de Germosan est heureuse, sa vie est arrangée, celle de ses parens est tranquille, ce seroit un crime d'y toucher sans être sûr de la rendre meilleure, & tu vois combien j'en suis éloigné; laisse donc ton ami assoupir ses maux, & éteindre son existence: toi, mon ami, sois heureux, tu le mérites si bien ! & voilà une femme qui est digne de toi; je les ai vus, les progrès de votre estime réciproque; vous vous convenez par la ressemblance de vos vertus; c'est là la vraie sympathie qui mène au bonheur, vous aurez toujours des raisons de vous estimer, & comment ne vous aimeriez-vous pas! comment ne seriez-vous pas heureux! tous mes vœux après cela se bornent à rendre mon dernier soupir dans tes bras, en apprenant que le père de

Laure a obtenu ce qu'il défire : je le vois affez fouvent, Mr. de Germofan ; il vient fréquemment auprès de moi, il me témoigne l'amitié d'un père ; & je ne fais fi j'ai affez expié les intentions que j'avois une fois fur fa fille. Qu'eft-ce que c'eft que nos cœurs ! qu'eft-ce que c'eft que notre vie ! & l'homme croit pouvoir difpofer de quelque chofe ; la nature & la vertu tracent des routes, les vices de l'humanité les empoifonnent, & la vie devient un tiffu de fouffrances ; les miennes font cruelles dans ce moment ; laiffe-moi amortir ma fenfibilité & appefantir le phyfique de mes fens, ... ils font trop fouffrir mon ame ; ... les avant-coureurs du fommeil font fi doux, ... avec eux les maux diminuent & s'éteignent : ...., pourquoi laiffent-ils la crainte du réveil ? une fois il n'y en aura point. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XC.

Laure à Mde. Dubour.

MA chère amie, je crains aujourd'hui de vous écrire, vous ne croirez pas ce que j'ai à vous dire, vous crierez au roman, à la cataſtrophe, vous direz c'eſt un événement deſcendu du ciel; mais pourquoi le ciel ne viendroit-il pas à notre ſecours? pourquoi les circonſtances, les changemens qui arrivent néceſſairement dans le monde, ne feroient-ils pas arrangés pour le ſoulagement des malheureux? pourquoi le ſort, qui ſe joue ſi ſouvent de nos déſirs, ne ſe rendroit-il pas quelquefois à nos vœux? hélas! ma chère amie, je n'ai pas murmuré de ce qui nous eſt arrivé de funeſte, & je ſuis encore à genoux, parce que je viens de témoi-

gner ma reconnoiſſance à l'Etre ſuprême qui nous rend heureux. Oui, ma chère amie, nous ne ſommes plus malheureux, mais que dis-je? plus malheureux! notre bonheur eſt extrême; préparez votre ame à le ſentir, à le partager, écoutez donc ce que j'ai à vous dire : nous ſommes heureux, ſentez-vous tout ce qu'emporte cette expreſſion, & déjà ne comptez-vous pas toutes les perſonnes qu'elle regarde; je ne ſais ſi j'aurai aſſez de tranquillité pour raconter cette hiſtoire d'une manière ſuivie. Avant que de la commencer, il faut que j'aille embraſſer mon père; le meilleur, le plus tendre des pères : il mérite votre vénération, & quand vous le verrez vous la lui témoignerez....

Je viens de les voir; mes parens, quelle douceur inexprimable! de voir le contentement, la joie, la ſérénité ſur leurs phyſionomies : mon Dieu! ma chère amie, que nous ſommes heureux;

je crains que l'ivresse ne nous empêche de jouir de notre bonheur, ... jamais je ne pourrai vous faire tout ce détail, ne vous y attendez pas ; je vais cependant faire mes efforts.....

Depuis quelque tems mon père nous rapportoit d'assez bonnes nouvelles de l'état de Mr. de St. Ange ; il étoit tranquille, il avoit de fort bons sommeils, il ne reprenoit pas beaucoup de force & d'appétit, mais le tems a été si froid & si contraire à la santé jusqu'à présent, que l'on attendoit son entière convalescence du retour de la chaleur & de la belle saison : avant-hier mon père se disposoit à aller auprès de lui, il alloit sortir, lorsque Jeanne vient nous dire que le porteur des lettres veut nous remettre en main propre un très-gros paquet, une grosse lettre ; on le fait entrer, on examine le paquet; il coutoit 11 liv. 10 s. de port : hélas! nous n'avions pas dans la maison de quoi

payer cette somme ; le porteur, qui vit notre embarras, reprit le paquet fort brusquement ; il s'en va, en disant que nous l'aurions lorsque nous donnerions de l'argent ; nous le laissons aller sans rien dire ; mais notre curiosité, notre étonnement ne nous laissèrent pas tranquilles ; je pensai à toutes les ressources que nous pouvions avoir pour trouver la somme qu'il nous falloit ; j'envoyai chez la lingère qui me fournit de l'ouvrage, je lui fis demander si elle n'en avoit pas à me donner & si elle pourroit m'avancer 12 liv. ; elle n'avoit ni l'un l'autre & cependant nous avions demandé bien souvent, qu'est-ce que c'est que ce paquet ? Mon père l'avoit examiné, le cachet nous étoit inconnu, l'adresse portoit le timbre d'Angleterre, nous crûmes que c'étoit quelqu'envoi de Mr. Allwel ; il avoit parlé avec mon père de jardins Anglois, il avoit dit qu'il lui en enverroit des

plans, c'étoit peut-être cela, & alors nous n'avions plus de curiosité. Nous nous applaudissions de n'avoir pas fait une fausse dépense, & il étoit décidé que le paquet resteroit à la poste. Je ne pus captiver aussi bien mon impatience & ma curiosité & pendant que mon père & ma mère exerçoient leur pénétration sur l'envoi de Mr. Allwel, je fus chez notre boulanger qui demeure fort près de nous, je lui dis que nous avions besoin de 3 gros écus pour un moment & que je le priois de me les prêter; il me les remit fort honnêtement & avec bonté. Jeanne courut après le porteur, elle eut beaucoup de peine à le trouver; mais enfin elle revint avec le paquet, je l'attendois sur la porte, je le portai avec empressement à mes parens. On me gronde de ce que je n'ai pas su résister à ma curiosité, on m'accuse de précipitation; cepen-

dant ma mère rompt le cachet & il ſort une quantité de grands papiers, les uns ſont en anglois & portent des timbres & des ſceaux, les autres ſont à moitié imprimés & portent des ſignatures de notaires, il y a une lettre, mais tout eſt en anglois : mon père ne ſait point aſſez bien cette langue, pour lire couramment; d'ailleurs il a lui-même de l'émotion, il lui faut ſon dictionnaire, il relit pluſieurs fois, ma mère le preſſe de lui dire de quoi il s'agit : mon père lui impoſé ſilence & lui reproche qu'elle trouble ſon attention, tout ce qu'il peut dire c'eſt qu'il s'agit de Mr. Oldcomb... Bon, s'écrie ma mère, ce fou veut il encore nos portraits ?..... non, répond mon père, il s'agit de mariage....... eh bien! reprit ma mère, il nous communique le ſien, qu'eſt-ce que cela nous fait,..... non, au contraire, continue mon père, en s'efforçant de lire, il eſt mort; & il inſtitue

Laur Laur a Dejermathan pour ſon héritière, à condition ... je ne comprends pas bien, continue-t-il en s'interrompant il faut que je reliſe, ... J'étois là debout à dévorer des yeux les papiers ..... mon père ; à condition ! quelle condition ? répètai-je, fort vivement, oh ! qu'il ne vienne pas avec des conditions : s'il eſt mort, qu'eſt-ce que lui font les conditions ? mon père gronde de ce qu'on l'interrompt, il lit avec plus d'application, & ma mère & moi nous reſtons en ſilence .... mais, dis-je au bout d'un moment, Mr. de Cliſſi fait parfaitement l'anglois, je vais l'envoyer chercher & je dépêchai Jeanne ; mon père me reproche mon impatience, il dit qu'avec un peu de tems il comprendra tout fort bien, & il a déjà vu que le grand papier avec les ſceaux, c'eſt le teſtament de Mr. Oldcomb, que l'autre papier eſt un extrait mortuaire, & le troiſième, un inventaire des biens avec un extrait

du régiſtre de la banque... Mais les conditions, lui dis-je, mon père, je vous prie! c'eſt ce que je lis, mon enfant, reprit-il fort tranquillement; il faut que je recommence; heureuſement Mr. de Cliſſi arrive, nous lui parlons tous trois à la fois, nous lui expliquons, nous lui montrons les papiers, nous lui demandons de les lire, & tout cela avec une volubilité qui l'étourdit: mon père revenoit toujours à dire qu'il avoit très-bien compris, qu'il s'agiſſoit d'un héritage; enfin, Mr. de Cliſſi prend les papiers, il s'aſſied; nos yeux, nos oreilles ſont tendus ſur ce qu'il va dire, & il lit tout de ſuite en françois: Teſtament de George Harri Stephan Oldcomb.

Je donne & légue ma campagne, telle qu'elle eſt, aux bêtes, & aux animaux domeſtiques qui l'habitent, c'eſt-à-dire, je veux que le produit de laditte campagne ſoit employé à l'en-

tretien des bêtes qui y sont actuellement, sans qu'elles puissent être inquiétées, chassées, tuées ou tourmentées de quelque manière que ce soit; il sera pris sur mon bien de quoi payer les gages des domestiques qui en ont soin, & ils habiteront ma maison; tous vivront en paix & en liberté, sans qu'elle puisse être altérée en aucune manière.

Je veux être enterré dans ma ditte campagne sans cérémonie, & dans le petit bosquet qui est au levant; on abattra les arbres de manière que les premiers rayons du soleil tombent sur l'endroit où l'on aura déposé mon corps.

J'institue pour mon héritière Laure de Germosan ma parente, à condition qu'elle soit mariée avant l'âge de vingt deux ans, n'ayant pas bonne opinion d'une fille qui est aussi jolie que son portrait, & qui n'est pas mariée à vingt-deux ans: si cette condi-

tion n'eft pas remplie, je donne mon bien à l'hôpital de la ville de York, & j'en donne la jouïffance, des rentes feulement, à Mr. & à Mme. de Germofan mes parens, que j'eftime infiniment, parce que je n'ai pas entendu parler d'eux depuis très-longtems.

Le fecond papier eft un extrait mortuaire, qui attefte que George Harri Stephan Oldcomb, a été enterré comme il l'a exigé dans fon teftament.

Le troifième papier eft un inventaire, qui prouve que la rente des biens qui font légués, fe monte à 1350 livres fterling, à-peu-près 20 mille francs de rente.

Nous faifons relire Mr. de Cliffr, nous lui demandons mille fois s'il ne fe trompe pas; il reprend les papiers, il répéte ce qu'il vient de traduire: dans notre activité, nous avions oublié de lire le quatrième papier, qui étoit une lettre des négocians de Londres qui ont fait l'envoi, & qui l'ex-

pliquent; ils demandent des extraits batistaires, des procurations: plus on examine, plus on lit, plus il paroit très-sur que nous sommes les héritiers de notre parent Oldcomb, & que les 20 mille francs de rente peuvent nous appartenir: insensiblement notre émotion devient plus vive, la joie de Mr. de Cliffi éclate, il embrasse ma mère, qui repand quelques larmes; mon père cherche encore à s'assurer s'il n'y a point d'erreur, il a encore des doutes, il ne peut croire un événement aussi extraordinaire: Mr. de Cliffi ne répond que par des transports de joie, il est parfaitement convaincu de notre bonheur, tout est suivant les formalités angloises, qu'il connoit; il répéte avec l'accent du contentement & du plaisir: oui mes amis, 20 mille francs de rente, nous allons être tous heureux; cependant je fais quelques réflexions; suivant la bizarrerie connue de notre parent Oldcomb, il est

poſſible qu'il nous ait choiſi pour ſes héritiers, mais la condition ?... elle n'eſt pas expliquée, j'aurois voulu qu'on en parlât, & on n'en diſoit rien... Mr. de Cliſſi me reproche que je n'ai pas l'air aſſez gai, aſſez content; je ne ſavois que répondre. Ma mére ſe rappelle auſſi de la condition, elle prie Mr. de Cliſſi de relire l'article qui nomme les héritiers, on écoute avec plus d'attention, on ſe regarde un moment en ſilence, mon père dit : ce n'eſt que dans quatre mois qu'elle aura vingt-deux ans : ma mère s'écrie ; oh bien ! nous avons tout le tems ; mon père & Mr. de Cliſſi ſe prennent à part, & parlent enſemble : dans ce moment on apporte une lettre qui vient de Lauſanne, elle eſt de Mr. Allvell, il dit à mon père qu'il a vu dans un papier anglois qu'il reçoit, le london chroniel, le teſtament de Mr. Oldcomb, & outre cela, on lui écrit de

Londres que nous sommes ses héritiers; il nous félicite, il nous offre ses services, & il donne des directions; enfin c'est une confirmation de tout ce que nous savons : mon père & Mr. de Cliffi parlent encore ensemble, celui-ci sort sans rien dire, mon père nous dit qu'il va consulter Mr. *** qui a été longtems en Angleterre, de-là il ira chez un notaire pour faire faire les actes; il ajoute, que je dois m'habiller, parce que peut-être je serai obligée de voir quelques personnes, il dit un mot à l'oreille de ma mère, & il sort : ma mère a l'air pensif & réfléchi, elle ne dit rien; moi, j'ai de l'inquiétude, je me promène dans la chambre, je dis quelques mots auxquels on ne répond pas, on me dit seulement; ma fille, va donc t'habiller. Je veux m'informer, je fais des questions, on me dit toujours, va t'habiller; je ne sais quelle toilette faire, cependant j'en

fais une, je ne comprends rien à ce silence, à ce secret que l'on paroit garder; ma mère vient m'aider à m'habiller, & nous ne disons que des choses qui ont l'air de la folie, des exclamations de joie, des phrases entrecoupées sur l'avenir, des réflexions commencées. On avoit défendu à Henriette d'entrer pendant qu'on lisoit, mais elle vient dans mon cabinet, pendant que je m'habille; j'eus un mouvement de tendresse pour elle, je la serrai dans mes bras, je lui fis mille caresses, je lui fis des promesses auxquelles elle ne comprenoit rien, elle y répondoit avec une naïveté touchante; la pauvre Jeanne, je l'embrassai aussi, & dans ce moment ma mère & moi nous versâmes des larmes: Jeanne & Henriette ne concevoient rien à ce qui se passoit, nous dîmes vaguement qu'il nous étoit arrivé un bonheur, & que nous le partagerions avec elles; jamais je n'eus

autant de peine à m'habiller ; je criai bien souvent Sophie, Sophie, quand tu sauras .... j'aurois voulu aussi me jeter dans vos bras ; avec vous, mon cœur se seroit bien mieux soulagé, vous, ma tendre amie, qui en demeurant avec nous, nous avez fait croire que nous étions si riches.... Je regardai à peine si j'étois bien ou mal habillée, j'étois dans une émotion inexprimable, & nous étions dans un trouble qui tenoit de l'yvresse ; mon père resta longtems absent, nous reprîmes un peu de tranquillité. J'espèrois que ma mère diroit quelque chose de la condition, qu'elle feroit quelques réflexions, je la regardois ; enfin, je voulus en dire quelques mots, elle ne me répondit point, elle me fit remarquer qu'il manquoit quelque chose à ma coëffure, & elle m'exhorta à aller le rajuster ; ensuite, j'avois oublié des gands, un évantail ; j'eus beaucoup de

peine à trouver tout cela, il y avoit si longtems que je n'en avois fait usage; enfin mon père arrive, il a l'air extrêmement occupé; les actes qui sont nécessaires exigent plusieurs formalités, qui lui donnent de l'inquiétude : nous voulons diner, mais nous ne pouvons parvenir à mettre un peu d'ordre dans ce que nous faisons, nous avons faim, & nous ne pouvons manger, le trouble est dans la maison : nous entendons une voiture, Mr. de Cliffi paroît, il parle encore d'affaire avec mon père, à peine prennènt-ils garde à moi; cependant ils s'avancent vers la porte, & ils vont vers la voiture, je reste en arrière, mon père me dit, viens donc Laure; je veux savoir où l'on veut aller, alors ils se mettent à rire, ils se rappellent qu'ils ne m'ont rien dit encore, Mr. de Cliffi me prend par la main, il me dit; venez avec nous, ma chère cousine; mon père m'entraîne avec

lui, il me dit auſſi, viens avec nous, ma chère fille, je croyois que tu devinois mon cœur : on monte en voiture, on dit au cocher, chez Mr. de St. Ange, j'écoute, je regarde mon père & Mr. de Cliſſi, le cœur me bat avec violence, mon père me prend la main, il veut parler, il héſite. Mr. de Cliſſi l'interrompit; eh quoi, ma chère couſine, s'écrie-t-il, vous ne nous devinez pas? vous ne trouvez pas naturel que nous allions? .... Mon père interrompt à ſon tour : n'avez-vous donc pas, ma chère fille, fait attention à la clauſe du teſtament, avant 22 ans? & crois-tu que je puiſſe réſiſter au plaiſir de t'aider à ſuivre le penchant de ton cœur? crois-tu que je ne ſache pas à quel point tu aimes Mr. de St. Ange? ſi tu connois un peu mon ame, tu dois juger du bonheur que je dois goûter, en faiſant le vôtre à tous deux. Mr. de St. Ange m'a attaché à lui par ſes

vertus, il m'a lié à lui par tout ce qu'il a fait pour nous, il a expofé fa vie pour moi ; j'aurois été malheureux, fi je n'avois pas vu dans fes fentimens pour toi, dans ceux que tu as pour lui, un moyen de fatisfaire ma reconnoiffance : il y a fi longtems que je vois tout ce qui fe paffe dans ton ame, que j'avoue que je n'ai pas cru qu'il fut néceffaire de te confulter dans ce moment ; j'ai penfé qu'il étoit naturel, néceffaire même, d'aller à Mr. de St. Ange, de lui offrir notre fortune, de lui dire que tu l'aimes, & qu'il ne tiendra qu'à lui que nous foyons tous heureux ; ne fais plus de réflexions, ne laiffe élever dans ton efprit aucune difficulté, aucun fcrupule ; les raifonnemens aujourd'hui font inutiles, laiffe aller ton cœur, laiffe-nous te conduire : je t'avouerai que la dernière fois que j'ai été chez Mr. de St. Ange, fon état m'a extrèmement affligé ; il tombe dans un

dépériſſement & dans une foibleſſe allarmante ; on voit qu'il ſe laiſſe gagner par une mélancolie profonde, & je ne puis douter que ſa ſituation & la nôtre n'en ſoient la première cauſe, certainement ſa vie eſt en danger, & alors, ma chère fille, qu'avons-nous à faire ? qu'à ſuivre la diſpoſition du teſtament de Mr. Oldcomb : il eſt même important, qu'avec tous les actes que nous ſommes obligés de renvoyer, nous puiſſions y joindre le contract de ton mariage ; nous n'avons point de tems à perdre, le retard de quelques couriers pourroit nous jeter dans de grands embaras ; des longueurs, des difficultés, troubleroient la jouïſſance de notre bonheur, il pourroit en arriver des procès infinis ; j'attends donc de ta tendreſſe pour...., ici, il héſite, & je vis ſon air un peu ironique & méchant... & il continue, pour tes parens, que tu te rendras à ce qu'ils exigent de

toi : je veux même que sans examiner ta position vis-à-vis de Mr. de St. Ange, tu ne t'opposes pas à ce que je dirai pour toi ; eh bien oui, ma fille, c'est nous qui allons au-devant de lui, nous oublions les formalités ordinaires, & les usages que l'on exigeroit dans une situation différente ; aujourd'hui je ne vois que Mr. de St. Ange dont la vie a été en danger pour moi, qu'il faut arracher à la mort, & j'ai des raisons de croire que seule tu en as le pouvoir ; je n'ai donc pas hésité, ma chère enfant, à te faire faire la démarche que nous faisons dans ce moment; laisse-moi croire que ton cœur ne me dément pas : quels que soient tes sentimens, je te tiendrai compte du sacrifice, c'est toi qui m'acquitteras de tout ce que je dois à Mr. de St. Ange. Je ne puis vous dire, ma chère amie, tout ce qui se passoit dans mon ame, mon trouble étoit inexprimable ; cependant

nous

nous arrivons dans la cour de Mr. de St. Ange, Henri vient au-devant de nous avec un air triste & affligé, il avoit les larmes aux yeux, il nous dit que son maître est très-mal, qu'il dort depuis longtems, & que son sommeil a été très-agité toute la nuit; il s'est levé ce matin, & depuis lors il a toujours été dans un grand assoupissement, Mr. de Cliffi est déjà auprès de lui, mon père m'entraîne, ou me porte plutôt, nous arrivons jusqu'à la porte de la chambre; Mr. de Cliffi vient au-devant de nous, il nous dit que Mr. de St. Ange est très-foible, qu'il faut attendre qu'il ait repris un peu de force, & qu'il soit bien réveillé; je tombe sur une chaise qui étoit dans l'antichambre, on me fait boire de l'eau, on me fait respirer des eaux spiritueuses; j'entends une voix mourante qui dit comme avec effort, quoi! Mlle. de Germosan! — je retrouve mes forces, j'entre, je vais, ou

plutôt je cours jusqu'à une chaise longue, je prends une main que l'on me tend, & je tombe sans connoissance; lorsque je reviens à moi, Mr. de St. Ange appuyoit sa tête sur mes deux mains, qu'il serroit dans les siennes; mon père & Mr. de Clissi étoient occupés à nous donner des secours...laissez-moi respirer, ma chère amie.... le souvenir de ce moment oppresse encore mon cœur, & des larmes échappent de mes yeux malgré moi... il m'est impossible de vous faire de plus longs détails ...... les premiers regards de Mr. de St. Ange me causèrent un trouble, une émotion que rien ne peut exprimer... pour la première fois mes yeux cherchèrent les siens.... son air mourant, pâle, défait, abattu, auroit touché l'ame la plus dure...... non, ma chère amie, je ne pus rien dire, ce furent mon père & Mr. de Clissi qui parlèrent, qui dirent, qui expliquèrent; ils eurent beaucoup de peine

à faire comprendre à Mr. de St. Ange l'événement qui nous amenoit auprès de lui; il fallut beaucoup de tems pour expliquer, pour détailler le bonheur qui étoit arrivé; ils pesèrent longtems sur la condition du testament; je pus faire un effort, je pus dire; oui Monsieur, c'est moi qui vient vous dire que je vous aime, c'est moi qui vient vous demander; si ce que vous avez dit, si ce que vous avez répété si souvent, est encore dans votre cœur, si vous consentez à recevoir le mien & à accepter notre fortune: il reste étonné, il me regarde avec des yeux fixes; il s'écrie avec peine, & avec lenteur, quoi! adorable Laure, vous pourriez oublier ma pauvreté! vous pourriez vivre avec un infortuné! mon père & Mr. de Cliffi l'interrompent, ils lui expliquent encore ce qui est arrivé, & qu'il semble n'avoir pas entendu; alors il tombe dans une espèce de délire,

il tend les bras à mon père, à Mr. de Cliffi; les expreffions de nos fentimens fe confondent, les larmes, la joie, les marques d'amitié & de tendreffe. fe fuccèdent; je ne vous rendrai pas ce que l'on dit, & encore moins toute l'émotion que j'éprouvois, mon père qui pourfuivoit fon objet, fit articuler à Mr. de St. Ange, ce qu'il falloit pour les mefures à prendre, je n'entendis pas trop ce qui fe dit là-deffus, tout fut arrangé & mon père paroiffoit content; je fentis en m'en allant une vraie peine, de laiffer Mr. de St. Ange feul, fans fecours, abandonné & malade; pendant notre retour, mon père & Mr. de Cliffi, ne s'occupèrent que des arrangemens néceffaires; depuis ce moment, je cherche à penfer, à raifonner, je ne puis pas trop en venir à bout; rarement je peux fixer ma penfée à ce que je fais, cependant, il a été décidé que nous ne change-

rions encore rien à notre manière de vivre, que nous resterions comme nous sommes, que nous ne ferions aucune dépense, jusqu'à-ce que nous soyons en pleine possession des rentes de notre héritage; mais puisque le mariage est une des conditions nécessaires, mon père veut absolument y travailler, il a fait un projet de contrat: en réfléchissant sur ce qu'il disoit à ma mère, je dis que la première condition que j'exigeois, étoit que mes parens fussent reconnus propriétaires de la moitié du bien & des rentes qui nous étoient légués, j'ai insisté vivement là-dessus, mon père qui n'avoit point réfléchi sur la propriété qu'entraînoit après soi la condition du testament, & le mariage, en lut encore les termes; il parut content de ce que j'avois pu comprendre les suites que pouvoient avoir les dispositions de notre bon parent Mr. Oldcomb, il fit une note de la

condition que je venois d'exiger, & il s'occupa à dresser une formule qu'il comptoit porter le lendemain chez un notaire; nous passâmes le reste du jour à réfléchir sur ce qui nous étoit arrivé depuis le matin; vous entendez sûrement, ma chère amie, nous demander de tems en tems les uns aux autres, si ce n'étoit pas un rêve, si nous étions bien sûrs de tout ce que nous avions vu & entendu: pour moi, j'avoue que j'éprouvois une espèce d'étourdissement, qui me laissoit à peine l'usage des sens, & de la raison, j'accablois mes parens de caresses, mon père rioit, & je le caressois encore; nous eûmes de la peine à nous quitter le soir, nous nous promîmes encore de ne rien changer de très-longtems à notre manière de vivre, & je suivis mon train ordinaire d'affaires de ménage: est-ce que vous ne voyez pas combien de fois, je vous ai tendu les

bras ? pourquoi n'êtes-vous plus auprès de moi ? j'aurois joui de votre joie, je me ferois abandonnée à vous, vous auriez tout fait, tout dirigé ; avec vous je me ferois laiffée aller à toutes mes penfées, il faut que j'en forte pour mille chofes qui me paroiffent aujourd'hui de peu d'importance, il faut que je me captive pour les petits détails de notre ménage, & il y a deux jours que j'aurois fouffert d'en être détournée ; hier matin, je voulois vous écrire ; je me levai de très-bonne heure ; jamais je ne pus être affez tranquille, une activité involontaire m'ôta la poffibilité de m'entretenir avec mon amie abfente ; j'avois de l'inquiétude fur ce qui devoit fe paffer dans le jour ; j'aurois voulu favoir des nouvelles de Mr. de St. Ange ; nous l'avions laiffé fi malade : j'aurois voulu qu'il vînt dans la penfée, à mon père, d'envoyer chez lui ; enfin, ma chère

amie, je ne vous dirai pas tout ce qui qui s'eſt paſſé juſques à quatre heures du ſoir que nous entendîmes le bruit d'une voiture, & bientôt Mr. de St. Ange eſt dans les bras de ma mère; je n'ai pas beſoin de vous peindre notre émotion, l'attendriſſement, la joie, les ſentimens qui nous animoient tour-à-tour, votre cœur le comprendra bien mieux que je ne puis l'exprimer. Mon père qui étoit ſorti de très-bonne heure, rentra avec ma tante Bonval, & vous voyez encore l'expreſſion de nos cœurs & les marques de notre joie; vous entendez la confuſion de nos paroles, mêlées de tems en tems de larmes, au bout de quelques momens, mon père dit à Mr. de St. Ange; vous ne ſavez pas que ma fille veut abſolument vous voler la moitié de votre bien, & tout de ſuite, il le conduit dans l'embrâſure de la fenêtre pour lui parler, il veut lui lire un papier qu'il ſort de

sa poche, Mr. de St. Ange proteste qu'il ne veut rien lire, rien entendre, que tout ce qu'il fait c'est qu'il signera de son sang, que toute sa vie, il adorera Mlle. de Germosan: en même tems il s'approche de moi; & il me dit, Mlle. c'est à vous à dicter l'arrêt de mon sort; je ne veux d'autre bonheur que celui de vous être attaché par tous les liens qui ont pu être inventés; je ne fais rien, je ne veux rien & je prie le ciel d'inspirer Mr. de Germosan surtout ce qui peut assurer le sort & la fortune de sa fille; je vous prie Mlle. continua-t-il avec chaleur, obtenez que Mr. votre père ordonne tout suivant sa volonté, je suis sûr de vous aimer toute ma vie, il ne m'en faut pas davantage: mon père lui dit, qu'il alloit tout arranger chez un notaire, auquel il avoit déjà parlé, & quil reviendroit bientôt avec lui & Mr. de Clissi, quelques mo-

mens après nous vîmes entrer Mad. de Seme ; elle avoit été instruite par ma mère la veille pendant notre absence, elle & Mr. de St. Ange sont dans les bras l'un de l'autre, & nos larmes coulent encore avec ses leurs; la joie de Mad. de Seme, l'intérêt qu'elle prend à notre situation, portent les caractères de la sincérité, tout nous dit qu'elle est une amie tendre, & que nos cœurs peuvent compter sur le sien; cette entrevue étoit une reconnoissance entre deux personnes qui ne s'étoient pas vues depuis près de trois mois. Mad. de Seme avoit écrit, Mr. de St. Ange avoit répondu quelques mots, mais elle n'avoit pas été informée bien exactement de tout ce qu'avoit souffert Mr. de St. Ange, elle voulut le savoir, il étoit pâle défait, abattu, elle étoit en peine de l'état où elle le voyoit, oui Mad. lui dit-il, j'ai beaucoup soufferte, mais le poison étoit dans mon ame,

& ce ne sont pas les maux du corps qui me tourmentoient ; mon désespoir étoit, qu'en aimant avec passion Mlle. de Germosan, je n'étois pour elle qu'un objet de compassion & de pitié, je ne pouvois qu'ajouter à ses maux & à ses peines, j'étois sans espoir de porter jamais le moindre soulagement à sa vie, & la mienne étoit devenue dure & pesante ; je ne pouvois la lui consacrer, elle me devenoit inutile, je vous avouerai Mad. que dans ce sentiment & avec le besoin d'assoupir mes souffrances, je me livrois à ce qui pouvoit me procurer cette espèce d'adoucissement, j'étois un lâche sans doute, je préférois le sommeil & l'engourdissement au courage de supporter un tourment, dont je ne pouvois m'affranchir ; mais que peut la raison contre une sensibilité trop vive, contre un sentiment profond que je ne pouvois plus dompter ? la nature n'a pas secondé

mes intentions, mes sentimens ne se sont point calmés & il semble que ma santé ait gagné à cette manière d'amortir mes douleurs; les premiers rayons d'espérance m'ont rendu la vie & les forces; le seul bien qu'il y eût au monde pour moi, celui de pouvoir aimer Mlle. de Germosan & d'être aimé d'elle, m'a fait renaître, j'ai été heureux d'exister, & je me suis livré à l'existence; depuis hier je n'ai plus de maux, ma vie est une vraie résurrection & chaqu'instant va la ranimer; les traces de ce que j'ai souffert ne doivent plus vous inspirer de la pitié, je suis trop heureux, & mes souffrances ont été trop peu de chose; mais vous Mad., dites-moi le bonheur dont vous jouissez dans ce pays, ces amis que vous avez choisis, répondent-ils à votre espérance? Mad. de Senne eut l'air de craindre cette question; elle s'approcha de ma mère, en disant qu'elle bénissoit le

moment qui l'avoit rapprochée de nous : & pendant long-temps nous nous livrâmes aux témoignages de l'intérêt & de l'amitié la plus tendre : ces momens répandoient dans mon ame un calme & une douceur que je ne connoissois point encore : mon père arrive avec Mr. de Cliffi, & un notaire, qui tenoit un grand papier à la main, tour-à-tour on rit, on plaisante ; on est attendri ; mon père veut qu'on lise & qu'on signe, nous ne voulons pas entendre lire, nous demandons seulement à voir l'article que j'ai demandé & que nous exigeons, je veux que Mr. de St. Ange le lise, il le comprend fort bien, & il me baise les mains, nous ne voulons point voir le reste, & cette signature se passe en débats de tendresse & de gaîeté & sans autre formalité : dites-moi ma chère amie, pourquoi depuis ce moment Mr. de St. Ange m'inspire une espèce de

craintes, un être que l'on aime peut-il en inſpirer ? & cependant je crois en vérité que j'eus un peu de plaiſir, lorſque je le vis partir. Le jour ne paroît pas encore, & il y a déjà bien long-temps que je me livre au plaiſir de vous écrire ; c'eſt bien ſur mon viſage que l'on doit voir les traces de la peine, de l'inquiétude de l'inſomnie, mes anciennes amies ne doivent pas me reconnoître ; je vais me rapprocher d'elles, nous reprendrons notre première vie, nous aurons paſſé un tems d'épreuve, je ne veux pas porter mes regards ſur l'avenir ; je veux vivre d'un moment à l'autre, . . . ma lettre doit partir aujourd'hui ; je la finis, adieu ma chère amie.

Il y avoit déjà quelques jours que Mlle. de Germosan avoit reçu la lettre ſuivante, on en avoit ri, en [illegible]

avoit répondu en fort peu de mots ; par de très-grandes félicitations & on n'y avoit plus pensé.

LETTRE XCI.

Mlle. de Mirsor à Mlle. de Germosan.

MADEMOISELLE & très-chere amie, la part considérable que j'ai toujours prise à ce qui vous regarde, me fait espèrer que vous prendrez quelqu'intérêt à l'événement que je me fais un devoir de vous communiquer, j'espère que vous ne le désaprouverez pas, quels que soient les termes où vous en êtes restée avec Mr. de la Hausse, & les sentimens que vous aviez conçus pour lui ; il méritoit certainement votre estime & la préférence que vous lui aviez accordée, sans entrer dans les raisons qui ont pu le faire changer, je comprends bien

le chagrin & les regrets que vous en avez eu, c'eſt en en parlant avec lui que j'ai eu occaſion de faire plus particulièrement ſa connoiſſance, & enfin il s'eſt décidé à demander ma main à mon père, c'eſt de hier que ſon conſentement a été accordé & que les paroles ont été données, je me ſuis fait un plaiſir de vous le comuniquer auſſi-tôt, nous attendons de Berne la diſpenſe des annonces, & le mariage ſe fera de lundi en huit, j'ai lieu de croire que ma maiſon ne ſera pas déſagréable, & j'eſpère bien que vous me ferez le plaiſir d'y venir quelquefois en petite compagnie. Mr. de la Hauſſe veut faire danſer mes amies la ſemaine prochaine, & il prépare tout pour cela, vous ſerez ſûrement invitée; s'il vous manquoit quelque choſe pour y venir, je me ferois un bien grand plaiſir de vous l'envoyer; je vous prie d'agir avec moi ſans façon, & comme avec votre amie;

je vous prie de vous souvenir que je l'ai toujours été ; & c'est avec beaucoup d'attachement que je suis encore aujourd'hui votre bonne amie, & très-humble servante M. de Mirsor.

LETTRE CXII.

Mlle. Germosan à Mde. Dubour.

Ma chère amie, nos jours se passent dans un mouvement continuel, il n'en est point où il n'y ait quelqu'événement extraordinaire, ils se succèdent sans-cesse, à peine avons nous le tems de penser ; pour celui d'écrire, c'est impossible ; je commence bien dans ce moment, mais je ne sais quand je finirai. Ce prompt changement qui s'est fait dans notre vie me jette souvent dans un vrai étourdissement, je ne sais pas quel-

quefois où je suis ; j'ai souvent besoin de la réflexion pour me le rapeller : le monde qui entre & qui sort dans notre petite maison, augmente le trouble ; — voyons que je retrace dans ma mémoire tout ce qui s'est fait, tout ce qui est arrivé depuis 12 jours que je ne vous ai pas écrit ; le lendemain de la signature, mon père fit expédier tous les actes, & il fut chez nos parens pour les inviter à signer le contract ; ma tante Bonval y ajouta la donation de tout son bien, après elle & ses sœurs, & tous les actes, tous les papiers sont partis pour l'Angleterre, le même jour le bruit de notre héritage, & de mon mariage s'étant répandus dans la ville, nous vîmes accourir tous nos parens, tous nos anciens amis, toutes nos connoissances ; ce fut une vraie fatigue, nous n'aurions pu la soutenir ; les jours suivans nous avons fait fermer notre porte, sous prétexte que ma mère étoit malade, & nous

n'avons vu que Mad. de Seme & Mr. de St. Ange, il est singulier comme sa santé se rétablit, il est gai, il a l'air content, il semble qu'il soit heureux; ma chère amie, il est plus aimable que jamais; j'ai un vrai transport de joie, lorsque je l'entends dire à mes parens, & que je vois les expressions de leur contentement; nous en avons tous, & tout est mêlé de gaieté d'esprit, & d'une amitié si douce, si intéressante; il n'y a pas un moment de vuide lorsque nous ne sommes que nous quatre, il dîne quelquefois avec nous, & comme nous avons toujours la même chambre à manger, elle est pour nous un sujet d'amusement: les naïvetés d'Henriette, les grands empressemens de Jeanne, les services que nous nous rendons, nous divertissent tour-à-tour, tout devient des plaisirs & des sujets de gaieté. Ma mère surtout rit de si bon cœur; je ne sais si nous serons plus

heureux dans un beau ſallon, en attendant nous n'y penſons pas, & nous ne cherchons point à nous placer ailleurs : je crois ma chère amie, que les premiers momens de bonheur raniment les ſentimens de tendreſſe & d'amitié : s'il plaît à Dieu l'habitude ne les réfroidira pas ; aujourd'hui nous nous aimons tant, & nous ne voulons pas changer ; Jeanne ſera toujours une de nos amies, Henriette encore mieux l'objet de mes ſoins, le ſeul projet que nous ayons fait, c'eſt de venir au moins tous les ans une fois paſſer un jour entier dans notre maiſon telle qu'elle eſt aujourd'hui & comme nous y vivons dans ce moment ; vous y viendrez, ma chère amie, je vous en prie ; nous tâcherons d'y avoir les mêmes penſées, la même gaieté, la même amitié, la même tendreſſe, ne croyez-vous pas que cela ſoit poſſible ? Mr. de Cliſſi n'avoit pas manqué d'envoyer un ex-

près à Berne pour avoir la diſpenſe des bans, & lui Mr. de St. Ange & mon père avoient écrit tous trois à Mr. de Marville, après cela notre occupation a été de nous mettre en grand deuil pour notre bon parent Oldcomb; je ſuis ſûre qu'il nous pardonneroit de n'avoir pas l'air bien triſte, mais il ſeroit content de notre reconnoiſſance.

Un jour nous travaillions tous à nos ajuſtemens lugubres, lorſque nous entendons quelqu'un qui arrive avec bruit & fracas, je crois que le pauvre Marville étouffoit de joie & de plaiſir: il ne pouvoit parler, il nous ſerre tour-à-tour dans ſes bras, excepté Mad. de Seme qui étoit avec nous, & qu'il ſalua reſpectueuſement, elle eſpéroit qu'au milieu du bruit ſon émotion ne ſeroit pas remarquée; je l'apperçus très-bien & je m'en réjouis; lorſque le tems eut amené un peu de tranquillité, Mr. de Marville nous dit que

mon père auroit sûrement la charge de Lt. Bl.; qu'il en avoit obtenu la promesse positive, & lui même s'étoit chargé d'apporter la dispense des annonces : vous comprenez, ma chère amie, comment nous lui avons témoigné notre reconnoissance : cet emploi pour mon père est un bonheur de plus ; il servira sa patrie & il pourra le faire avec la générosité que lui dicte son cœur : oh ! nous sentîmes bien ce bonheur, & réellement le ciel nous comble de ses faveurs ; mais pourrions-nous être heureux si nos plus tendres amis ne l'étoient pas ? c'est un sentiment, c'est une idée qui nous sont venus à tous ; Mr. de St. Ange s'est chargé de nous satisfaire là-dessus, dès le même soir il parla de Mde. de Seme, à Mr. de Marville ; le lendemain il fut chez elle, il osa lui parler ; il l'a pressée, sollicitée, il a obtenu le consentement de cette femme adorable & que Mr. de Mar-

ville aime paſſionnément ; la religion a été un obſtacle, mais il a eu le plaiſir d'entendre dire qu'il eſt impoſſible d'avoir une autre religion que celle de ſon mari ; enfin ma, chère amie, c'eſt hier que tout a été conclu & arrangé, je ne puis dire la joie, le contentement que ce bonheur a ajouté aux nôtres ; ils ont l'air auſſi heureux que nous, ils diſent qu'ils le ſont ; nous ſoupâmes enſemble & jamais il n'y eut de félicité plus complette que la nôtre, mes parens la partageoient parfaitement & ne nous laiſſoient rien à déſirer : j'ai oublié de vous dire que j'ai vu quelquefois Mr. & Mde. Durtan ; je ne vous dirai rien ſinon que nous nous ſommes vus, nous nous aimerons ſûrement une fois, & dès-à-préſent la ſœur de Mr. de St. Ange eſt la mienne ; nous devons y aller ſouper avant le mariage, s'il nous eſt poſſible de ſortir de notre maiſon. — Henriette vient me dire que

son grand-père demande à me parler ; je le fais entrer..... le pauvre Jacques Desfpras eft venu me dire en fondant en larmes, que fa fille eft fur le point de mourir ; depuis quelque tems elle étoit tombée dans une efpèce de maladie de langueur, & il y a plufieurs jours que la fiévre eft devenue très-violente, on n'a plus d'efpérance ; Pauline demande à me parler & à avoir Henriette ; le pauvre homme fe défole de l'état de fa fille, il eft au défefpoir ; je fais chercher une voiture & demander un médecin, je veux y aller tout de fuite, je vais me préparer, je reviendrai auprès de vous à mon retour : ma chère amie, que votre amitié ne fe laffe point de m'accompagner.

Je reviens de ma courfe, très-affectée, très-affligée, j'ai trouvé cette pauvre Pauline dans l'état le plus trifte, elle eft fans efpérance, le médecin l'a décidé ; avec quel tranfport de tendreffe elle a revu Henriette, & cependant

ce n'eſt que ſa niéce, j'en ai été étonnée, en vérité je croirois..... je n'ai pu la lui ôter, il y auroit de la cruauté; je l'ai laiſſée auprès d'elle jusqu'à demain, que j'y retournerai encore; la petite a été auſſi vivement émue, c'étoit un mêlange d'effroi, de tendreſſe & d'affliction, il eſt vrai que le ſpectacle étoit fait pour toucher & pour effrayer, on voyoit cette pauvre femme avec l'air de la mort, dans un aſſez mauvais lit & dans une petite chambre de payſan, le bon vieux Deſpras au déſeſpoir de perdre ſa fille, gémiſſoit & pleuroit, le mari morne & en ſilence regardoit ſa femme avec l'air de la triſteſſe, ensuite les mains jointes il levoit les yeux au ciel, des femmes tâchoient de ſecourir Pauline & lui faiſoient avaler quelque choſe; dès qu'elle a vu Henriette elle s'eſt ranimée, elle a tendu les bras, elle a prononcé des mots que l'on n'a pas entendu; elle l'a ſerrée dans ſes bras avec une

expreſſion ſi touchante, pendant ce tems le médecin a examiné l'état de la malade, il eſt venu bientôt me dire qu'elle étoit dans le plus grand danger, & qu'il ne croyoit pas qu'elle eût encore plusieurs heures à vivre : j'ai pourvu à tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire : j'ai laiſſé Henriette & je ſuis revenue auprès de mes parens avec une vraie affliction dans le cœur : il étoit très-tard, mes parens commençoient à être en peine de notre voyage ; je retournerai demain auprès de Pauline, je ne puis laiſſer long-tems Henriette, il eſt ſingulier comme cet enfant me manque, c'eſt un objet dont mon ame a beſoin ; je ne puis plus m'en paſſer, j'ai fait propoſer à ma tante Bonval de m'accompagner ; nous partirons à dix heures, j'aurai le tems de fermer ma lettre au retour.....

Je croyois, ma chère amie, que je n'aurois plus à éprouver que des ſentimens doux & tranquilles ; hier j'ai eu le cœur déchiré, nous revînmes en-

core très-tard ; & je n'aurois pas eu la force de vous écrire ; toute la nuit j'ai été occupée du ſpectacle dont j'ai été le témoin, l'effroi s'eſt joint à toutes ſortes de ſentimens, mais ce n'eſt qu'une agitation momentanée, le calme a bien vîte ſuccédé & la réflexion me fait voir à chaqu'inſtant que mon bonheur eſt aſſuré ; oui, ma chère amie, il l'eſt, ſoyez-en auſſi perſuadée que moi, la nature & le caractère des hommes admettent tant de choſes ! tout de même leurs vertus, leurs ſentimens, peuvent être conſtans & inaltérables ; n'en avez-vous pas vu des exemples ? mon cœur m'aſſure qu'au moins il en exiſtera un, & je l'avoue c'eſt avec une vraie douceur que je me livre à cette confiance..... je languiſſois de retourner auprès d'Henriette & de la ramener ; ma tante Bonval étoit venue me prendre, nous montions en voiture devant la porte de notre maiſon,

lorſque Mr. de St. Ange y arrive, ma tante l'invite de monter avec nous, elle parle d'une bonne action que nous allons faire ; & dès qu'il eſt avec nous & que nous ſommes partis, elle nous entretient du bonheur de deux perſonnes qui s'aiment, elle en détaille les ſentimens, elle rappelle ſes regrets ſur ce bonheur qu'elle a laiſſé échapper une fois, la converſation ne changea pas d'objet & Mr. de St. Ange ne ſut point où nous le menions ; cependant nous arrivons, Deſpras & ſon gendre n'étoient point à la maiſon, avoit que des femmes ; dès que nous fûmes entrés, Henriette vint au devant de moi avec empreſſement : Mr. de St. Ange eut l'air extrêmement étonné ; je le laiſſai dans la première chambre avec ma tante, je paſſai tout de ſuite auprès de la malade, dès qu'elle me vit elle me tendit les bras ; elle étoit extrêmement foible, je fus touchée de ſon

état, lorſqu'elle fut un peu remiſe de l'émotion qu'elle avoit eue en me voyant ; elle me dit avec aſſez de peine, mademoiſelle, je ne veux pas emporter en mourant, les regrets de vous avoir trompée, vous l'avez été juſques à préſent, & je vous en demande pardon : Henriette! ma chère Henriette!..... dans ce moment elle ranime ſes forces, elle la prend dans ſes bras, elle la ſerre contre ſon ſein,... non, mon enfant, lui dit-elle en ſanglottant ; non, tu n'es pas ma nièce, tu es ma fille & ton père..... elle s'interrompt, dans ſon état elle ne pouvoit pleurer, cependant quelques larmes ſortent de ſes yeux, Henriette pleure abondamment ; elle embraſſe Pauline, elle répète, ma mère! ma mère! tu as toujours été ma mère ? je crains que cette ſcène attendriſſante ne faſſe du mal à la malade, je l'exhorte à ſe calmer ; je pleure avec elles, je prends Henriette dans

mes bras, je promets à sa mère qu'elle sera heureuse autant que je le pourrai; la pauvre femme étoit si foible qu'elle n'avoit d'expression que dans ses yeux mourants; elle avoit dit, & ton père... j'avoue que ce mot m'avoit donné de la curiosité, je n'osois la témoigner: dans le moment où je l'assurois qu'Henriette ne me quitteroit jamais, que je la regarderois comme ma fille, elle lui tendit encore une de ses mains en lui disant.— Ton père non plus ne t'abandonnera pas; il ne sait pas que je meurs, & qu'il en est peut-être la cause. Ah Mr. de St. Ange!... & elle reste comme anéantie: que dites-vous de Mr. de St. Ange? criai-je vivement; Mr. de St. Ange qui entend prononcer son nom, croit qu'on l'appelle; il entre, il est étonné de ce spectacle, il reste immobile; Pauline a la force de pousser un cri, elle porte sa main sur ses yeux, je vais auprès d'elle,

j'appelle du fecours, Mr. de St. Ange paroît dans une émotion & dans une agitation extrême : il veut me parler, il dit quelques mots à Pauline, il tient Henriette par la main; cependant, on a fecouru la pauvre malade, elle paroît plus tranquille; nous nous retrouvons feules avec Mr. de St. Ange, fon embarras eft toujours extrême; il s'écrie, quoi Pauline, eft-il poffible! il exprime fon anxiété par des fanglots & il couvre fes yeux de fes mains, — oui, Monfieur, dit Pauline d'un ton de voix tranquille & plus affuré qu'il ne l'avoit encore été; je meurs.... penfez toujours à Henriette, & ne ceffez jamais d'aimer Mlle. de Germofan; — il veut aller à elle, elle détourne la tète, il vient fe jeter à genoux devant moi, il dit avec l'accent du défefpoir, Mademoifelle, je fuis bien malheureux, ayez pitié de moi; je lui montre de la main Pauline qu'il doit ménager, oui

Mademoiselle, continua-t-il avec une ardeur que je n'avois encore jamais remarquée, je jure de vous aimer toute ma vie sans cesser un instant, je sens que je pourrois mourir de désespoir, si vous en doutiez; il se lève, il va auprès de Pauline, il lui dit; chère Pauline, pardonnez-moi, obtenez mon pardon, toute ma vie le remords...., elle tourne ses yeux sur moi, elle veut proférer quelques paroles qui expirent sur ses lèvres, je crois entendre qu'elle dit, aimez Mr. de St.... ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, ses yeux se r'ouvrent, se fixent sur Mr. de St. Ange, restent immobiles & nous sommes témoins de son dernier soupir, —mon effroi me fait jeter des cris, on entre, ma tante me gronde de ce que je reste témoin de ce spectacle effrayant, cependant, je ne pouvois m'en arracher; Pauline en expirant avoit l'air tranquille & heureux, & dans ce moment j'enviois l'ét at

elle paroiſſoit être, Mr. de St. Ange pleuroit, il me ſerroit les mains, il vouloit m'entraîner, je ſuivois ma tante qui me preſſoit de ſortir; auſſi longtems que je le pus mes yeux reſtèrent fixés ſur Pauline, Henriette que j'avois perdu de vue depuis un moment, vint ſe jeter vers moi avec effroi, elle pleuroit abondamment, elle répétoit qu'elle n'avoit plus de mère, que c'étoit moi qui étoit ſa mère, je la pris dans mes bras en regardant Mr. de St. Ange; je voulus lui dire — que d'êtres malheureux, Monſieur! je n'en eus pas le courage, & je fus touchée de ſon air contrit & pénétré, je le plaignis même de tout ce qu'il devoit ſouffrir, & j'aurois voulu oſer le conſoler; je ne ſais s'il s'en apperçut, mais il me dit: que deviendrois-je, Mademoiſelle, ſans votre cœur excellent? oh! je mériterai toujours qu'il ait pitié de moi: en ſortant nous rencontrâmes

Jaques Dépras; nous le consolâmes autant que nous le pûmes, & jusques à la maison nous fûmes dans un état de trouble, qui ne nous permit aucun discours suivis, ma tante n'avoit pas trop compris ce qui s'étoit passé, elle exhortoit Henriette à sentir le bonheur qu'elle avoit d'être avec nous, elle lui disoit que sûrement elle ne seroit pas si heureuse, si elle étoit avec son père & sa mère; j'ai un sentiment nouveau pour cet enfant, que je ne pourrois définir; il m'est plus précieux, & il me semble que j'ai moins de tendresse pour elle, mais en vérité, je ne pourrois aujourd'hui définir aucun de mes sentimens: cet amour dont on parle tant, & que je pourrois avouer, aujourd'hui, je me demande s'il est dans mon cœur, je ne puis me répondre; mes idées cependant ne s'éloignent pas de Mr. de St. Ange, tout ce que je pense repose sur lui,

aboutit à lui, sans lui, je le sais bien, je serois peu attachée à la vie, quoiqu'il en soit, l'événement est décidé, & je m'y livre....

Dans ce moment je reçois votre lettre de joie & de félicitation; ce que vous m'écrivez me fait sentir le besoin que j'aurois de votre présence, je voudrois que vous me dissiez tant de choses, vous me tireriez du trouble où je suis continuellement, est-ce donc ainsi que l'on devient heureuse? vous me dites que je le suis, je relis souvent cette phrase dans votre lettre, & je me le persuade, je ne vous en rend cependant pas responsable; souvenez-vous seulement que je ne pourrois pas l'être un instant sans votre amitié; chère amie, aimez moi toujours, je vous en conjure, adieu.



LETTRE XCIII.

De Mlle. de Germosan à Mde. Dubour.

MA chère amie, il s'eſt paſſé pluſieurs jours depuis ma dernière lettre, & il me ſemble qu'ils n'ont été qu'un moment, le tems s'écoule quelquefois bien rapidement, c'eſt je penſe la dernière fois que je viens m'entretenir avec vous en liberté : bientôt je n'en aurai plus, mon père, Mr. de St. Ange, Mr. de Marville, Mr. de Cliſſi n'ont ceſſé de preſſer, de travailler, d'arranger, je n'ai pas vu un inſtant de repos autour moi, c'eſt un vrai tourbillon, le mouvement, l'activité ont été continuels, les viſites, les complimens que l'on ne pouvoit refuſer, & les préparatifs que l'on faiſoient, entretenoient un bruit qui

n'a pas cessé ; hier nous avons reçu encore une lettre des commissionnaires de Londres, ils répètent ce qu'ils ont dit dans leur lettre précédente, sur le testament, sur l'héritage ; ils détaillent encore les principales circonstances, & ils disent de plus qu'ils ont reçu 435 livres sterlings de rentes échues, & dont mon père peut disposer ; mon père s'y refuse, il préfère d'attendre que tout soit en règle & que la propriété soit constatée par tous les actes ; Mr. de Cliffi prend tout sur lui, & veut que l'on profite de cet argent, je ne sais comment ils ont fait entr'eux pour en avoir, enfin ma chere amie, le tems est expiré & tous les arrangemens sont faits, je vous le dis & le cœur me bat horriblement, demain, ... oui ma chère amie, demain, Mr. de St. Ange & moi, Mad. de Seme & Mr. de Marville nous irons aux autels jurer d'être heureux, demain mon sort sera décidé & ma vie

ne fera plus à moi, dites-moi que le trouble que je ſens dans mon ame eſt une marque sûre de bonheur, il me ſemble que je n'ai jamais moins aimé Mr. de St. Ange; cependant il eſt bien sûr qu'il m'aime! aura-t-il toujours les mêmes raiſons de m'aimer? faites-le moi eſpérer, ma chère amie, je vous en conjure; c'eſt de l'amitié que je voudrois tenir toutes les sûretés de mon bonheur,.... demain nous ne nous quitterons pas, Mr. & Mad. de Cliſſi & ma tante Bonval ſeront avec nous, nous ſouperons tous enſemble, ils ſe divertiſſent que ce ſoit dans notre pauvre petite maiſon; pour moi j'en ſuis charmée, nous y avons été ſi heureux, il n'y aura rien de changé: nous paſſerons la ſoirée dans la chambre de mes parens, je crois avoir remarqué que Mad. de Seme & Mr. de Marville ont préparé quelque choſe qu'ils doivent chanter. Mr. de St. Ange m'a donné

des couplets que je dois adreſſer à mes parens, mais en vérité je ne crois pas que je puiſſe chanter. Nous souperons dans notre ſalle à manger, Jeanne nous ſervira, elle eſt habillée de neuf : & ce cabinet où j'ai été ſi heureuſe avec vous ; c'eſt demain que......

FIN du ſeptième & dernièr Volume.

P. S. Voilà l'hiſtoire, ou ſi l'on veut, le roman de Laure fini ; il y a ſépt volumes d'écrits, & elle eſt mariée ; il n'y a plus ni patience chez le lecteur, ni intérêt pour l'héroine, cependant l'hiſtoire d'une femme ſenſible ne finit qu'avec ſa vie. Les lettres de Laure & de Sophie dont il y auroit encore quelques volumes, portent toujours le caractère de la ſenſibilité qu'elles ont développée juſques à préſent : ce ſont des détails ſur la rentrée de Laure dans le monde, ſur le bonheur des deux mariages, & ſur les deux maris St. Ange & Marville ;

mais une femme qui a époufé fon amant, n'eft plus romanefque ; qui eft-ce qui croit ce qu'elle écrit ? cependant la vie de Laure eft affez longue pour éprouver les malheurs auxquels la vie humaine eft fujette : la correfpondance dure quelques années ; au bout de ce tems-là un ami de Mr. de St. Ange, qui demeure à Paris, qu'il avoit connu chez Mad. Mourofe, & avec lequel il avoit été en commerce de lettres pendant les premières années depuis fon retour, vient à Yverdun, ils ne s'écrivoient plus depuis long-tems, & il y avoit près de dix-huit ans qu'ils ne s'étoient vus : cet ami qui fait un voyage pour voir la Suiffe, veut furprendre St. Ange ; il ne fe fait point annoncer, il ne le nomme point, il fe fait conduire à fa campagne, dont il favoit le nom, il a affez de peine à y parvenir, il eft étonné de voir une maifon fort fimple, qui eft comme au milieu d'un pré, l'herbe croît partout, même dans les chemins qui y conduifent, il femble que perfonne n'aborde cette maifon, il

règne partout le plus grand ſilence, tous les contrevents ſont fermés, ceux de deux ſeules fenêtres ſont ouverts; il approche, il n'entend aucun bruit, il ne voit perſonne, cette tranquillité lui impoſe, il n'oſe pénétrer dans la maiſon: il tourne autour, il remarque un ſentier battu, qui conduit de la maiſon à un taillis, il ſuit ce ſentier, il traverſe le bois, il voit une autre maiſon où il paroit régner la même ſolitude; ſeulement on peut remarquer que l'on va ſouvent d'une maiſon à l'autre; la ſingularité de ces lieux excite ſa curioſité, il s'arrête dans le bois, perſuadé qu'il verra bientot quelqu'un venir par ce chemin battu; en effet au bout d'une heure, il voit un homme ſortir de la maiſon qu'il a découvert la dernière, cet homme marche aſſez rapidement, il a une phyſionomie qui annonce la ſenſibilité & la ſérénité, ſon air eſt triſte & calme, c'eſt celui d'un homme qui a ſouffert & qui a combattu; celui qui l'attend, l'aborde & lui demande où eſt la maiſon de Mr. de St. Ange? on lui répond avec l'accent

de l'affliction & de l'étonnement, & en portant la main sur ses yeux, ah monsieur.... Mr. de St. Ange!... Et on continue son chemin.... Laure a donc près de 40 ans, Marville au moins 50. Qui est-ce qui voudroit lire leur histoire actuelle?

